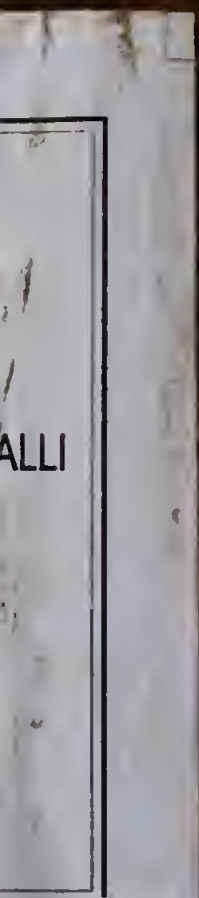

ALLI

Cav.r Pasquale Friozi
Conte del Frascale

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

98.

Lg. VIII. 1.
III 18 III 15

III 18 III 15

88504

VOYAGES D'ITALIE ET DE HOLLANDE;

Par M. l'Abbé COYER, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres.*

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

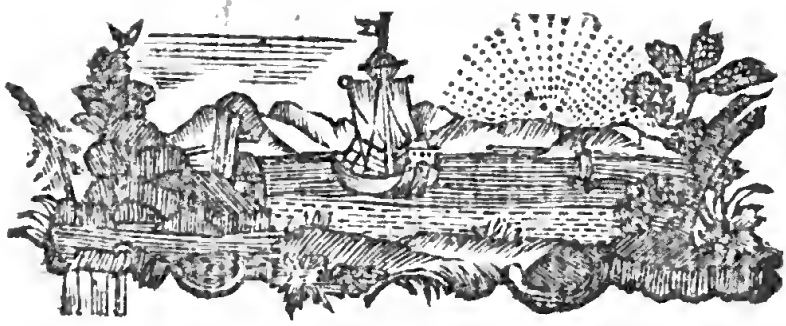
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



VOYAGE D'ITALIE.

LETTRE I.

De Veniſe, le 22 Mai 1764.

MA premiere ſtation, après Lorète, a été Ancône, que les Syracuſains fonderent en fuyant la tyrannie de Denys. Devenue enſuite Colonie Romaine, elle eut beaucoup à ſe louer de Trajan, à qui elle marqua ſa reconnoiſſance par un arc de triomphe tout en marbre, & bien conſervé, avec une belle inſcription, dont le plus beau mot eſt celui-ci, *providentiſſimo Principi.* Trajan le méritait par ſa vigilance ſur le bien public. Ancône.

Deux Papes ont partagé la gloire de Trajan en faiſant du bien à cette Ville. Expoſée par ſon commerce maritime au danger de la contagion, elle n'avait point de Lazaret. Clément XII en a bâti un qui s'avance dans la mer. Le port n'était pas sûr ; il commença un môle que Benoît XIV a fait continuer, & on l'acheve à préſent, par les diſpoſitions qu'il a laiſſées. Un marbre en face de l'arc de Trajan conſacre la mémoire de ces deux Princes de l'Egliſe, qui ont vraiment agi en Princes. La tolérance religieuſe y eſt établie, le port eſt franc. Autre avantage ; on y voit des maiſons de commerce, liées d'affaires avec les principales Places de l'Europe, & les Echelles du Levant ; des Comtes & des Marquis occupés de factures & de bordereaux, en dépit de l'ancien préjugé, & un peuple nombreux que la pareſſe Italienne ne jette plus dans la pauvreté.

Sinigaglia. En entrant dans Sinigaglia, autre port de mer dans l'Etat Eccléſiaſtique, j'ai reſſenti une ſorte de plaiſir de me voir dans une Ville qui doit ſon exiſtence à nos anciens Gaulois, aux Gaulois Sénonois. Le Pape Benoît XIV lui a laiſſé

des marques de ſa bienfaiſance: pluſieurs ouvrages utiles, & une belle porte qui rappelle dans ſon inſcription l'origine de Sinigaglia.

Ad augendam & ornandam urbem Seno-Gallam, &c.

La Foire de Sinigaglia eſt auſſi fameuſe en Italie, que celle de Beaucaire en France. Le troiſième jour de cette Foire, Veniſe ne manque pas d'envoyer une eſcadre à la hauteur du port, ſous prétexte de le protéger, mais en effet pour exiger un tribut, qu'elle regarde comme une reconnoiſſance de ſa Souveraineté ſur le Golphe. Un Pape conteſta ce droit, & demanda les titres de la République. Qui eſt-ce qui ne ſait pas la réponſe de l'Ambaſſadeur? *Saint Pere, vous les trouverez au dos de la donation de Conſtantin.*

Ce voyage dans la Romagne, le long de la Mer Adriatique, eſt ſingulierement agréable. On va de port en port. En voici encore un, mais peu conſidérable. C'eſt Fano, que les Romains nommoient *Fanum Fortunæ*, à cauſe d'un Temple dédié à la Fortune. On y voit les reſtes d'un arc de triomphe qui fut

Fano.

érigé à Auguſte, en marbre blanc, & ruiné par l'artillerie du Pape Paul II, lorſqu'il aſſiéga cette Place en 1463. A une lieue de la Ville le voyageur inſtruit conſidère l'endroit où Aſdrubal, frère d'Annibal, fut défait par le Conſul Claude-Néron, & perdit la vie.

Faenza. J'ai jeté un coup d'œil ſur Faenza, petite Ville qui, après avoir donné ſon nom à la fayence, laiſſe la gloire aux autres d'en faire de plus belle, & en plus grande quantité.

Rimini. Rimini a beaucoup perdu par la retraite de la mer. Son port ne reçoit plus que des barques de pêcheurs. Les amateurs de l'antiquité y trouvent encore de quoi ſatisfaire leur goût. Un arc d'ordre Corinthien, érigé à Auguſte, pour avoir fait réparer les voies Romaines; un pont de marbre ſur la Maréchia, commencé par le même Empereur & achevé par Tibere, comme l'inſcription en fait foi. Ce pont n'a rien perdu de ſa ſolidité, ni des belles proportions que Palladio admirait. Le *Lituus* Augural qu'on y voit ſculpté, ne différe en rien de la croſſe épiſcopale.

On lit ces mots ſur une colonne qui s'élève au milieu de la place publique....

C'eſt ici que Jules-Céſar, après avoir paſſé le Rubicon, pour ſe rendre maître de Rome & du monde, harangua ſes ſoldats... Ce petit fleuve coule à peu de diſtance de la Ville. Un célébre Senatus-Conſulte, qu'on lit encore, dévouait aux Dieux infernaux, déclarait ſacrilége & parricide, tout Romain qui paſſerait le Rubicon avec des troupes. Ce ne fut pas ſans frayeur, & ſans héſiter, que Céſar oſa le paſſer. On a remarqué, comme une choſe ſinguliere, qu'en 1740, les troupes de la Maiſon de Savoie vinrent pour la premiere fois juſqu'aux bords du Rubicon. Je vous parlerais du fameux Concile de Rimini, ſi vous aviez du goût pour la Théologie : mais vous ne voulez connoître de cette ſcience que ce qui peut vous rendre meilleure.

Saint-Matin.

En allant de Rimini à Ravenne, on cotoye la petite République de San-Marino, que le Cardinal Alberoni, né pour les révolutions, tenta de livrer au Saint-Siége: tant il eſt vrai que les forts veulent toujours aſſervir les foibles.

Ravenne.

La ville de Ravenne eſt bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle fut le ſiége de l'Empire de Théodoric, Roi des Oſtrogoths, ſoumiſe enſuite aux

Empereurs de Conſtantinople, qui la gouvernaient par des Exarques, puis à Charlemagne qui en donna la Souveraineté aux Papes. C'eſt un Légat qui y regne. Les Romains y avaient fait pluſieurs grands ouvrages; à peine en voit-on les veſtiges. Elle avait de leur tems un bon port. Jules-Céſar y tenait une flotte, pour défendre le Golphe. La mer s'étant retirée à la diſtance de cinq milles, elle n'a plus de port. On lit ſur la porte de la Ville.... *Naves ceſſerunt Aratro.* Cette défection de la mer ſe remarque, mais un peu moins dans les autres Villes dont je viens de vous parler. On a ſuppléé, autant qu'on a pu, par des canaux qui ont rétabli la communication, que la nature avait coupée. Ravenne préſente encore le ſquelette d'une grande Ville. Ses rues ſont larges, bien percées; elle a des places, des fontaines. La grande place eſt terminée à ſes deux extrémités par les ſtatues de deux Papes en regard, Alexandre VII & Clément XII. Quand on repréſente au public les Empereurs, les Rois, les Généraux, ils ſont toujours debout, même en expirant, *oportet Imperatorem ſtantem mori*; les Papes toujours aſſis. Cette

poſture eſt peu favorable à l'art & aux ſpectateurs.

Je me ſouviens, Aſpaſie, d'avoir vu le Dante, *il divino Dante*, dans vos lectures. Vous l'admiriez ſans louer ſes défauts. Exilé de Florence, ſa patrie, il mourut pauvre dans cette Ville. Perſonne n'avait penſé à lui donner du pain. Le noble Vénitien Bembo (*a*) long-tems après, étant Gouverneur de Ravenne, lui a donné du moins un tombeau. Le mérite ſent ce qui eſt dû au génie.

Hors des murs de Ravenne on voit un mauſolée que la Reine Amalazonte conſacra à Théodoric ſon pere. Les Français, en prenant la Ville, dégraderent ce monument, pour en arracher le bronze. Ravenne s'en plaint encore, & la haîne reſte.

A force d'aller je me ſuis vu dans la derniere Ville des Etats du Pape, à Ferrare. Elle a vraiment l'air d'une grande cité par la longueur & la largeur de ſes rues tirées au cordeau, & par la quantité de ſes palais; mais dans ces belles rues l'herbe croît : je demandais où étaient

Ferrare.

(*a*) Pere du fameux Cardinal de ce nom.

les habitans. On assûre que ses manufactures, son commerce, sa population, sont diminués de deux tiers, depuis le regne de la Maison d'Est. C'est un Légat qui la gouverne. Il peut dormir sans crainte; car son palais, au centre de la Ville, est flanqué de bastions, & environné d'eau. La suite de l'*Eminentissimo*, le Clergé séculier & régulier avec la garnison, donnent presque la totalité des habitans.

Dans la Cathédrale, édifice qui n'est pas du premier rang, j'ai lu une épitaphe qui m'a frappé par sa singularité. Le mort de mauvaise humeur s'adresse au Lecteur :

> Que regardes-tu ? Tu vois le tombeau de Lilio Giraldi, qui éprouva la bonne & la mauvaise fortune, Apollon ne l'ayant pas secouru. Il n'importe ni à lui ni à toi d'en savoir davantage. Va à tes affaires.

L'Eglise des Benédictins sera toujours visitée par les gens de goût, à cause de la sépulture de l'*Arioste*. Mais on est fâché, en quelque sorte, de lire dans l'épitaphe qu'il doit ce monument à la re-

connoiſſance d'un particulier qui avait éprouvé ſa généroſité. N'eſt-ce pas aux Villes, ou aux Princes à prévenir les particuliers, quand il s'agit d'honorer la mémoire de ceux qui ont honoré la patrie ? Parmi les perſonnages célèbres qui prirent naiſſance à Ferrare, on ſe ſouvient du fanatique *Savonarole*, du Cardinal *Bentivoglio*, & du Pere *Riccioli*, grand Aſtronome.

Plus on refléchit ſur l'Etat Eccléſiaſtique, ſur ſon étendue, ſur la bonté de ſes terres, ſur les fleuves qui les arroſent, ſur l'avantage de ſon climat, ſur la quantité de ſes Villes, ſur ſa poſition entre la Mer Tyrrhénienne & la Mer Adriatique, ſur ſes ports très-ſuſceptibles d'amélioration ; plus on conçoit ce qu'il pourrait devenir dans la carte de l'Europe, ſi le Gouvernement Romain prenait un ſyſtême d'agriculture, de commerce, de travail, de richeſſes ; s'il tendait tous les reſſorts de la proſpérité & de la force. C'eſt de cet Etat que les anciens Romains donnaient des loix au Monde.

Dans les voyages il faut toujours s'attendre au chapitre des accidens. J'avais fait mon marché avec mon voiturin de

Rome à Padoue aux conditions de tant de lieues par jour, avec la fixation des ſéjours, marché fait par écrit devant un Officier public : précaution néceſſaire avec les Italiens de cette étoffe, que la parole ne lie pas. Dans la route je lui avais paſſé quelques légeres brèches à nos conventions. Mais à Ferrare il lui prit fantaiſie de me retarder d'un jour pour ſon intérêt particulier. J'allai au tribunal du Juge. Jamais plus prompte juſtice. Deux Sbires ſaiſirent, amenerent le réfractaire; il eſt condamné aux frais de la poſte qui me porterait à Padoue, & à huit jours de priſon. Point de contrition plus parfaite : il fond en larmes, ſe jette à mes pieds, il s'offre à partir à l'inſtant même, pour me mener au bout du monde, en me laiſſant maître de tout. Je me laiſſe toucher, mais le Juge ne l'eſt pas. *Caro figlio*, me dit ce Magiſtrat, *vous ne connoiſſez pas ces gens-ci. Cet homme, par récrimination, peut vous précipiter dans un foſſé, dans un torrent, vous égarer dans un bois, où vous ſeriez à ſa diſcrétion.* J'inſiſtai cependant pour la grace que j'obtins ; & je m'abandonnai tout de nouveau à la conduite du cou-

pable, pour me rendre à Padoue. Les dernieres paroles du Juge *Dio guardi chi non ſi guarda*, n'avaient pas de quoi me raſſurer; mais je fus plus heureux que ſage.

La ſituation de Padoue offre un coup-d'œil charmant; & la fertilité du terroir répond aux agrémens. Les Vénitiens, qui en firent la conquête au quinzième ſiècle, l'ont fortifiée. Ses rues ont deux files de portiques, de la petite maniere, qui la déparent, au-lieu de l'orner. Son Univerſité ſi fameuſe autrefois, eſt réduite à un petit nombre d'Ecoliers. Elle a compté parmi ſes Profeſſeurs *Fra-Paolo*, cet homme qui réuniſſait tant de ſciences, Géométrie, Méchanique, Anatomie, Hiſtoire, Théologie. C'eſt au feu de ſon génie que Galilée alluma le ſien, pour tirer la Phyſique des ténèbres où elle s'égarait. On accourait de toutes parts à l'Univerſité de Padoue, comme à la ſource du ſavoir. Les Nobles Vénitiens ne ſe contentaient pas d'y envoyer leurs enfans, pluſieurs d'entr'eux y profeſſerent les ſciences, le Droit ſurtout. Ils ont abandonné cette émulation d'enſeignement. Ont-ils bien fait? Ils honoraient les ſciences qui les hono- Padoue.

raient, & qui pouvaient les rendre plus propres au maniement des affaires publiques.

Les Padouans ont une ſorte de fierté ſur l'antiquité de leur Ville. Ils s'attachent à la Chronologie de Virgile. Tous ſavent par cœur les vers de l'Enéïde qui en marque la fondation & les Fondateurs,

Antenor potuit, mediis elapſus Achivis,
Illyricos penetrare ſinus . . . . . .
Hìc tamen, ille urbem Patavi, ſedeſque locavit.

Cet Antenor, Capitaine Troyen, était frere de Priam. Vous voyez que Rome eſt bien jeune vis-à-vis de Padoue. Elle montre le tombeau d'Antenor, avec une inſcription latine, qui a l'air bien gothique.

Un buſte, prétendu antique, de Tite-Live, qui figure dans le Palais de la Cité, n'eſt pas un monument digne d'un Hiſtorien qui a tant illuſtré ſa patrie.

Padoue a pluſieurs édifices remarquables : l'Egliſe de Sainte-Juſtine, riche Monaſtère, eſt le chef-d'œuvre du Palladio, en ce genre. Ce fameux Architecte du ſeizieme ſiècle, était bien digne

d'écrire ſur ſon art. Après avoir médité ſur les monumens de l'ancienne Architecture, il en rétablit les regles corrompues par les Goths. Son traité ſera toujours lu par les Artiſtes qui voudront s'élever au beau. J'ai eu quelque regret de manquer Arquato à quelques milles de Padoue : j'y aurais vu le tombeau de Pétrarque. Le goût qu'il donna à ſa nation, pour le ſonnet, eſt auſſi vif que dans l'origine : c'eſt à quoi ſe réduit principalement la Poëſie Italienne de nos jours.

On s'embarque à Padoue même pour Veniſe, ſur la Brenta (*a*) : navigation délicieuſe où l'œil eſt enchanié par la culture d'une riante campagne, par les palais qui bordent le canal ; ouvrages, pour la plupart, de Palladio ou de ſes élèves. Je n'en ai viſité qu'un ; c'eſt le Piſani, trois ordres dans de belles proportions forment la façade : veſtibule orné de colonnes, cours en portiques, grands appartemens, galeries, décorations qui répondent, beaux jardins à la

(*a*) Riviere qui deſcend des Alpes, & va ſe perdre dans les Lagunes.

française. La vie champêtre demande-t-elle tant de magnificence ?

En poursuivant la navigation, dès que je suis entré dans les lagunes, j'ai commencé à découvrir la Cité flotante ; car elle paroît telle dans l'éloignement. Je vous en dirai tout ce que mon séjour pourra m'apprendre. Saluez nos amis ; je les regrette une fois par jour, c'est lorsque la nuit ferme toutes les portes à la curiosité.

LETTRE XLI.

De Venise, le 30 Mai 1764.

Venise. QUAND on dit que Venise est bâtie dans la mer, on parle dans l'exacte vérité. Ce n'est point une terre élevée au-dessus de l'eau ; c'est le lit même de la mer qui a reçu ses fondemens dans des lagunes, & la mer la pénétre dans toutes ses dimensions : merveille que le Poëte Sannazar a chantée dans les beaux Vers qu'on n'oubliera jamais ; je n'en cite qu'un.

Illam homines dices : hanc posuisse Deos.

Les hommes ont bâti Rome, & les

Dieux Veniſe. Cette ſituation ſinguliere produit beaucoup d'autres ſingularités. Les rues ſont des canaux & des quais ſans parapets ; les charriots & charrettes ſont des barques ; les carroſſes ſont des gondoles ; on croirait l'eſpece des animaux qui ſervent à l'homme anéantie ; ni chevaux, ni ânes, ni mulets, ni bœufs, ni moutons. Vous imaginez bien que les rues ſont toujours propres. Il en eſt un très-petit nombre ſans canaux, eſpeces de corridors, parquetés de larges pierres de taille ou de briques, fort étroits pour la plupart ; car en étendant les bras, on peut toucher, ou peu s'en faut, les maiſons qui les bordent. Peu de rues ſuivies ; la Ville eſt un vaſte labyrinthe ; il faut un long uſage pour en avoir le fil, d'autant plus que les rues ne ſont pas étiquetées, faute de police dans une Ville de cent-mille ames ; mais la nuit elles ſont éclairées, ce qui n'eſt pas commun en Italie. On oublie ici de marcher, il n'y a que le peuple qui faſſe uſage de ſes pieds : un nombre innombrable de ponts à une ſeule arche, établiſſent la communication ; tout ce qui n'eſt pas peuple eſt apporté par les gondoles aux portes où l'on veut entrer : cet équipage n'eſt pas cher :

au prix de quatre livres par jour, on a une gondole à deux rameurs; & on ſe trouve de niveau avec les premiers de la Ville. Toutes les gondoles ſont uniformes, couvertes & tapiſſées de noir : cela reſſemble un peu à un deuil général. La République a voulu empêcher le luxe dans cette partie, & auſſi les marques d'inégalité qui affligent toujours le cœur humain : la même modeſtie ſe remarque dans les habits; ou, s'il y a de la différence, ce n'eſt pas dans le public qu'elle ſe montre : un tabaro (c'eſt un manteau gris) couvre toute la perſonne. Pour les Sénateurs, & tous les nobles en charge, ils ne quittent point la toge & la trouſſe.

Comme on eſt actuellement ſous le maſque dans ce tems de foire, eſpece de carnaval d'été, qui dure ſix ſemaines, je ne ſçaurais vous dire ſi les femmes ſont magnifiques dans leur parure. L'habit de maſque qu'on porte jour & nuit, n'eſt autre choſe qu'un tabaro avec la *bahute*, (mantelet de gaze) & un chapeau, le tout en noir : cet uniforme, qui n'a rien de réjouiſſant pour les yeux, eſt fort commode pour la liberté qu'il donne; il confond les états & les ſexes; il n'eſt pas juſqu'aux Moines & aux Religieuſes, dit-on, qui

ne s'en affublent quelquefois, pour partager les plaiſirs publics. La police ferme aſſez les yeux ſur les écarts des Couvens. Cette indulgence les attache au Gouvernement, en les détachant de la Cour de Rome. *Quand ils ſont contens de nous*, diſent les Vénitiens, *ils ne penſent pas à cabaler.*

La belle & vaſte place de Saint-Marc s'embellit encore dans ce tems-ci; la foire y attire toute la Ville vers midi. On y voit des Charlatans, des Saltimbanques de toute eſpece; des diſeurs de bonne aventure, qui à travers un long tuyau portent leurs oracles dans l'oreille des curieux. Ne croyez pas que ces prédictions ſoient un ſimple jeu pour les curieux du peuple, & ceux qui lui reſſemblent. L'étonnement, la terreur ou la joie ſe peignent ſur les viſages. On y voit auſſi des Polichinels & des Prédicateurs qui ſemblent diſputer à qui aura le plus de vogue; mais l'eſpece de Charlatans la plus remarquable peut-être, ce ſont les raconteurs, gens de néant, qui narrent en termes choiſis, avec feu & emphaſe, mille évènemens merveilleux, tragiques ou comiques: le peuple répandu par terre, les yeux ſur l'Hiſtorien,

bouche béante, immobile & reſpirant à peine, eſt comme enchanté, pendant deux ou trois heures.

Dans ce mouvement de plaiſirs, les ſpectacles, les jeux, les promenades ſur l'eau ſe ſuccèdent. Veniſe a ſept à huit théatres qui portent des noms de Saints. L'opéra de Saint-Jean-Chryſoſtome, & celui de Saint-Luc, ſont fort ſuivis. Le jeu s'ouvre tous les ſoirs pour ceux qui veulent ſe ruiner, ou ruiner les autres. L'or y eſt étalé par tas. C'eſt la République qui joue. Deux Senateurs tiennent la banque. Les promenades nocturnes ſur le grand canal valent mieux que le jeu pour ceux que la cupidité ne domine pas. Des milliers de gondoles qui ſe croiſent font ſpectacle, & favoriſent la galanterie. Les dames Vénitiennes ont ſecoué la contrainte où elles vivoient encore dans le dernier ſiécle; & les maris ont oublié leur jalouſie. Ils ne s'aviſent pas de prendre le frais dans la gondole de leurs épouſes. S'ils ont des *caſins*, retraites de volupté qu'on appelle à Paris petites Maiſons, elles ont auſſi les leurs. Les cafés, bien différens des nôtres qui n'ont qu'une ſalle commune, offrent encore une diſtribution de cellules où l'on ſoupe ſi l'on

veut, en tête à tête, ſous le maſque ou ſans maſque. Ils ſont honnêtes pour les deux ſexes, & perſonne ne médit de tout cela. N'allez-vous point dire qu'avec cette liberté extrême, ſous le maſque pendant quatre mois de l'année, avec cet enchaînement de plaiſirs il doit y avoir une grande corruption? Si dans cette corruption vous comprenez les crimes que les loix puniſſent, vous êtes dans l'erreur : quant au reſte, la politique Vénitienne a balancé l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de l'argent, que toute l'Europe y apporte ; le dernier l'a emporté.

A propos des promenades nocturnes, tout en voguant, on entend une muſique populaire, dont les Chantres du Pont-neuf à Paris n'approchent pas. Les gondoliers & le peuple ſur les quais chantent par couplets alternatifs les beaux vers de l'Arioſte & du Taſſe, comme on chantait ceux d'Homère à Athenes. Ce peuple a-t-il donc du goût?

Au moment que je vous écris, il y a un grand mouvement ſur le port ; il s'agit du mariage du Doge avec la mer, pour demain jour de l'Aſcenſion. Je vais en voir les apprêts ; & cela ſans penſer à vous. Ne vous vengez pas.

LETTRE XLII.

De Veniſe, le 5 Juin 1764.

LE Doge a été obligé de différer ſon mariage. Le vent s'était déchaîné, l'épouſe montrait un front ridé & ſévere; l'époux avait peur; le Bucentaure qu'il doit monter eſt un grand bâtiment, en forme de galéaſſe, magnifique en ſculpture & en dorure, portant ſur la proue l'étendard de la Seigneurie, au bas duquel eſt une grande figure de relief, qui repréſente la Juſtice. C'eſt ſur mer comme ſur terre qu'on aime à ſe parer de la juſtice: mais on s'en tient à la parure. Le Bucentaure eſt d'une conſtruction très-peu favorable à la navigation; machine lourde, plate par-deſſous, tirant fort peu d'eau, aiſée à renverſer. Cependant l'Amiral répond ſur ſa vie du ſalut du Doge & du Sénat; & il aime mieux retarder que d'expoſer ſa tête. S'il eût pris conſeil de nous autres voyageurs, il aurait riſqué l'aventure.

Le feſtin de noces a un peu diſſipé notre humeur; il était prêt dans une

ſalle du Palais Saint-Marc ; il fallait lui faire honneur. De grands traits de l'Hiſtoire Romaine figuraient au deſſert en reliefs de ſucrerie. Ce choix m'a paru une maladreſſe. La République pouvait puiſer dans ſa propre hiſtoire. Les Sénateurs ſont entrés, & le Doge un peu après. Il était en ſimarre, en toque rouge & en béguin. Cette coëffe de fin lin eſt une imitation, diſent quelques Vénitiens, du bandeau, que les conſervateurs des loix portaient à Athènes. D'autres prétendent qu'elle tient à un grand évènement.

Il y eut très-anciennement une conſpiration contre la forme du gouvernement ; les conſpirateurs marchaient au Sénat aſſemblé pour l'exterminer. Une femme, ſoit haſard, ſoit courage, aſſomma le chef avec un pot de fleurs qu'elle jeta de la fenêtre. Les conjurés ſe crurent perdus, & ſe diſſiperent ou furent punis. La femme forte ne voulut point d'autre récompenſe qu'un honneur pour ſon ſexe. Elle demanda que le Doge en prît la coëffure. La toque qui le couvroit au dîner ſe change contre la corne Ducale, ou le *corno*, lorſqu'il eſt en grande cérémonie.

Le feſtin ne nous dédommageait pas des épouſailles de la mer, dont l'origine eſt

une célèbre victoire que la flotte Vénitienne, commandée par le Doge Ziani, remporta sur l'Empereur Fréderic. Le Pape Alexandre III, proscrit par Fréderic, s'était réfugié à Venise. Lorsque le Doge victorieux rentra dans le port, amenant un prisonnier de la plus haute conséquence (c'était Othon, le fils même de l'Empereur) le Pape l'embrassa tendrement, & lui présenta un anneau d'or, en lui disant, recevez cet anneau, servez vous-en, pour tenir la mer assujettie à l'empire Vénitien; épousez-la avec cet anneau; & que désormais tous les ans la célébration de ce mariage soit renouvelée à pareil jour par vous & vos successeurs.

On a remis la célébration à Dimanche prochain; mais comme elle dépend du vent, qui sait quand elle se fera? Je ne fermerai ma lettre qu'après le succès, pour vous en rendre compte.

Epousailles de la Mer.

P. S. Le vent a été favorable; le Bucentaure s'est mis en mouvement. Le vaisseau qui portoit Cléopâtre, lorsqu'elle se présenta à Antoine, n'était pas plus orné, plus galant. La mer était couverte de bateaux, de gondoles & de péotes. On a vogué vers le Lido, petite Isle à la distance

tance de trois milles, au bruit du canon des châteaux, des vaiſſeaux & de la muſique, cent banderoles flotantes au gré des vents. Les Auguſtes fiancés paraiſſaient fort contens, & nous auſſi.

Le Patriarche Archevêque de Veniſe s'eſt avancé dans une gondole infiochi, avec la croix, le rituel & l'eau bénite, pour donner la bénédiction nuptiale. C'eſt à ce moment que le Doge a jeté l'anneau dans le ſein de la mer, en prononçant ces paroles : « Mer, nous t'é-» pouſons, en ſigne de l'empire véri-» table & perpétuel que nous avons ſur » toi ». Cette épouſe, qui lui était aſſez ſoumiſe, avant les découvertes de Vaſco de Gama, lui a fait bien des infidélités depuis. Elle a reçu les Français, les Hollandais, les Anglais, & d'autres Navigateurs du nord, qui l'épouſent & la dominent ſans cérémonie. Chacun ſait le mot de ce fier Sultan, armé contre Veniſe: «J'enverrai ſon Doge conſommer » ſon mariage au fond de la mer»; & ſans des évènemens peu attendus, il l'eût exécuté.

Au reſte, bien des gens, en s'amuſant de la cérémonie qui a été terminée par une Meſſe ſolemnelle, trouvent ce ma-

riage abſurde & ridicule, ſans penſer qu'il eſt fait en face de l'Egliſe. Je ne ſais ſi Xercès parut ridicule à ſon armée, lorſqu'il fuſtigea la mer, dont il avait bien lieu d'être mécontent. Si on peut la fuſtiger, pourquoi pas l'épouſer?

LETTRE XLIII.

De Veniſe, le 12 Juin 1764.

Régate. LES ſpectacles en tout genre ſe ſuccédent rapidement les uns aux autres. Quand vous voudrez voir Veniſe, arrivez-y la veille d'une *Régate*, fête extraordinaire que la République ne donne qu'aux têtes couronnées. Mais l'Angleterre, dans ce période de ſuccès, a des priviléges en Italie. C'eſt le Duc d'Yorck a qui nous devons cette bonne fortune. Comment vous la peindre?

Imaginez un bras de mer, un ſuperbe canal qui traverſe une grande Ville, trente bateaux à une ou deux rames, dont quelques-uns manœuvrés par des femmes. Voyez-les fendre les flots avec une rapidité ſurprenante, l'eſpace de quatre milles, pour diſputer des prix.

C'eſt à qui arrivera le premier à la *Machine*, édifice d'une belle Architecture. Voyez du même coup-d'œil une multitude d'autres bateaux à quatre, à ſix & à huit rames, ornés d'étoffes & dentelles d'argent; mais ſur-tout neuf bâtimens plus grands. Cette flotille, vraiment pompeuſe, & théâtrale repréſentait la terre, l'air, l'eau, le feu, la pêche de la baleine, le char d'Apollon, le triomphe de Minerve, la naiſſance de Vénus; acheverai-je? l'Angleterre menée en triomphe par l'Europe. Portez enſuite vos regards ſur les fenêtres & les balcons, les amphithéâtres ornés de tapis, ſur cent-mille ſpectateurs placés pour voir & pour être vus. Voilà une faible idée de la Régate.

Nous devons auſſi au même Prince deux bals du plus grand éclat. Le premier, moitié paré, moitié maſqué, a été donné au beau Palais Rezzonico, aux frais du Pape. C'eſt la Princeſſe ſa nièce qui en a fait les honneurs. Vous voyez que Sa Sainteté ne s'eſt pas contentée de le fêter à Rome. Certainement, ſi le Duc n'entre pas dans le giron de l'Egliſe, comment faut-il faire?

L'autre bal tout paré, que la Répu-

blique lui a donné, offrait un mélange de magnificence & de modeſtie ſombre, qui formait un tableau qu'on ne voit pas ailleurs. Toute la Nobleſſe Venitienne, couverte des étoffes les plus riches, ce n'eſt rien : les femmes ſi chargées de perles & de pierreries, qu'on les prendrait pour des Sultanes. Voilà la magnificence : voici la modeſtie en contraſte : les *gentil-done*, c'eſt-à-dire les femmes des Nobles de terre ferme, & les premieres bourgeoiſes de la Ville, jetées derriere ce cercle brillant, en vêtemens noirs ; vous euſſiez dit des veuves qui pleuraient la mort de leurs maris. Les vierges qui voulurent profiter du bal, étaient réléguées dans le même rang, avec la même modeſtie.

Dans nos bals Français une mere ſe plaît à voir danſer ſa fille. A Veniſe les filles ne danſent point ; & voilà pourquoi les meres danſent ſi mal. Mais j'ai vu danſer le Sénat. Pour que vous en jugiez mieux, tranſportons la ſcène dans la grande Salle du Palais à Paris. Vous êtes de la fête avec votre parure & vos grâces. Le Chancelier de France, en ſimarre & en longue, longue perruque, vient vous prendre pour danſer ; tandis qu'une dou-

zaine de Préſidens à Mortier, & quantité de Conſeillers en toge, figureraient avec d'autres femmes : les bonnes plaiſanteries que feraient nos petits Maîtres ! tels danſaient les Sénateurs avec la toge & la trouſſe. Les ſpectateurs les plus voiſins des danſeurs auraient bien voulu être à l'abri des perruques, qui leur bridaient le nez.

Vous dirai-je qu'au bout de deux heures l'ennui m'a gagné ? c'était ma faute, ſans doute. J'ai quitté ma place ; mais j'ai payé cher mon impatience. Il était jour, lorſque la *Corilla*, l'improviſatrice la plus fameuſe de toute l'Italie, eſt arrivée en poſte, & incognito, pour jouer ſon rôle ; quelle trahiſon ! elle a improviſé, comme une Sybille, & j'étais dans mon lit.

Dans l'expoſition des deux bals, n'êtes-vous pas étonnée de la prodigieuſe quantité de perles & de pierreries, dans une Ville qui n'eſt pas la plus riche de l'Europe ? Vous voulez qu'on vous rende raiſon de tout. Sachez donc que les Vénitiens, ayant eu autrefois tout le commerce des Indes Orientales, puiſaient à la ſource. Sachez encore qu'ayant été maîtres de Conſtantinople, ils ont pillé le Palais des Empereurs Grecs. Apprenez

auſſi que les pierreries ne ſont point ſorties, & ne ſçauroient ſortir des maiſons qui les poſſèdent. La ſubſtitution les enchaîne ; ainſi elles ne peuvent qu'augmenter par de nouvelles fantaiſies des jeunes épouſes ? qui entrent dans ces maiſons déja ſi pourvues.

Mais n'eſt-ce point trop vous entretenir de bals & de diamans, toute femme que vous êtes ? voici quelque choſe de mieux. Les fêtes que la République donne ne ſe font point aux frais du tréſor public. Elle en charge tel ou tel noble dont la fortune eſt grande.

C'eſt ainſi que ceux qui ont les honneurs, les dignités de l'État, en ſupportent les charges extraordinaires, tandis que le peuple ne porte que les fardeaux accoutumés.

Vous m'avez fait grand plaiſir, en m'apprenant par votre derniere Lettre avec quel zèle on travaille dans notre patrie à la réforme des finances (*a*) ; l'économie n'eſt pas la vertu la plus brillante des Rois ; mais elle eſt la premiere. Adieu.

(*a*) Ce travail a été abandonné.

LETTRE XLIV.

De Veniſe, le 10 Juin 1764.

JE ne vous apprends pas, Aſpaſie, que vers le milieu du cinquieme ſiècle des malheureux échappés de Padoue, & d'autres Villes d'Italie, fuyant les ravages & la cruauté d'Attila, ſe réfugierent dans les lagunes où Veniſe ſortit des eaux, & y fonderent une République. Le gouvernement Républicain, à le prendre dans le ſens le plus étendu, c'eſt-à-dire en oppoſition au pouvoir d'un ſeul, eſt toujours le premier qui ſe préſente aux hommes, lorſque, libres de tout joug, ils ſe réuniſſent en ſociété.

Point de République qui ait duré autant que celle-ci; point de nobleſſe auſſi ancienne, excepté celle des deſcendans de Confucius à la Chine. Les Nobles *delle caſe vecchie*, peuvent ſe flatter d'une nobleſſe de douze ou treize ſiècles. Leur chimère, (car il en faut toujours une) c'eſt de faire dériver leur deſcendance de quelqu'un des Héros de l'ancienne Rome. Les autres maiſons nobles comptent du

moins ſix, ſept à huit ſiécles; toutes ſont inſcrites dans le Livre d'or, Evangile généalogique qui ne ſouffre rien d'impur. C'eſt ce corps de Nobleſſe qui, avec le tems & la force s'eſt emparé du gouvernement, à l'excluſion du peuple.

Le Grand-Conſeil ſeul, c'eſt-à dire, l'aſſemblée de tous les nobles au-deſſus de l'âge de vingt-cinq ans, a la puiſſance légiſlative, & il eſt en même tems la ſource de tous les autres Conſeils, & de toutes les Magiſtratures auxquelles il confie la puiſſance exécutrice.

Le Sénat eſt compoſé de cent-vingt Sénateurs qui ne ſont qu'un an en place. Il décide de la paix & de la guerre; il établit les impôts; il fixe le prix des monnoies; il a la diſpoſition de tous les emplois de terre & de mer; il nomme les Ambaſſadeurs pour les Cours étrangeres; il eſt proprement le Conſeil d'Etat où ſe traitent toutes les affaires politiques de la Nation.

Le Conſeil des Dix eſt compoſé de dix Nobles, élus par le Grand-Conſeil; ſon autorité eſt ſuprême; elle s'exerce ſouverainement, ſur toutes ſortes de perſonnes, ſans en excepter le Doge lui-même. Il juge de tous les crimes d'Etat; il eſt

chargé de maintenir la ſtabilité des Loix, l'égalité & l'union parmi les Citoyens, de mettre un frein à l'ambition, & de veiller à toutes les parties du Gouvernement. Les Dix ſont annuels.

De ce Conſeil des Dix on tire trois Inquiſiteurs d'Etat, qui ont une autorité abſolue dans toutes les cauſes qui concernent la Politique de l'Etat. Ils décident en dernier reſſort de la vie de tous les Citoyens. Quand ils ſont tous trois du même avis, leur Arrêt s'exécute ſans autres formalités. S'il y a partage, l'affaire eſt portée au Conſeil des Dix.

En même tems que les Inquiſiteurs veillent ſur l'Etat, deux Cenſeurs veillent ſur les mœurs des particuliers. Ils obſervent ſur-tout les brigues des Nobles, pour obtenir de l'emploi. Ils ont voix délibérative dans le Sénat, & un rang diſtingué dans le Grand-Conſeil. Leur Cenſure expire au bout de ſix mois.

Au rang des Magiſtratures ſont auſſi tous les Provéditeurs, chargés de pourvoir aux réparations publiques, aux armes, Places & Citadelles, aux terres incultes, aux mines, aux boucheries, au bois, au ſel, au vin, à la recette & à l'emploi des deniers publics.

Tous les Gouverneurs dans les Provinces ont au-deſſus d'eux un Provéditeur général. Il y en a un dans la Dalmatie, & un autre dans les iſles de la Méditerranée. Les Gouvernemens ne ſont donnés que pour ſeize mois, à condition de la réſidence la plus rigoureuſe.

Le premier des emplois militaires eſt celui de Généraliſſime de Mer. Il commande à tous les Généraux. Il n'a lieu qu'en tems de guerre. On lui aſſocie toujours le Provéditeur général de Mer. Ces deux perſonnages ſont dans une perpétuelle émulation; ils s'éclairent mutuellement: & par-là le Sénat eſt infailliblement inſtruit de leur conduite. Quand ils ont fait leur tems, le Sénat les oblige à ſe conſtituer priſonniers, avant que de rendre compte de leur adminiſtration.

La grande Machine politique étant ainſi arrangée, ſuivent les Tribunaux de Juſtice. Il en eſt deux du premier ordre, qu'on nomme *Quaranties*, parce qu'ils ſont compoſés de quarante Juges.

La premiere eſt la Quarantie Criminelle. Elle juge en dernier reſſort de tous crimes, qui ne ſont pas crimes d'Etat. Les Nobles qui la compoſent ſont huit mois en charge.

La ſeconde juge des cauſes civiles en dernier reſſort.

Il y a encore ſix Cours ſubalternes, compoſées chacune de trois Nobles. Elles jugent au Civil en premiere inſtance. Ces Juges Nobles ont des Juriſconſultes pour Aſſeſſeurs. Les Avocats plaident avec les cris, les geſtes, l'agitation, le feu de l'enthouſiaſme, ſur-tout dans le Criminel. Les crimes ſe jugent en public, comme autrefois à Rome, à Athènes, & aujourd'hui en Angleterre. L'accuſé ſe trouve convaincu, ou défendu autant qu'il peut l'être; & les Juges n'ôſent pas s'oublier en face du Public.

Vous avez ſans doute entendu parler des Procurateurs de Saint-Marc. Ils préſident non-ſeulement à la grande richeſſe de cette Fabrique; ils ſont devenus les Exécuteurs nés de tous les teſtamens, les Tuteurs des orphelins, & les Protecteurs des veuves. Ils ſont au nombre de neuf. Leur autorité s'eſt tellement accrûe, que c'eſt aujourd'hui une des plus grandes Dignités.

Au reſte toutes les Magiſtratures, toutes les Places, tous les Emplois de Terre ou de Mer, ſe donnent par ballotage dans le Grand-Conſeil, qui s'aſſemble

tous les Dimanches & Fêtes, & ce n'eſt point encore aſſez d'être nommés. Les Avogadors, au nombre de trois, peuvent s'oppoſer à la priſe de poſſeſſion, juſqu'à ce que les nommés ſe ſoient purgés des accuſations qui leur ſont intentées.

Vous ſavez que, dans les grandes Monarchies, une grande partie de la Nobleſſe paſſe ſes jours dans une inertie peu honorable, & ſouvent indigente : ici la Nobleſſe eſt toujours en action dans les Conſeils, dans les Elections, dans les Tribunaux, au Sénat, dans les Gouvernemens, dans la Robe & l'Epée. La moins occupée s'occupe du moins de ſon ambition. Les places n'étant données que pour un tems fort court, la porte des Dignités reſte toujours ouverte. Mais il faut de l'inſtruction ; & l'inſtruction demande de l'application.

Le Doge n'a aucune prérogative d'autorité ; mais beaucoup de répréſentation. S'il marche en cérémonie, couvert de la Corne Ducale, en robe & en manteau de drap d'or, on porte devant lui huit étendards de ſoie, de la plus riche broderie ; mais il n'a point de Gardes. Tout ſon train ſe borne à ſes Ecuyers, & ſes gens

de livrée. Il préſide à tous les Conſeils : mais il n'y a que ſa voix. Son nom eſt ſur toutes les monnoies ; mais on n'y grave ni ſon effigie, ni ſes armes. Tous les Edits commencent par cette formule : *le Séréniſſime Prince fait ſavoir*, pour faire connoître qu'il n'eſt que le Promulgateur des Loix de la République, qui a le droit de le dépoſer lorſque ſon âge, ſes infirmités, ou ſon incapacité le mettent hors d'état de vaquer aux affaires. Obligé de ſe contenter d'un revenu médiocre qu'on lui aſſigne, il ne touche pas aux deniers publics. Il a beſoin d'une permiſſion expreſſe de la Seigneurie pour ſortir de Veniſe ; & lorſqu'il s'abſente avec permiſſion, il ne reçoit aucuns honneurs publics. Il eſt exclus du commandement de l'armée, dans la crainte que la victoire ne lui donne trop de force. La République eſt ſi attentive à le laiſſer ſans appui, que ſes enfans, ſes frères, ſes neveux, ſont exclus, ſa vie durant, de toutes les grandes Charges de l'Etat.

Il eſt preſqu'impoſſible qu'un Doge s'empare de la Souveraineté. Son Palais eſt rempli d'eſpions. Il y eſt environné du Conſeil des Dix, qui y ont leur logement & leur Tribunal. Les Inquiſiteurs

peuvent entrer chez lui ſans être annoncés, à toute heure de jour & de nuit, l'aborder dans ſon ſommeil, le fouiller juſques dans ſes poches, l'interroger, & lui faire couper la tête en deux heures de tems.

C'eſt ce qui arriva, en 1355, au Doge Marin Fallier, qui, pour ſe venger d'un affront, avait conſpiré contre le Sénat. On voit dans la Salle du Grand-Conſeil, où ſont les portraits de tous les Doges avec leurs noms, un cadre vuide avec ces mots:

Locus Marini Fallieri decapitati.

C'eſt ici la place de Marin Fallier décapité.

On fait tous les ans une Proceſſion générale en action de graces de la découverte de cette conjuration: belle leçon pour les Doges!

La Salle où le Doge reçoit les premiers hommages le jour de ſon Couronnement, eſt la même où il ſera expoſé après ſa mort; & le grand Chancelier ne manque jamais de lui montrer cette triſte perſpective dans ſon diſcours, en l'avertiſſant qu'on fera le procès à ſa mémoire; & qu'elle ſera honorée ou flétrie, ſelon ſes mérites. S'il meurt avec des dettes, l'Etat n'en répond pas. Non-

ſeulement il a payé de ſes deniers les frais de ſon Couronnement, mais on exige encore qu'il avance ceux de ſon enterrement.

Les Politiques critiquent ceci & cela dans l'organiſation de cette République. Il faut qu'elle ſoit fortement conſtituée, pour avoir bravé les révolutions de tant de ſiècles. Aucune République, aucun Empire, ſi on excepte celui de la Chine, n'a tant duré. Au quinzième ſiècle, elle chercha à s'étendre en terre ferme, elle y réuſſit. On prétend qu'elle eût mieux fait de ne voir que la mer. Ses flottes & ſon commerce ſe ſeraient conſervés dans un état floriſſant, & peut-être ſerait-elle en poſſeſſion de toutes les iſles de l'Archipel.

J'ai vu ſon Arcenal, reſte majeſtueux d'une grande Puiſſance. Il occupe une iſle dont la circonférence eſt de trois milles. Là ſont raſſemblés tous les élémens d'une Marine reſpectable : chantiers & baſſins pour la conſtruction, ateliers pour les cordages & voiles, fontes de canons, des armes pour cinquante-mille hommes, & plus de mille ouvriers conſtamment entretenus. Le Sénateur qui en a le commandement ſe change

tous les deux mois. La République ne veut pas que perſonne s'accoutume au pouvoir. Toutes les Places qu'elle donne, loin d'enrichir celui qui les occupe, ſont onéreuſes ; & cependant il n'eſt pas permis de les refuſer. Les Ambaſſades même ſont aux frais des Ambaſſadeurs.

Jamais d'Eccléſiaſtiques pour celle de Rome. Veniſe craindrait que ſon Ambaſſadeur ne s'y laiſsât corrompre par l'appas des Dignités de l'Egliſe. Elle eſt extrêmement en garde contre Rome, & tout ce qui y tient. Elle ſe ſouviendra toujours de la fameuſe ligue de Cambrai, eſpece de Croiſade contr'elle, entre l'Empire, la France & l'Eſpagne, le Pape à la tête. Elle ſouffre, à la vérité, un Nonce avec Juriſdiction, & même Inquiſition ; mais elle y fait aſſeoir trois Sénateurs qui bridentle Saint-Office. La tolérance religieuſe, ſolidement établie, ne laiſſe point de priſe aux diſputes, aux accuſations & à la violence. Le Siége Patriarchal de l'Archevêque de Veniſe eſt beau : mais il ne peut pas être décoré du Cardinalat.

On vous a dit, plus d'une fois, que les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres à Veniſe ſont obligés d'y vivre

dans une retraite perpétuelle. Rien n'eſt plus vrai. Ils n'ont de ſociété qu'entr'eux; eſpèce d'excommunication civile. Un étranger qui accepterait un lit dans leurs maiſons, trouverait toutes les autres fermées. C'eſt ainſi que la République regarde ſans ceſſe autour d'elle, pour écarter tout ce qui pourrait la bleſſer. Ils ne peuvent voir, dans le particulier, ni Noble, ni Sénateur, encore moins le Doge. Il y a un Conſeil pour traiter avec eux.

Comme on ne peut arriver à Veniſe que par eau, les Gondoliers ſont obligés d'aller rendre compte à un Prépoſé des perſonnes qu'ils ont amenées, de l'endroit où ils les ont dépoſées, & des diſcours ſuſpects qu'ils peuvent avoir entendu dans le paſſage. *Les gueules de Lion* ſont toujours d'uſage. On en voit pluſieurs dans les galeries du Palais Saint-Marc, avec ce titre *Denunzie ſegrete.* Tout Citoyen y jette à volonté des avis ſur la ſûreté publique. C'eſt un Membre du Conſeil, c'eſt un Magiſtrat, c'eſt le Doge lui-même qu'on y dénonce; & c'eſt aux Inquiſiteurs d'Etat à voir de quel mérite ſont les dénonciations.

Je connais ici pluſieurs étrangers que

ces dénonciations ſecrettes, & la ſévérité des Inquiſiteurs d'Etat, inquiètent au milieu des plaiſirs. Je n'ignore pas même que notre illuſtre Préſident de Monteſquieu eut grand' peur, lorſqu'en quittant Veniſe, & ſe croyant ſuivi, il jeta ſes obſervations dans la mer. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde de ſe rendre ſuſpect à la façon de l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*. Je queſtionne ſans façon, & c'eſt un Sénateur même, homme de beaucoup d'eſprit, qui a la bonté de m'inſtruire.

Je reviens à vous, Aſpaſie. A la vue d'une Nobleſſe armée de tous les pouvoirs, ne vous repréſentez-vous point le corps de la Nation, le Peuple, comme un troupeau d'Eſclaves, qu'une impitoyable Ariſtocratie opprime à ſon gré, ainſi qu'en Pologne, & autrefois en France? Vous vous tromperiez. Le Peuple, en Pologne, appartient réellement à la Nobleſſe, à titre de ſervitude, au-lieu que dans l'Etat Vénitien il a la propriété de ſa perſonne & de ſes biens. Le ſimple Citoyen à Veniſe, en ſe livrant aux Arts, au Commerce, eſt conſidéré, ménagé. Les Impôts ſont modérés. Il y a du travail pour tout le monde, & peu

de pauvres. Les ſujets de terre ferme ſont encore plus ménagés. La République cherche à les retenir par la douceur, faute peut-être de citadelles & d'armée. Quand la Ligue de Cambrai la dépouilla ſi rapidement, les Provinces enlevées regrettèrent bientôt leurs Maîtres, & rentrèrent avec joie ſous leur domination. Si les Nobles qui les gouvernent s'aviſaient de tyranniſer, Veniſe en ferait prompte juſtice. Les Inquiſiteurs d'Etat ne ſont nullement redoutables au Peuple, mais à la Nobleſſe.

Si on conſidère les mœurs Venitiennes par rapport à l'ordre public, elles démontrent par leur bonté, que le Gouvernement fait les mœurs. Des Loix ſomptuaires, & l'égalité parmi les Nobles, auſſi grande qu elle peut l'être, éloignent le luxe, & tous les vices qui en ſont la ſuite. Cette égalité eſt ſi précieuſe aux yeux de la République, qu'elle ne veut plus couronner, comme autrefois, les épouſes des Doges. Une Dogareſſe couronnée aurait droit à des diſtinctions, des préſéances, qui bleſſeraient les autres femmes. Les titres de Barons, de Comtes, de Marquis, ſi prodigués, & ſi triviaux ailleurs, ſont in-

connus à Veniſe. On diſtingue les Nobles d'une même famille par leur nom de Baptême, & le Peuple même, en déſignant une Perſonne noble, ne dit ni *Monſieur*, ni *Madame* : mais *le un tel*, ou *la une telle*. Un Noble qui accepterait un titre, un Ordre, ou une penſion d'une Puiſſance étrangère, deviendrait étranger lui-même dans la République.

Les Magiſtratures, les Gouvernemens, les Dignités, toutes les Places qui demandent des mœurs, auſſi-bien que des lumières, mettent un frein aux paſſions de ceux qui veulent parvenir. Les Avogadors & les Cenſeurs, toujours prêts à accuſer, même après les ſuffrages, font aſſez ſentir qu'il faut être irréprochable.

Les femmes, à la vérité, avec les avantages d'une belle carnation, & d'une taille ſvelte, ſe livrent à une galanterie de nouvelle date. Autant qu'elles furent retenues autrefois dans la ſévérité du mariage, autant elles ont acquis de liberté. Mais du moins la jalouſie ne s'arme plus de poignard & de poiſon.

Veniſe avait encore au commencement de ce ſiecle ces fameuſes Courtiſannes, qui faiſaient une ſingularité de cette Ville. C'étaient les *Laïs*, les *Leon-*

tium des Grecs : c'étaient les *Marion de Lorme*, les *Ninon l'Enclos* des Français. La République les a chaſſées ; a-t-elle bien fait ? Ces Fermières générales de Venus s'engraiſſaient ſans doute de la ſubſtance des Nobles Vénitiens ; & encore plus de celle des étrangers. Mais la République les preſſurait dans de grands beſoins. Elles étaient même aſſez généreuſes pour ne pas attendre la demande. Qu'eſt-il arrivé ? Les honnêtes femmes ont pris leur place, ſans aucune reſſource pour l'Etat ; ou, ce qui eſt encore pis, des malheureuſes que la faim aſſiége dans d'infâmes réduits, & que la débauche conſume.

Je vous ai parlé des mœurs de la Nobleſſe. Quand la Partie gouvernante a des mœurs, la Partie gouvernée en prend auſſi. D'autres raiſons encore rendent ici le Peuple meilleur qu'il ne l'eſt dans la plupart des Villes d'Italie. Quoique Veniſe ne ſoit plus l'entrepôt de l'Europe & de l'Aſie comme elle l'était avant la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance ; cependant elle conſerve un grand mouvement de commerce intérieur. Ses Arts, ſes Manufactures lui ſuffiſent, pour occuper vivement ſon Peu-

ple, & le mettre dans une certaine aiſance. Ce travail qui s'offre toujours, & l'aiſance générale, empêchent la fraude, le vol & le meurtre. Peu d'exécutions, parce qu'il y a peu de crimes : point d'ivrognerie, point de ces rixes, trop ſouvent ſanglantes, que le vin ſuſcite. Bien en prend à ce Peuple d'être ſobre. S'il s'abandonnoit à l'ivreſſe, avec tant de quais fort étroits & de ponts ſans gardefous, il ſe précipiterait dans les canaux. Il m'a paru doux & tranquille, & malgré la liberté républicaine, qui n'eſt pas ſi patiente que celle des Monarchies, il eſt difficile qu'il ſe porte à une grande licence, ſous les reſſorts toujours tendus d'une Police très-vigilante.

LETTRE XLV.

De Veniſe, le 12 Juin 1764.

DE la poſition de Veniſe dans le ſein des eaux, vous conjecturez, ſans doute, que Veniſe n'a point, ou preſque point de jardins, & dans la rigueur elle n'a qu'une Place publique, ſi connue ſous

le nom de Saint-Marc & ſi remarquable par ſa grandeur. Si on vous diſait qu'on navigue ſous cette place, le croiriez-vous? Il faut bien le croire, puiſqu'on le voit. Elle eſt portée ſur des pilotis qui laiſſent aſſez d'intervalle pour viſiter ce prodige en bateau. Cette Place eſt bornée d'un côté par la mer; & les trois autres montrent des édifices qui, ſans être de l'Architecture la plus noble, mélange du goût Grec & du goût Gothique, forment un tout majeſtueux.

Parmi ces édifices l'Egliſe Patriarchale de Saint-Marc tient un rang diſtingué. Ses murs ſont incruſtés de marbre. Les colonnes, en grande quantité, qui la ſoutiennent, ſont d'un marbre oriental encore plus précieux. Cinq dômes la couronnent. La face qui regarde la Place a cinq portes d'airain avec des bas-reliefs hiſtoriques. Sur celle du milieu on voit quatre chevaux antiques de bronze, emplacement ſingulier pour des chevaux. Conſtantin les avait détachés de l'Arc triomphal de Néron, pour en orner l'Hippodrôme de Conſtantinople. Les Vénitiens ont tiré de cette Ville quantité d'autres morceaux; & en particulier de Sainte-Sophie, pour décorer Saint-Marc. L'inté-

rieur de l'Egliſe en montre des dépouilles, auſſi bien que l'extérieur. Elle eſt pavée de porphyre.

Le corps de ſaint Marc fut apporté d'Alexandrie à Veniſe au neuvième ſiècle. Le Public ne ſait pas en quel endroit de l'Egliſe il repoſe, On dit que c'eſt un ſecret que les Procurateurs de S.-Marc ſe tranſmettent les uns aux autres.

Sur une porte de l'Egliſe on voit les effigies en moſaïque de S. Dominique & de S. François. Elles tiennent du prodige. Elles furent faites par ordre du Moine Joachim, né Italien, qui ſe piquoit d'être Prophète. Il fallait bien qu'il le fût; car il les fit faire avant la naiſſance des deux Saints.

Le Tréſor de cette Egliſe, après celui de Lorette, eſt le plus riche de l'Italie. C'eſt un amas prodigieux d'or, en Vaſes ſacrés, en Croix, en Chandeliers, en Lampes. C'eſt une profuſion de Perles & de Diamans. La Couronne qui ſert au Couronnement du Doge, eſt ſurmontée d'une Eſcarboucle inappréciable.

Le clocher, ſans eſcalier, eſt détaché de l'Egliſe. C'eſt une tour carrée d'un grand diamètre. Une rampe douce, qui va continuellement d'un angle à l'autre, vous

vous mene au ſommet. Hauteur de 300 pieds. De-là on découvre, non-ſeulement toute la Ville, les Forts & les Iſles de ſa dépendance; mais encore la Lombardie, les Alpes, l'Apennin à ſa naiſſance, & l'embouchure du Pô.

A quelques pas de cette tour, trois étendards toujours arborés, en mémoire des trois Royaumes que Veniſe poſſéda au tems de ſa puiſſance, Chypre, Candie & Négrepont.

On fait grand cas de deux colonnes de marbre, ſur l'une deſquelles eſt un lion aîlé, enſeigne de ſaint Marc, & ſur l'autre la ſtatue de ſaint Théodore. Conſtantin, en bâtiſſant Conſtantinople, n'imaginait pas que les ornemens qu'il y plaçait, viendraient embellir les lagunes de la Mer Adriatique.

Tout concourt à l'embelliſſement de cettePlace. L'immenſe Palais de Saint-Marc, où réſident le Doge & les Dix, où s'aſſemblent tous les Conſeils, tous les Tribunaux & le Sénat: les deux Palais des Procuraties, ornés de portiques: la Bibliothèque, autre grand édifice. Ce fut Pétrarque qui y plaça les premiers livres. Elle eſt riche en Manuſcrits Grecs & Latins.

Cependant ce n'eſt pas ſur cette place ſi vantée, qu'il faut chercher les édifices du meilleur goût; c'eſt ſur les bords du grand canal. D'autres grandes villes d'Italie préſentent une plus grande quantité de Palais, mais fort peu qui ſoient d'une architecture auſſi noble, auſſi régulière; ouvrages de Palladio, qui s'eſt ſignalé dans quelques Egliſes, auſſi bien que dans les Palais; il ſeroit à ſouhaiter qu'il ſe fût mêlé des théâtres, que l'on prendroit pour des jeux de paûme, ſans architecture, ſans avenues, ſans dégagemens.

La plus belle partie de la ville, eſt celle qui borde le grand canal, large de quarante pas. Le pont unique qui le traverſe, paſſe pour une merveille. C'eſt le Rialto. Il eſt de marbre & n'a qu'une ſeule arche, avec deux rangs de boutiques, barbarie qu'on ne reproche guères aux villes d'Italie. On y monte par trois eſcaliers. Celui du milieu a ſoixante marches.

Veniſe, ſelon l'uſage des Républiques de faire naître les grands talens & les grandes vertus, par la gloire, a érigé près de deux-cents ſtatues à ſes hommes illuſtres. On doit lui reprocher

d'avoir oublié le célèbre *Fra-Paolo*, qui défendit ſes droits avec tant d'éloquence & au péril même de ſa vie, contre les entrepriſes de la Cour de Rome. Son génie ſeul auroit mérité un monument. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Servites, ſans la moindre épitaphe. Le ſtilet dont il fut frappé, qu'il appelloit *ſtylum Romanæ curiæ*, eſt ſuſpendu aux pieds d'un Crucifix.

Au reſte, l'Art ne ſe fait pas admirer dans les ſtatues, qui ſe préſentent à Veniſe. Mais les morceaux de ſculpture antique qu'elle poſſéde, ſont des meilleurs tems. Tels ſont les deux lions qui défendent la porte de l'Arſenal. Celui qui eſt d'une proportion coloſſale, eſt du plus beau marbre de Paros. Si Athènes l'avoit placé, comme on l'aſſûre, au Promontoire de Sunium, d'où il a été apporté, c'eſt un mérite de plus. Le veſtibule de la Bibliothèque étale quantité d'autres morceaux Grecs, amaſſés dans les Iſles de l'Archipel, lorſque Veniſe y dominait.

Le Noble Farſetti a une collection unique de tous les chef-d'œuvres de ſculpture antique & moderne, modelés en plâtre. Ce Noble, en s'initiant par la tonſure dans l'état Eccléſiaſtique,

s'eſt fermé la porte des emplois publics, pour ſe livrer entiérement aux Arts & à la Philoſophie. Ces exemples peuvent être louables, pourvu qu'ils ſoient rares.

La peinture, à Veniſe, s'eſt élevée bien au-deſſus de la Sculpture. Les Peintres qui ont fait la grande réputation de l'Ecole Vénitienne, ſont les Palma, le Giorgione, le Ricci, les Baſſan, le Tintoretto, (*le Tintoret*), le Titien & Paul Véroneſe. Une femme a partagé leur gloire, la Roſalba Carriera. Les Egliſes, les *Scuole* ou les ſalles de confréries, les Palais ſont pleins de leurs ouvrages. Je n'en cite qu'un très-petit nombre.

A S.-Maria Maggiore, l'Arche de Noë de Jacques Baſſan. On dirait qu'il était préſent au déluge. La cataſtrophe du genre humain porte à l'ame l'impreſſion la plus profonde.

Au Palais Saint-Marc, le combat des Vénitiens à la priſe de Zara. Etoient-ils plus animés, qu'ils ne le ſont ſur la toile ? C'eſt une production étonnante du Tintoret. De grands Peintres l'ont ſurpaſſé en certaines parties ; mais aucun peut-être ne l'a égalé dans l'action, le

mouvement & la chaleur des figures. C'eſt ſur-tout dans la *Scuola grande di San-Rocco* qu'il faut étudier le feu de ſes compoſitions.

On voit au Palais Barbérigo, qu'on appelle l'Ecole du Titien, une Vénus à ſa toilette, bien propre à tourner la tête à tous les Dieux; & une Magdelène en pleurs. Qu'elle eſt belle! qu'elle eſt touchante! Je ne ſais pourquoi les Peintres s'emparent toujours de la Magdelène au commencement de ſa converſion, avant que la pénitence l'ait maigrie, macerée, extenuée. Dans cet état de dépériſſement elle ſerait bien plus propre à prêcher la mortification évangélique.

Vous avez vu par-tout l'enlevement d'Europe. Paul Véroneſe l'a auſſi traité; mais avec quel art dans la façon de grouper, avec quels tons de couleurs, quelle ſupériorité! L'effet n'en fut jamais auſſi ſaillant, auſſi beau. Le Taureau lèche les pieds de la Belle enlevée. Que dites-vous de cette idée agréable? C'eſt le Palais de Saint-Marc qui poſſéde ce tréſor. Il faudrait dire à tout ce qu'il a fait: cela eſt beau, cela eſt admirable. Mais pour ſa Veniſe ſur les nuées, couronnée par la Gloire; ſon repas de J. C. chez le

Lévite, & ſes nôces de Cana, les expreſſions manquent.

La quantité inimaginable des excellents originaux qu'on voit ici, produit cette eſpèce de ſatiété qu'on éprouve à un grand feſtin. Je me ſuis laſſé de voir; & vous vous laſſeriez de mon catalogue.

Je prends congé de Veniſe avec deux ſentimens contraires. Le charme de la nouveauté dans une Ville qui ne reſſemble ni dans ſa conſtruction, ni dans ſes uſages, ni dans ſes mœurs, à ce qu'on a vu; les amuſemens ſans ceſſe renaiſſans dans ces jours de plaiſirs; quitter tout cela, c'eſt un regret. Mais je m'ennuie de ne plus marcher: mais ne voir que de l'eau: mais être privé des champs, des prairies, des animaux, des jardins, des côteaux, des forêts; regagner tout cela, c'eſt un plaiſir. Demain je reverrai la terre & Padoue, en reprenant la Brenta.

Votre dernière Lettre m'a rempli de conſolation, en m'apprenant que la liberté plénière du commerce des Blés eſt enfin accordée. Si cette loi eſt autant établie ſur l'importation de l'Etranger chez nous, que ſur notre exportation chez lui; ſi le monopole accrédité

ne s'en mêle pas, c'eſt ouvrir une ſource à la proſpérité publique (*a*).

LETTRE XLVI.

De Parme, le 25 Juin 1764.

LA Ville de Padoue que j'ai revue, & qui ne m'avait paru que médiocrement peuplée, fourmillait de monde. Cette affluence arrivait des Villes & des campagnes voiſines. C'était la Fête *del Santo*. C'eſt ainſi qu'ils nomment leur Saint par excellence, ſaint Antoine de Padoue. Une Proceſſion à ne pas finir; tenait du mi-

(*a*) Depuis l'époque de ce Voyage, les loix faites en 1763 & 1764 ſur la liberté du commerce des Grains, ayant été révoquées en 1770, pluſieurs Provinces ont beaucoup ſouffert de la cherté du pain; & on ſait que l'Intendant de Limoges, aujourd'hui Miniſtre des Finances, ſoulagea de ſes propres deniers la partie du Peuple la plus néceſſiteuſe dans ſon Département; & qu'il trouva moyen de faire révoquer des ordres qui auraient aggravé la miſère. Il a maintenant dans les mains de plus grands moyens de faire du bien. On eſt en droit de tout eſpérer.

litaire & du civil. Toute la Ville était en mouvement. Une Cavalerie assez nombreuse fermait la marche. Je demandai ce qu'on faisait pour célébrer la *Fête-Dieu*. On me répondit que la Fête *del Santo* était leur plus grande solemnité.

L'Eglise où repose le Saint, est un grand vaisseau, avec cinq nefs & cinq coupoles; mais gothique. Sur le parvis la Republique a érigé une statue équestre à son Général Gattamelatta. Etoit-ce là le lieu?

Vicence. De Padoue je me suis rendu à Vicenza, que nos Géographes appellent Vicence. Cette Ville, qui compte 25 à 30 mille ames, appartenait à Galéas Viscomti, Duc de Milan, sur la fin du quatorzième siècle. Après sa mort, la Ducheſſe sa femme remit la Ville en liberté, comme de nos jours, après que Charles XII eût fini son étonnante carrière, Ulric, sa sœur, a rendu la liberté à la Suède. Il faut, Aspasie, que votre sexe, naturellement plus humain, n'ait pas autant d'ardeur que le nôtre pour le pouvoir absolu. Vicence, ne se croyant pas assez forte pour se défendre contre un autre Usurpateur, se livra aux Vénitiens. La

liberté des Républiques ſera toujours un appas pour les Peuples que le deſpotiſme aura opprimés.

Les objets qui m'ont le plus frappé à Vicence, ſont les ouvrages de Palladio. Il était bien naturel que ce ſublime Architecte conſacrât les premiers efforts de ſon talent à ſa Patrie. La plupart des Palais qu'on y admire, les uns finis, d'autres ſeulement commencés, ſont de lui. Le morceau le plus achevé, c'eſt ſon Théâtre, à l'imitation des Théâtres antiques. La ſcène y repréſente dans la même enceinte, tous les différens endroits où ſe peut paſſer une même action: des files de maiſons ſur cinq rues qui aboutiſſent à une même place, un Temple, un Palais, un veſtibule, un cabinet. Avec cette conſtruction n'eſt-il pas plus aiſé au Poëte de garder l'unité de lieu; & aux Acteurs de créer l'illuſion ſi néceſſaire aux Pièces de Théâtre?

Quant aux ſpectateurs, ils ſont aſſis ſur ſeize rangs de gradins qui s'élèvent en demi-cercle, couronnés d'une baluſtrade, où trente ſtatues forment une décoration qui parle aux yeux & à l'eſprit. Nulle place d'où l'on ne voye & l'on n'entende avec la plus grande fa-

cilité. Voir & entendre, deux points eſſentiels d'où il faut partir, pour la conſtruction des Spectacles.

Il ſeroit bien tems de la décider dans notre bonne Ville de Paris; d'autant plus que la reconſtruction de l'Opéra (*a*) eſt inſtante, & que nos deux Salles de Comédie déshonorent la Capitale d'un grand Empire. Peut-être faudrait-il iſoler nos Théâtres ſur de grandes places, où l'on pourrait en décorer toutes les faces, & où la commodité ſe réunirait à la majeſté. Mais la dépenſe, direz-vous! & moi je dis: mais Paris! Le Théâtre que je viens de vous peindre, a été élevé dans une petite Ville, aux frais d'une Société d'amateurs, des Académiciens Olympiques.

La première Piece qu'on y repréſenta en 1585, fut l'Œdipe de Sophocle. Vicence s'étoit déjà diſtinguée par la repréſentation de la premiere Tragédie qu'on ait vue en Europe, depuis l'extinc-

(*a*) Dans le tems qu'on écrivait ceci, on parlait beaucoup de lui chercher un plus grand emplacement. On eût peut-être fait un monument plus digne de notre ſiècle, & de la poſtérité.

tion des Lettres. C'était la Sophoniſbe de l'Archevêque Triſſin, qui a ſon tombeau dans cette Ville. Nous ne penſions alors qu'à de miſérables farces, ou à jouer ridiculement nos Myſtères (*a*). Mais à préſent il faut des théâtres dignes de nos Pièces.

Vérone, qui s'eſt trouvé ſur ma route, après Vicence, offre un monument qu'elle ne doit qu'à elle-même. C'eſt un amphithéâtre qu'elle ſe donna au tems d'Auguſte, n'étant encore qu'une petite République. Il eſt d'ailleurs mieux conſervé que la plupart des édifices de ce Vérone.

(*a*) Ces Farces religieuſes ont continué dans la Vallée de Chaumont juſqu'à la ceſſion que nous en avons faite à la Savoie, en 1713, par le Traité d'Utrecht. Dans la Tragédie de la Paſſion le Père Eternel, au moment que J. C. expirait, paraiſſait abîmé dans la douleur. Un Apôtre lui diſait :

Père Eternel, vous avez tort :
Vous devriez avoir grand' vergogne :
Votre Fils Jéſus-Chriſt eſt mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne.
Reveillez-vous ; car votre Fils
Veut s'en aller en Paradis.

genre, & on l'entretient des deniers publics. Les caves ou l'on tenait les bêtes pour les combats, les gradins, les eſcaliers, les vomitoires, les corridors y ſont entiers. Il eſt de forme ovale, & peut contenir commodément vingt-mille ſpectateurs. L'extérieur, qui a ſouffert, ne montre plus que deux ordres d'architecture. Le troiſieme eſt preſque ruiné.

On remarque, au milieu du Cours, une porte d'un temple Romain, conſtruit ſous le règne de l'Empereur Gallien. L'architecture fait voir que l'Art ſe dégradait déjà.

Cette Ville, qui aime les Arts, les Lettres & les plaiſirs, a raſſemblé dans une même enceinte le théâtre de l'Opéra, un Muſæum Lapidaire, une ſalle d'Académie, & une autre pour la converſation journalière. Ce vaſte édifice s'appelle Académie Philarmonique.

Point de Ville du troiſieme ordre, où l'on voye autant de Muſæums pour l'antique, le moderne ou l'Hiſtoire Naturelle. Les cabinets de tableaux y ſont auſſi très-multipliés. Il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'il y a du Paul Véronèſe en quantité. Ce grand Peintre n'a pas oublié ſa patrie; & ſa patrie ſe glo-

rifie de ſes prodiges. Paris a des collections dans pluſieurs genres ; mais nous y verrions bien d'autres richeſſes, ſi nos grands Seigneurs & nos Financiers ne croyaient pas devoir donner la préférence aux bijoux, aux vernis & aux magots de la Chine.

Le goût des ſciences, de l'érudition & des beaux Arts, n'a preſque jamais abandonné cette Ville. Quelle liſte ne vous ferais-je pas de ſes hommes illuſtres : Un Fracaſtor, Poëte, Philoſophe & Médecin ; ſes concitoyens lui ont érigé une ſtatue. Un Panvinius, que Paul-Manuce appellait *Helluonem antiquarum hiſtoriarum*, & que d'autres ont nommé le pere de l'hiſtoire. Un Monſignor Bianchini, connu par ſes ſavantes diſſertations, ſur le Calendrier & ſur le Cycle de Jules Céſar. Un Cardinal Noris, qui, après avoir vu mettre ſon Hiſtoire Pélagienne à l'Inquiſition, fut fait, par le Pape, Conſulteur de l'Inquiſition même. Un Marquis Maffei auſſi célébre par l'érudition que par le Théâtre. Je ne me ſuis rappelé, qu'après mon départ, l'inſcription énergique miſe au bas de ſon buſte :

AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT.

On avait profité de ſon abſence, pour placer ce buſte à l'entrée de l'Académie. Il ne lui reſtait, pour augmenter ſa gloire, que de le faire diſparaître. L'Académie, après une longue réſiſtance, n'y conſentit qu'à regret. J'imagine, ſans pouvoir l'aſſurer, qu'après ſa mort, on aura replacé le monument, que je n'ai pas vu. Liſez ſa *Verona illuſtrata*, vous y trouverez que dans les tems les plus reculés Vérone avait déjà des Citoyens illuſtres par les Lettres; Catulle, Cornelius Nepos, Vitruve, le Poëte Macer, Pomponius Secundus, autre Poëte & Conſul Romain. Je nommerais encore Caſſius Severus, ſi cet Orateur célèbre n'avait pas flétri ſa gloire par l'infâme métier de Délateur, & par le fiel de la Satyre perſonnelle. Il mourut, comme il le méritait, après un exil de 25 ans, dans la haine de tous les gens de bien, & dans une miſère ſi grande, que S. Jerôme dit: *vix panno verenda contectus*.

Vérone eſt voiſine des Alpes; elle en reçoit l'Adige, qui dans ſon cours partage la Ville en deux parties preſqu'égales, & remplit ſes foſſés. La République de Veniſe n'a rien oublié pour la

fortifier ; trois Châteaux, des baſtions à la moderne, & une garniſon nombreuſe. Il y a dans le Véronais une race de chevaux fort eſtimés pour la ſelle & l'attelage. Ils diſputent de figure & de bonté avec les chevaux Normans. Le canton où ſont les haras, s'appelle le Poleſiné, dont ils prennent le nom.

J'avais projetté d'aller à Breſcia & à Bergame, dernières Villes de l'Etat Vénitien du côté du Milanais. Mais qu'y aurais-je vû ? Des tableaux. J'en ai tant vu ! Je n'avais point d'armes à feu à acheter à Breſcia, quoi qu'en diſe la renommée.

Si Bergame a quelque coin d'illuſtration, c'eſt pour avoir été le berceau du *Taſſe*. Mais qui croirait que ce Poëte, la gloire de l'Italie moderne, ſe trouva dans une ſi grande & ſi longue misère, que, n'ayant pas le moyen de s'éclairer la nuit, pour écrire, il pria ſa chate, dans un joli Sonnet, de lui prêter la lumière de ſes yeux. A quoi lui ſervait donc la protection du Duc de Ferrare, du Cardinal d'Eſt ; & de tant d'autres Mécènes ? On penſait à le couronner Poëte Laureat à Rome ; on en préparait la cérémonie, lorſqu'il y mourut. Le Cardinal Bevilacqua l'honora d'un marbre & d'une épitaphe. J'ai

lu quelque part que le grand Milton paſſa auſſi les dernières années de ſa vie dans l'indigence, ce qui fit écrire ſur ſa tombe ..... *Il vous demandait du pain; vous lui donnez une pierre.*

Mantoue. Je n'ai pas négligé Mantoue, comme Breſcia & Bergame. La patrie de Virgile, n'y eût-il eu que ce motif de curioſité, j'y aurais couru. C'eſt une Ville aſſez grande avec des rues larges & alignées, qui ne compte pourtant que quinze-mille habitans. Elle en eut autrefois cinquante-mille, lorſqu'elle avait, pour Maîtres, des Princes qui n'étaient pas au rang des Potentats. Les grands Monarques négligent beaucoup de choſes; les petits Princes ſoignent tout. Mantoue a paſſé dans ces derniers tems de la domination des Gonzagues ſous la Puiſſance Autrichienne. J'ai vu à Veniſe un Prince de Gonzagues bien petit, n'ayant que le ſouvenir de la grandeur de ſes ayeux.

Mantoue eſt au milieu d'une grande étendue d'eaux ſtagnantes : ce ſont celles du Mincio qui la traverſe. Le Voyageur qui peut voir cette Ville, ſans ſe rappeller Virgile avec émotion, eſt indi-

gne d'entendre le Cygne de Mantoue. La Ville, quoiqu'ancienne, eſt ſans monumens antiques. Le moderne s'y montre. On voit dans l'Egliſe des Dominicains le tombeau de Jean de Medicis, célèbre Capitaine de ſon tems, & père de Côme I, Grand-Duc de Toſcane.

L'Architecture du Palais du Thé eſt fort belle. Les peintures ſont toutes de *Giulio Romano*, que nous nommons Jules Romain. La chûte des Géans foudroyés par Jupiter, eſt un morceau de la première force, & de la plus grande fierté. Dans l'Egliſe des Théatins on admire le pinceau des Carraches.

Je vous ai donné Mantoue pour la patrie de Virgile. Quelque ſaumaiſe pourrait me faire un procès là-deſſus. Il me citerait... que ne citerait il pas? & il aurait raiſon. Virgile naquit effectivement à Andès, village dans le territoire de Mantoue. Son père y faiſait des pots-de-terre, & le fils a fait l'admiration du ſiècle d'Auguſte, auſſi-bien que du nôtre; tandis que nous ignorons l'exiſtence de tant de Patriciens qui faiſaient une ſi grande dépenſe à la Cour d'Auguſte.

A cinq milles de Mantoue eſt une reſpectable Abbaye de Bénédictins, hauts

& puiſſans Seigneurs de deux Villes & de trente-deux Villages. Ce Monaſtère eſt bâti ſur les ruines du château de la fameuſe Comteſſe Mathilde. Une idée aſſez ſingulière, c'eſt qu'elle eſt en ſtatue équeſtre ſur ſon tombeau de marbre blanc dans une Chapelle, tenant une grenade à la main. Son corps n'y eſt plus, ayant été tranſporté à Rome, dans l'Egliſe de Saint-Pierre, ſous le Pontificat d'Urbain VIII.

Je me ſouviens, Aſpaſie, que, dans le recit des Voyages, vous aimez un peu les aventures. En voici une qui n'a rien de merveilleux. C'eſt peut-être à cauſe de la grande inquiétude où elle m'a tenu que je vous la conte. A mon départ de Mantoue, au moment de monter en voiture, au lieu de mon Voiturin, jeune & vigoureux, je vois un Vieillard à cheveux blancs, les yeux malades, le fouet à la main, pour me mener. C'était le père du mien que je redemandais à toute la Ville, & qui avait pris parti ailleurs, ſans me conſulter. Que faire ? Je me livre. Nous arrivons au Pô, au ſoleil couchant. La traverſée du fleuve, fort large en cet endroit, nous retarde. Le Ciel ſe brouille, & s'arme de toutes ſes

foudres. Nous entrons dans une forêt. L'orage groſſit, la nuit s'épaiſſit à ne plus rien diſcerner. Nous étions encore à une lieue de notre gîte, Borgo-Forte, place aſſez bien fortifiée. Après quelques cent pas, le vieux Automédon deſcend de cheval, & tout s'arrête. Le feu des éclairs lui avait ôté le peu de vûe qui lui reſtait; & ſa tête était perdue. Je le place dans la voiture, & je veux mener. Il me conjure de ne pas m'expoſer à nous perdre tous deux. Il m'apprend que la langue de terre fort étroite qui conduit de l'extrémité de la forêt à la Ville, eſt bordée de gouffres. Sur cette repréſentation je m'achemine à pied ſous la pluie, la grêle & le tonnerre entre les gouffres. Mon bâton les voyait mieux que moi. Heureuſement à la lueur des éclairs j'entrevois les murs & la porte de la Ville; j'arrive. Une ſentinelle du haut du rempart me crie, qui vive? j'étais fort peu vivant. Je crie au ſecours, qu'on m'ouvre & qu'on ſera bien payé; parole efficace en Italie plus qu'ailleurs. Cependant une demi-heure ſe paſſe avant que j'entende le bruit des clefs. On m'ouvre enfin. Je retourne à ma voiture, & à mon Vieillard, accompagné du Por-

tier ; & d'une lanterne ; vous devinez le reſte. Jamais gîte, quoiqu'il fût aſſez mauvais, ne me parut ſi bon. On l'a toujours dit, qu'il faut paſſer par la tempête, pour goûter vivement le plaiſir du calme.

Guaſtalle. Guaſtalle eſt plus conſidérable que Borgo-Forte. C'eſt là qu'en 1734, l'Armée Françaiſe, unie aux troupes du Roi de Sardaigne, gagna une bataille contre les Autrichiens. Je n'ai donné qu'un coup-d'œil à cette Place. L'envie de revoir Parme me pouſſait. Et comment ne l'aurait-on pas cette envie ? Une Cour où le Prince protége les Lettres, attire puiſſamment ceux qui les cultivent. Si j'ai oublié quelque choſe dans ma Gazette de l'année dernière, article de Parme, vous aurez un Supplément.

LETTRE XLVII.

De Parme, le 27 Juin 1764.

MON retour à Parme me plaît par plus d'un endroit. J'y jouis des bontés du Prince; ſa Cour eſt un racourci de celle de Verſailles; même livrée pour ſes gardes; même étiquette, ſinon qu'elle eſt plus rapprochée de l'humanité; plus familiere. Je recueille auſſi des faits qui m'avoient échappé. Ici l'adminiſtration n'oublie rien. Je viens de voir une manufacture de Savon, une autre de Bougies, & j'ai ſur ma table un projet pour des Mines de fer. Un établiſſement ſe forme, pour donner la meilleure éducation poſſible à vingt-quatre Pages; reſſource bien grande pour la pauvre Nobleſſe dans un petit Etat. Avoir des Pages, c'eſt un trait d'humanité auſſi bien que de magnificence. Mais ſi on n'en fait pas de bons ſujets, on les perd, & on ne ſert pas les familles.

Tout marche de front dans ce Miniſtère; l'agréable à côté de l'utile. Une

partie du rempart, qu'on a plantée & ſablée, s'eſt tournée en promenade, dont les points de vue ſont délicieux. Un café d'une belle architecture, grand & commode pour le dedans, y offre des rafraîchiſſemens. Dans les autres Villes d'Italie les maiſons où l'on s'aſſemble appartiennent à des particuliers qui repréſentent; à Parme le caſin de la converſation s'eſt élevé aux frais du Prince; ſon jardin, qu'il livre au public, plaît par l'étendue, par le plan & par les ſtatues dont le nombre s'augmente à proportion du travail. Les ſujets en ſont tous relatifs au lieu qu'elles décorent. J'aime à voir le Dieu Pan, ou Ariſtée, dans un jardin: mais Mars & Céſar m'y déplacent. L'Artiſte qui donne la vie à ces marbres, a ſon attelier dans les Palais du Prince dont il eſt penſionné. C'eſt un Français qui fait honneur à ſa Patrie.

Vraiſemblablement lorſque Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, jouiſſait de la Souveraineté de Parme, aucun des biens qui ſe font à préſent, ne pouvait ſe faire; puiſque rien n'était fait, lorſque ſon ſucceſſeur eſt venu.

Ce Prince, qui a toujours les yeux ouverts ſur le bien de l'Etat, en conſi-

dérant que les voleurs pendus ne ſont bons à rien, a établit des galères de terre, où le crime s'expie dans les travaux publics. Le malfaiteur qui ne peut plus nuire, y devient utile, & ſert en même tems d'exemple vivant, pour effrayer les pervers.

Ce Prince, qui ſe prête à tout ce qui peut éclairer l'hiſtoire, fait fouiller depuis cinq ans, dans les ruines d'une grande Ville qui diſparut, on ignore en quel ſiècle. Ce que je vais vous en dire, c'eſt pour le communiquer à notre ami commun de l'Académie des Inſcriptions.

Cette Ville exiſtait du tems de Pline, qui en parle en ces termes liv. 7. ch. 49. *citrà placentiam in Collibus oppidum eſt Velleïatium in quo CX annos, ſex detulère.* Ce paſſage un peu obſcur, comme on en trouve pluſieurs dans Pline, pourrait vous embarraſſer: en voici la traduction. En-deçà de Plaiſance dans les collines, eſt la Ville *Velleïatium*, ou ſix hommes ont vécu cent-dix ans. Plégon de Tralle, affranchi de l'Empereur Adrien, dans le Livre *de Macrobiis*, la nomme *Polis Beleïa*, & encore *Ouleïa*. Voilà les deux ſeuls Auteurs qui parlent de cette

Ville, que les Savans d'Italie s'accordent à nommer *Velleïa*. Sa position est à huit milles de Plaisance, près de Massiniſſa.

On vient de trouver dans la fouille deux Inscriptions sur marbre, avec le mot *Velleïatium* : on lit dans l'une & l'autre, *Respublica Velleïatium*. Les Velleïens, comme on le voit dans la Table Théodosienne, occupaient un grand pays. Velléia en était la Capitale. Ce second fait est attesté par deux tables de bronze, trouvées dans la fouille, & conservées dans la Salle de l'Académie de Parme. L'une contient les bienfaits de Trajan, pour les orphelins. Tous les biens qu'il avait assignés, pour leur entretien, y sont gravés. Elle était affichée dans une rue peu éloignée de la place publique, avec une belle bordure de bronze, encadrée dans une autre de marbre. Est-il probable que cet Empereur, voulant faire du bien à tout le pays, eût fait placer le monument de sa générosité dans une autre Ville que la capitale? Tant de personnes intéressées au bienfait, fréquentaient nécessairement la capitale. Le moyen le plus naturel pour y participer, c'était d'en prendre connaissance.

naiſſance. La ſeconde table contient des Loix pour toute la Gaule Ciſalpine. Un corps de Loix qui doit régler tout le pays, doit naturellement ſe placer dans la capitale.

Velléïa était non-ſeulement la capitale du pays : pluſieurs raiſons font juger qu'elle était encore une Ville conſidérable, une grande Ville.

1°. Elle devait avoir la grandeur qui convient à la premiere Ville d'un grand pays policé par les Romains.

2°. Elle avait tous les édifices publics qu'on élevait dans les grandes Villes. Par exemple, le *forum*, qui était d'une grande magnificence, entouré de colonnes & de ſtatues qu'on a trouvé renverſées & mutilées, pavé de marbre avec une inſcription en lettres de bronze, qui traverſait le pavé : au milieu était un Autel érigé à Auguſte. Elle avait un autre grand monument, le *Chalcidicum*, Palais où l'on rendait la juſtice pour les monnoies ; & on vient de découvrir un grand cirque dont on ne peut pas encore décider l'uſage, vu ſa forme & les bâtimens attenans, qui ſont tellement ruinés, qu'il n'eſt guères poſſible de conjecturer juſte.

3°. On a trouvé dans ſes ruines une quantité prodigieuſe de médailles, en toutes ſortes de métaux, parmi leſquelles il y en a de précieuſes. Environ ſoixante inſcriptions à différens Empereurs, juſqu'à Aurélien ; treize ſtatues de marbre, mais aſſez maltraitées ; des fragmens d'une ſtatue coloſſale de bronze doré de l'Empereur Adrien ; la tête qui eſt fort belle, un pied, une main, & quelques lambeaux de la draperie.

4°. Des appartemens pavés de moſaïque, découverts dans les fouilles ; des bas-reliefs ; quantité de bordures de bronze doré, & fort bien travaillées ; toutes ſortes d'uſtenſiles & d'ornemens. Tout cela indique une Ville où les Arts étoient en honneur, une Ville opulente.

Juſqu'à ce jour, quoiqu'on ait découvert des bâtimens de toute eſpèce, on n'a trouvé aucun Temple. Il y en avait, ſans doute, puiſque les fouilles donnent ſans ceſſe des *ex-voto*, ſoit en bronze, ſoit en terre cuite ; puiſqu'on en a tiré une belle ſtatue d'Hercule en bronze, avec l'inſcription qui déſigne une Confrérie, *ſodalitium*, dévouée à ce Dieu.

On ignore abſolument le tems de la deſtruction de Velléia. On y trouve des

médailles du bas Empire, frappées ſous des Princes qui ont régné après Conſtantin. Le ſilence des Ecrivains, ſur l'époque de ſa deſtruction, marque un ſiècle barbare où l'on maniait l'épée plus que la plume; où l'on ne tenait compte de rien.

Quant à la cauſe, il ne paraît pas qu'on doive l'attribuer à un volcan, dont on ne trouve aucun veſtige ni dans le local, ni dans l'hiſtoire. D'ailleurs, un volcan, en enterrant une Ville, laiſſe quantité de choſes dans leur entier, comme on le voit à Herculanum & à Pompéïa. Ici tout, ou preſque tout, eſt briſé, écraſé, abîmé. Il faut donc recourir à une autre cauſe; à l'éboulement d'une moitié de la montagne au pied de laquelle la Ville était aſſiſe. On voit par-deſſus ſes ruines, celles de la montagne à la hauteur de vingt-deux pieds; ce qui rend la fouille fort difficile & très-diſpendieuſe. Cette cauſe eſt d'autant plus évidente, que tous les ans il y a de nouveaux éboulemens du reſte de la même montagne, lorſque les pluies abondantes forment des torrens; alors une partie des collines deſcend dans la vallée. Un pareil accident a détruit en

1761 le village *Piciniſco*, non loin du Mont-Caſſin dans le Royaume de Naples. Les habitans ont eu le tems de prévoir & de ſe ſauver. Ceux de Velléïa eurent peut-être le même bonheur ; ſi c'en eſt un de vivre, après qu'on a tout perdu.

Dans mon premier ſéjour à Parme, l'année derniere, je n'avais pas eu le tems de voir Colorno, maiſon de Plaiſance des Ducs. La ſituation en eſt agréable. Dans les jardins on eſt frappé de deux coloſſes antiques de pierre de touche. L'un des deux eſt encore couché ſur le gazon. C'eſt un jeune homme nud, qui embraſſe un petit Satyre. C'eſt dans la Tour de Colorno, qu'un Capitaine de Grenadiers au Régiment de Picardie, M. d'Arci, oublié avec deux Compagnies qu'il commandait, oſa ſe défendre contre l'Armée Autrichienne, en 1746, & capitula honorablement. Je ne me ſouviens pas qu'on ait vanté à Paris dans le tems ce trait de courage.

A mon retour de Colorno à Parme, par une belle nuit ſans lune, l'air brillait d'une infinité de phoſphores, qui voltigeaient çà & là ; c'étaient des mouches luiſantes ; phénomène qui n'étonne pas les habitans des pays chauds. Par

l'arrangement de mon Voyage, j'ai évité, ſans me l'être propoſé, les chaleurs de ce climat. A préſent je les éprouve. Si on a quelqu'affaire qui demande de l'action & du mouvement, il faut s'y prendre, avant huit heures du matin. L'après-midi, on ſe retire dans des ſallons qu'on a ouverts pendant la nuit, & qu'on a fermés avant le ſoleil levé. Là, dans la plus grande obſcurité, on ſe jette ſur des ottomanes. Bientôt la converſation baiſſe, & on ne fait plus que dormir, on végéter; car à peine a-t-on la force de penſer. On n'en ſort qu'au ſoleil couchant, pour reſpirer la fraîcheur du ſoir, & revivre.

LETTRE XLVIII.

De Gènes, le 2 Juillet 1764.

CE que j'éprouve me perſuade de plus en plus, que l'homme a bien de la peine à s'accorder avec lui-même. L'éloignement de ma Patrie, la longue privation des ſociétés de Paris, toujours des viſages & des uſages nouveaux; tout cela, depuis

quelque tems, commençait à me faire trouver mon Voyage long. Maintenant qu'il tire à ſa fin, je trouve qu'il va trop vîte.

Pavie.

De Parme juſqu'aux Apennins, qu'on paſſe & repaſſe tant de fois, la route eſt belle & commode. Pavie, autrefois Capitale du Royaume des Lombards, a ſans doute beaucoup perdu de ſa magnificence. Le Téſin la partage, & va ſe jeter dans le Pô. Un Poëte dirait qu'il s'enorgueillit d'un très-beau pont de marbre blanc. S'eſt-il fait quelque changement dans la pente de ſes eaux depuis *Silius Italicus*, qui le peint ſi tranquille, appelant le ſommeil par la lenteur de ſon cours,

Ac nitidum viridi lentè trahit amne liquorem ;
Vix credas labi ripis tùm mitis opacis
Argutos inter, volucrûm certamina, cantus ;
Somniferam ducit lucenti gurgite Lympham.

Il eſt aujourd'hui fort rapide. Les licences poétiques ne doivent pas aller juſqu'à dénaturer les choſes.

Avez-vous encore un petit reſte de goût pour le merveilleux ? On montre dans la Cathédrale une lance d'une gran-

deur démeſurée, qu'on donne pour ceſle du fameux Roland. Il fallait qu'il eût la taille de Pantagruel. Rabelais & l'Arioſte ont créé des hommes bien étonnans.

A cinq milles de Pavie on ne manque pas d'aller voir une Chartreuſe qui a beaucoup de célébrité. Dans la nef & les bas côtés de l'Egliſe, on marche entre deux files de ſtatues de marbre, une à chaque colonne. Décoration noble. Le Maître Autel eſt d'un marbre blanc, enrichi de pierres précieuſes, artiſtement incruſtées. La Sacriſtie montre une grande quantité de Vaſes ſacrés en or. Cette Chartreuſe fut fondée & bâtie par Galéas Viſcomti. Son tombeau qu'on y admire eſt du Bramante. Le Bramante, ſi vous l'avez oublié, reſſuſcitait la belle Architecture au beau ſiècle de Léon X. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que cette Chartreuſe eſt fort riche, comme elles le ſont preſque toutes, principalement en Italie. Ne trouvez-vous pas ſingulier que des reclus, ſans s'être emparés des conſciences des Souverains, ni de celles des riches Particuliers, ainſi que d'autres Religieux, ſoient parvenus à tant d'opulence?

Je me ſuis promené ſur le champ de bataille où le brave François I, pouſſé par l'eſprit de conquête & de gloire, trouva la perte de ſa liberté, & de grandes angoiſſes pour ſon Peuple.

De Pavie juſqu'à Novi, petite Ville où commence l'Etat Génois, on ne fait pas 4 milles ſans rencontrer les traces des torrens qui doivent bien embarraſſer le Commerce & les Voyageurs dans la mauvaiſe ſaiſon. Des Nations induſtrieuſes auraient bientôt remédié à ce grand mal... On violente ſr ſouvent la Nature dans le Moral, lorſqu'il ne le faudrait pas; & on ne ſait pas la corriger dans le Phyſique. Le plus large des torrens dans le lit duquel j'ai fait dix milles, de Campo-Maroni à Gènes, remplit tout l'eſpace d'une gorge qui s'ouvre dans l'Apennin. Heureuſement il était à ſec; ſans quoi, il faudrait chercher dans les flancs des montagnes des chemins hériſſés de difficultés, ſur-tout pour des voitures.

La Bochetta, dont le nom eſt ſi doux, m'a briſé. Je préférerais la Voie Appienne. Si ce paſſage était bien défendu, Gènes ſerait en ſûreté du côté de la terre. Il ne l'était pas, lorſqu'en 1746 les Au-

trichiens lui porterent la guerre. Mais ſon courage la délivra. Après que j'aurai fait mon cours de Gènes, je vous en rendrai compte.

LETTRE XLIX.

De Gènes, le 10 Juillet 1764.

GÈNES, que les Italiens appellent *Genova*, eſt partie en plaine ſur le bord de la mer, partie en amphithéâtre ſur des collines. Elle paſſa, de l'Empire Romain, ſous la domination des Barbares; juſqu'à ce que Charlemagne la réunit à ſes vaſtes Etats. Vous voyez par-là ſi nos Rois de la troiſième Race ont eu raiſon de vouloir la revendiquer. Mais ſi nous voulions reprendre tout ce que Charlemagne avait attaché à ſa Couronne, nous détrônerions la plupart des Souverains de l'Europe. La Monarchie Françaiſe ſera toujours aſſez grande, lorſque les Peuples la béniront. Gènes.

Gènes, dans la révolution des ſiècles, ne dépendant plus que d'elle-même, profita des Croiſades, à l'exemple de

Veniſe, pour s'aggrandir ſur mer, & ſur terre. Mais les longues guerres qu'elle eut à ſoutenir contre les Piſans & les Vénitiens, l'affaiblirent tellement, que depuis cette époque elle ſe rejeta dans les bras de la France ſous Charles VI, Louis XI, Louis XII, François I; alternative de ſujettion, & de liberté, toutes les fois qu'elle pouvait ſe délier.

Cet état d'incertitude & de dangers était trop violent pour durer. Il fallait un grand-homme pour déterminer ſon ſort. Il ſe trouva, au ſeizième ſiècle, dans la perſonne d'André Doria, qui fixa la liberté dans ſon pays dont il pouvait être le Souverain. Il y établit l'Ariſtocratie qui ſe ſoutient juſqu'à ce jour. La nouvelle République lui érigea une ſtatue de marbre avec cette inſcription:

Andreæ Doria, quòd Rempublicam diutiùs
Oppreſſam, priſtinam in libertatem vindicaverit,

Patri proinde Patriæ appellato, Senatus
Genuenſis, immortalis memor Beneficii, viventi poſuit.

Le *Libérateur*, le *Père de la Patrie*, titres qu'on lui conſacrait dans l'inſcription, regrettait-il la ſouveraineté, lorſ-

qu'il paſſait devant ce monument de reconnaiſſance filiale ?

Le Doge n'eſt pas perpétuel, comme à Veniſe. Il ne gouverne que deux ans conjointement avec huit Sénateurs, logés dans le Palais public avec lui : c'eſt ce qu'on appelle la Seigneurie. Mais le Grand-Conſeil, qui eſt la ſource de tout pouvoir, qui ſeul peut faire les Loix, la Paix & la Guerre, eſt compoſé de quatre-cents Nobles, qui s'aſſemblent dans le même Palais.

La juſtice s'y rend auſſi. Je veux croire qu'elle s'y rend bien : mais l'appareil eſt ſans dignité & ſans décence. Le veſtibule de la Rote, (c'eſt ainſi qu'on appelle ce Temple de la Juſtice) corps-de-logis ſéparé, reſſemble, dans ſes avenues, à un cloaque infect. Les ſalles où ſont les Tribunaux, dénués de tout ornement, ſe préſentent comme les Claſſes d'un pauvre Collége. Les Avocats, pêle-mêle avec les Juges, y plaident au milieu d'un tas de livres dont ils montrent les paſſages. On croirait voir l'Etude poudreuſe d'un Procureur. Il ſemble qu'on ait voulu garder toute la dignité pour le Sénat & pour le Doge.

Ce Doge-Roi, à cauſe du Royaume

de Corſe, porte une Couronne dans les ſolemnités. Il eſt habillé de velours cramoiſi, & vingt-quatre Sénateurs, en velours noir, l'accompagnent. Les Génois ne paraiſſent pas craindre l'abus de cette Royauté. Le Doge, après deux ans de règne, rentre dans le rang de Sénateur; &, de *Sérénité*, il redevient *Excellence*.

Le Palais qu'il habite eſt bien nommé *public*; puiſque tous les grands objets qui regardent le Public, y ſont raſſemblés, ſans excepter la ſalle d'armes, ſuffiſante pour armer trente-mille hommes. On y voit l'armure du grand Doria dont je viens de parler, avec un mot gravé deſſus, mot qui animait les Génois, lorſqu'ils combattaient ſous ſes ordres, *Libertas*. On y voit auſſi beaucoup d'armures de femmes Génoiſes, qui ſe croiſèrent vers la fin du treizième ſiècle. On lit à côté un beau Bref du Pape qui les préconiſe, pour avoir ſacrifié le ſoin de leurs familles & peut-être leurs mœurs à cette ſainte expédition.

Une autre ſalle, la grand'ſalle, propoſe aux Citoyens des modèles à imiter. Ce ſont des Héros qui paraiſſent revivre dans le marbre. L'un a ſoulagé ſa Patrie dans une famine, l'autre l'a défendue

dans une guerre, un troiſième l'a ſauvée par ſes conſeils. Ils ſont en grand nombre. La ſtatue que la République y a placée pour le Maréchal de Richelieu, à l'occaſion des ſervices qu'il lui rendit dans la dernière guerre qu'elle a eſſuyée, eſt plus grande que nature, & ne reſſemble pas. J'y cherchais celle de M. de Boufflers. On demandera toujours pourquoi on ne l'y voit pas; & cette demande vaut une ſtatue. Si Gènes honore les vertus, elle ne diſſimule pas les torts. Des inſcriptions publiques flétriſſent la mémoire de ceux qui ont deſſervi l'Etat.

J'ai voulu ſavoir les revenus de la République; queſtion qu'on ne peut pas faire à ſes Agens. Un Auteur a écrit qu'ils montent environ à ſix-millions de notre monnoie. J'ai bien de la peine à croire qu'avec cette ſomme l'Etat puiſſe faire face à toutes les charges; d'autant plus qu'une grande portion de ſes revenus eſt engagée à la Banque de Saint-George.

Voici l'origine & les progrès de cette Banque, unique peut-être dans ſon eſpèce. La République, ayant emprunté de ſes riches Citadins de grandes ſommes, pour ſoutenir la guerre contre les

Vénitiens, & ne pouvant s'acquitter, leur abandonna les revenus de ſa Douane juſqu'à parfait paiement, & pour lieu d'aſſemblée un Palais ſur la Douane même. Ils arrangèrent une façon de Gouvernement par un Conſeil de cent d'entr'eux pour délibérer, & de huit Magiſtrats pour exécuter, ſous le titre de Saint-George. Toutes les fois que la République a eu de nouveaux beſoins, elle a eu recours à la Banque, pour en être ſecourue; &, comme elle lui avait déjà engagé la Douane, une grande partie de ſes Terres a eu le même ſort. C'eſt la Banque qui les adminiſtre, les gouverne, & les défend par les Directeurs qu'elle y envoie, ſans que la République s'en inquiète. Cette Banque, ainſi conſtituée par des Citadins qui marchent entre la Nobleſſe & le Peuple, ayant dans les mains le principal nerf de l'Etat, eſt un contrepoids à la tyrannie Ariſtocratique, ſi elle oſait ſe montrer. Exemple vraiment rare trouvé par le beſoin, & non par les Philoſophes dans les Républiques qu'ils ont imaginées.

Les Nobles Génois ſe qualifient de Marquis, de Comtes, de Ducs; ce que Veniſe ne permet pas à ſa Nobleſſe.

L'Etat de Gènes ſerait bien plus indépendant, s'il n'avait pas permis à ſes Citoyens, enrichis par le commerce, d'acheter des terres dans les Pays étrangers. Veniſe a encore évité cet écueil. La plupart des Seigneurs Génois ſont, pour ainſi dire, ſujets du Roi des Deux-Siciles, à cauſe des grands biens qu'ils ont acquis dans le Royaume de Naples; & il eſt à craindre que l'intérêt particulier ne nuiſe à l'intérêt de la République.

Son Arſenal de Marine, bien différent de celui de Veniſe, ne fait plus de figure. Tout eſt dans le plus grand délabrement. La Flotte Génoiſe, qui autrefois remporta tant de victoires ſur les Sarrazins, les Piſans, les Vénitiens, les Turcs & les Eſpagnols; qui livra aux Génois la Crète, la Sardaigne, Majorque, Minorque, Négrepont, Caffa, Leſbos & Malte; cette Flotte, dès la fin du dernier ſiècle, était réduite à ſix galères. La République voulut alors l'augmenter de quatre. Louis XIV lui fit dire qu'il ſavait fort bien qu'elle n'avait pas beſoin de cette augmentation: ordre de ne plus y penſer. Les Souverains ont-ils ce pouvoir les uns ſur les autres? La Flotte, depuis cette époque, a encore perdu. Elle eſt

réduite à quatre galères, qui n'ont preſque plus d'autre uſage que d'aller chercher du vin & du blé.

Les Génois nous doivent de la haine & de la reconnaiſſance. Nous les bombardâmes en 1684, & nous les avons ſecourus en 1746 contre la Reine de Hongrie. Le bombardement amena, comme vous le ſavez, le Doge Impériali aux pieds de Louis XIV. Avez-vous admiré le quatrain qui fut fait par un Bel-Eſprit du tems?

Allez, Doge, allez, ſans peine,
Lui rendre grace à genoux.
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Je voudrais qu'en louant les grands Rois, on ne donnât pas de ſi grands ſoufflets à la vérité.

La République Romaine
En eût fait autant que vous!

Sans doute lorſque les Scipions, les Marius, les Sylla, les Pompée, les Céſar attachaient les Rois à leur char de triomphe.

Laiſſons-là Rome pour revenir à Gènes. Quand on y arrive par la Bochetta, on trouve le beau Fauxbourg d'Aréna, plus beau qu'une grande partie de la

Ville. On a de jolies maiſons & des Palais à gauche ; le Port à droite, vaſte Port, mais peu ſûr. Les deux môles qu'on y a conſtruits, laiſſent une entrée trop large, donnant trop de priſe aux vents & à la fureur de la mer. Cette mer, qu'on appelle la Rivière de Gênes, n'a pas même l'avantage d'être poiſſonneuſe ; diſette qu'il faut attribuer ou à la trop grande agitation des eaux, qui tourmente trop le poiſſon, & le fait fuir dans des lieux plus tranquilles, ou à l'embarras des Pêcheurs, qui ne peuvent pas exercer leur art dans un Golphe ſi fameux par les tempêtes.

Je ſuis parvenu, en ſuivant le Fauxbourg, à une porte de la Ville. Je me ſuis cru dedans. Point du tout. Autre porte à une grande diſtance. Enfin une troiſième. Voulez-vous le mot de l'énigme ? C'eſt que la Ville a trois enceintes, pour multiplier les difficultés d'un ſiége. Quelques jours après mon arrivée, j'ai ſuivi la première enceinte du côté de la campagne au pas du cheval. Parti à ſix heures du matin, je ne ſuis rentré dans mon Auberge qu'à une heure après-midi. Cette première enceinte court ſur une grande quantité de col-

lines, & ſur une montagne fort élévée. Travaux immenſes, qui ſemblent ſurpaſſer les forces d'un petit Etat. Mais c'eſt une République.

On dit communément Gènes *la Superbe*. Cela ſerait vrai, ſi toutes les rues reſſemblaient à la rue Neuve, qui eſt fort large, bien alignée, & décorée de quantité de Palais; & à la rue Balbi. Ceux qui n'ont pas vu Gènes, prévenus par la renommée, ſe la repréſentent comme toute bâtie de marbre. Il s'agit d'une douzaine de Palais, & autant d'édifices; tout le reſte eſt de pierres ou de briques. Petites rues fort étroites. Les équipages ne peuvent rouler que dans la rue Neuve & la rue Balbi. On voit quantité de maiſons peintes en ordres d'architecture; décoration théâtrale, qui ſe dégrade bien vîte. La réalité vaudrait mieux. On l'admire dans les Palais. Ce n'eſt pas dans le Palais public où réſident le Doge & la Seigneurie; mais dans ceux des particuliers qui étalent une grande magnificence.

Le Palais Doria, par la beauté du plan, par la richeſſe des marbres, par ſes jardins, par les détails & l'enſemble, répond à la grandeur du fameux André

Doria qui l'a élevé. Il y reçut trois Souverains, François I, Charles-Quint & le Pape Clément VII. On conserve la table à laquelle ils furent servis. Le Palais Turfi, beau comme beaucoup d'autres, se distingue par une inscription assez singulière... *nulli certa domus*... Où sera-t-on assuré de sa propriété, si ce n'est dans une République?

On dit des Génois qu'ils ont une terre sans végétaux. Leur terroir effectivement est sec, aride & pierreux; & c'est justement ce qui rend le peuple plus laborieux, plus industrieux. Ils ont cultivé, fécondé les rochers; & le commerce fait le reste. Au premier coup-d'œil on s'apperçoit que la population y est nombreuse. C'est l'Etat qui vend à Gènes les denrées de première nécessité. Tout le pain se tire des fours de la République, rassemblés dans un vaste édifice. Ses caves ou cantines pour le vin & l'huile, sont de grandes barques exposées dans la Darse aux ardeurs de l'Eté. Moyen infaillible pour altérer l'un & l'autre.

La Ville a pour sa garde cinq-cents Suisses, trois-cents Italiens & cent Corses. La Milice monte à trois mille hom-

mes environ. On l'emploie à garder la mer & les Places du côté de la Lombardie. Point de Cavalerie, qui ſerait fort inutile dans un pays ſi montueux.

Je vous quitte pour continuer à m'inſtruire, & vous auſſi.

LETTRE L.

De Gènes, le 20 Juillet 1764.

GÈNES, qui a dû au Commerce ſes richeſſes, ſes flottes, ſes conquêtes, & toute l'importance qu'elle a eue pendant pluſieurs ſiècles, s'eſt bien garantie du préjugé gothique qui flétrit le Commerce, comme dérogeant à Nobleſſe. Le Commerce au contraire y a enfanté de nouveaux Nobles, pour recrûter les anciens. Il eſt vrai, pourtant, qu'André Doria, pour des raiſons apparemment qui convenaient au tems, avait mis le Gouvernement de la République dans les mains de l'ancienne Nobleſſe, à l'excluſion de la nouvelle. Mais, par un Réglement de l'année 1756, les deux Corps ſe réunirent, pour y gouverner en commun.

Des Loix ſomptuaires empêchent, autant qu'il eſt poſſible, cette Nobleſſe de ſe ruiner par le luxe. Elles ne permettent aux hommes que l'habit noir, avec le petit manteau de taffetas. Les femmes, comme par-tout, prodigueraient pour la parure : interdiction des perles, des diamans, des dentelles.

Les mœurs des Génois n'étaient pas en bonne odeur au tems du Dante, qui les traite, ſans ménagement, dans ſon Enfer ; & on lit dans Virgile, que les Liguriens, dont les Génois faiſoient la tête, étaient accoutumés à malfaire — *aſſuetumque malo Ligurem* ; mais on ſait à quoi s'en tenir ſur les vérités poétiques.

Il eſt vraiſemblable que Gènes était peu de choſe dans le tems qu'elle appartenait aux Romains ; puiſqu'on n'y apperçoit aucun monument, aucune trace de grandeur, comme dans le reſte de l'Italie. Tout ce qu'on y montre, c'eſt un vieux *roſtrum* d'un vaiſſeau Romain, placé ſur la porte de l'Arſenal. Ce n'était peut-être qu'une bourgade de Pêcheurs & de petits Marchands, jouant pourtant un rôle dans la Ligurie, où les idées du beau n'avaient pas germé.

Selon le cours ordinaire des choſes, on

ne doit pas s'attendre à voir fleurir les Lettres, les Sciences & les Arts d'agrément dans une Ville de Commerce. Les ſoins continuels du Commerce emportent tout le tems; & la partie qui gouverne eſt aſſez occupée du Gouvernement. Gènes n'a produit ni Orateurs, ni Poëtes, ni Savans, ni Peintres, ni Sculpteurs, qui aient eu de la célèbrité. Les beaux morceaux qu'elle poſſède en aſſez grand nombre, lui ſont étrangers.

Par exemple, en fait de Tableaux, au Palais Brignolé, nom qui ne doit pas vous être inconnu, une Judith remettant la tête d'Holopherne à une Eſclave Négreſſe. On y reconnaît le pinceau de Paul Véronèſe. Il n'y a que Rubens qui puiſſe diſputer avec lui dans ce même Palais par un chef-d'œuvre qui repréſente une femme tenant un flacon, entre les bras d'un Héros, avec un Satyre & un Amour qui le déſarment. Au Palais Carhéga, une Charité Romaine du Guide. Dans l'Egliſe de Carignan, un Saint-François recevant les Stigmates: il eſt du Guerchin. Dans la Cathédrale, un Crucifix fort eſtimé, du Barochi. On vante avec emphaſe dans le Tréſor de cette Egliſe un grand Vaſe d'une ſeule

Emeraude, qui fut donné à la République par Baudouin, Roi de Jérusalem. Des connaisseurs prétendent qu'il n'est que de verre. Un Moine, bien autrement connaisseur, a fait un Livre, pour prouver qu'il servait à la Cène la veille de la Passion.

La Sculpture serait nulle à Gènes sans le Puget, Français d'origine; ce génie vigoureux, que vous avez admiré dans les jardins de Versailles, les yeux fixés sur son Milon déchiré par un lion, & sur Persée délivrant Andromède, s'est également immortalisé ici. Il a traité à l'*Albergo de' Poveri* l'Assomption de la Vierge; & dans l'Eglise de Carignan un saint-Sébastien nud, & un Evêque en chappe: le tout en grand Maître.

Sachez néanmoins que Gènes a produit des Hommes illustres en d'autres genres. N'y eût-il que Colombo, si étonnant par la découverte du nouveau Monde; que Spinola, le bouclier de l'Espagne; que le grand Doria, qui était le Héros de sa Patrie, avant que d'en être le Père, elle se croirait assez avantagée.

Au reste, quoique les Sciences ne se soient pas naturalisées ici, il y a pour-

tant quelques Amateurs qui les approfondiraient, s'ils en avaient le loisir. J'ai passé des heures précieuses avec le Marquis Lomellini, ci-devant Doge, & si connu des grands Mathématiciens de l'Europe.

Ce n'est pas un petit agrément de pouvoir finir la journée dans les conversations, qui sont ouvertes ici comme dans toute l'Italie. On y trouve toujours quelque personnage intéressant, de l'amusement & de l'instruction. Le jargon vulgaire est une corruption entière de l'Italien, mêlé de Provençal & de la Langue Franque; mais la Langue de la bonne compagnie est le Français. Dans une conversation, au Palais Lila-Doria, j'ai remarqué un Anglais qui s'attire bien des égards & des questions. C'est le Commodore Hariſſon. Il a porté le Duc d'Yorck en Italie; & il est venu avec son Escadre attendre les ordres du Prince dans la rivière de Gènes. Cette station est suspecte au Sénat. Un autre point l'inquiète encore plus. C'est que le Commodore a détaché une Frégate pour aller sonder les parages de la Corse. Mais, pour rassurer les esprits, il a déclaré qu'ayant été jeté par un coup de vent sur les côtes

de

de l'iſle, il y a entrevu des écueils inconnus à la Marine Anglaiſe, & qu'il eſt néceſſaire de marquer ſur la carte. Cette raiſon ne tranquiliſe pas le Sénat dans les conjonctures critiques où il ſe trouve par rapport à la Corſe. A qui reſtera-t-elle ? L'avenir nous le dira.

Pour moi, j'ai attaqué de converſation le Commodore, que j'ai trouvé très-honnête. Il a eu la bonté le lendemain de me faire les honneurs du vaiſſeau qu'il monte. Ce vaiſſeau n'eſt que de 64 canons; mais il a une célébrité qui le met au premier rang. C'eſt le Centurion qui portait l'Amiral Anſon, lorſqu'il affronta tant de dangers, lorſqu'il répandit la terreur dans l'Amérique Eſpagnole, en faiſant le tour du Monde. Ce vaiſſeau eſt encore en bonnes mains. Un petit évènement m'a beaucoup ſurpris. Savez-vous ce que c'eſt qu'un *Mouſſe* dans notre Marine ? C'eſt un poliſſon qu'on accoutume dès l'âge le plus tendre à grimper aux mâts, à connaître les cordages, à ſervir les voiles. Deux apprentifs de cette claſſe ſont venus dans la Chambre du Conſeil où nous étions, pour ſaluer M. Hariſſon, qui les recevait avec une bonté plus marquée

que leur état ne le comportait : & moi de queſtionner.... Qui ſont ces enfans...? Celui-là eſt le neveu de l'Amiral Hervey, & de Milord Briſtol ; celui-ci eſt le mien.... Et quel ſera leur premier grade...? Matelot, & ainſi de ſuite.

Que dites-vous, Aſpaſie, vous qui voyez bien les choſes, de cette éducation marine, pratiquée indifféremment pour la Nobleſſe & pour le Peuple, ſoit ſur un vaiſſeau de guerre, ſoit ſur un vaiſſeau marchan ? Ces enfans, en grandiſſant, auront donc paſſé par toutes les gradations de l'état, ſçauront toute la manœuvre, connaîtront tous les vents, toutes les mers & tous les dangers, avec une ame de feu & un corps de fer, avant que de parvenir au commandement ; tandis qu'un jeune Français, que ſa nobleſſe embarraſſe ſi ſouvent dans le chemin du bien, après quelques années d'étude, dans une école ſur terre, paſſe ſur un vaiſſeau de Roi où il ne verra rien ſi la paix règne ; & lorſque la guerre ſe déclarera, que ſçaura-t-il ? Toutes choſes d'ailleurs égales, il y a toujours à parier pour la Nation la mieux exercée.

J'ai encore appris de M. Hariſſon que, dans le commerce des grandes Indes,

l'Angleterre a un uſage bien louable. Le Chirurgien de chaque navire reçoit, avec ſes appointemens, une livre ſterling de gratification pour chaque homme de l'équipage qu'il ramène en Europe. Je crois vous avoir rendu compte de tout ce qu'il y a d'intéreſſant à Gènes. Je vais faire un apprentiſſage de navigation, voyage de long cours, dans la felouque du Courier, juſqu'au port d'Antibes. Adieu : je vous écrirai de Marſeille.

LETTRE LI.

De Marſeille, le 28 Juillet 1764.

JE voudrais bien avoir une bonne tempête à vous décrire. Tous les vents déchaînés, autant de foudres lancées que d'éclairs ; la mer s'entr'ouvrant & bouillonnant en ſources de feu, Neptune effrayé dans ſon Empire, & nous plus à plaindre que lui dans notre pauvre felouque : des rames briſées, des voiles déchirées, nos cris ſe confondant avec le bruit des cordages, & enfin notre courier achevant de vuider ſes flacons dans ſa grande coupe d'argent, pour mourir

ſans regret. Au lieu de ce fracas pathétique, je n'ai à vous peindre qu'un calme inſipide, qu'une navigation aſſez tranquile de deux jours & deux nuits, troublée ſeulement par les lamentations de quelques femmes, que le mal de la mer tourmentait ſans relâche. Pour moi, je me ſuis trouvé l'eſtomach le plus marin qu'on ait jamais fabriqué; & ſi la mer ne m'a pas donné de ſpectacle par ſes terribles jeux, elle m'a dédommagé par la jouiſſance paiſible de toute la côte de Gènes.

Cette côte borde la mer dans l'étendue de cent-ſoixante milles. Repréſentez-vous des montagnes couronnées d'oliviers, des collines couvertes de plantes odoriférantes, des Villes de diſtance en diſtance: Savone, Noli, Finale, Albenga, Oneglio, San-Remo, Ventimiglia, Monaco, Villefranche, Nice, ſans compter les bourgs & les villages en grand nombre. Tous ces objets, qu'on apperçoit diſtinctement, forment une grande ſcène champêtre & citadine des plus riantes & des plus variées.

Je vous dirai un mot ſur Monaco. Cette Ville domine un promontoire eſcarpé, où était autrefois le Temple

d'Hercule *Monæcus*, qui donne encore le nom à cette Principauté. C'eſt de-là que Jules-Céſar, après avoir traverſé les Alpes, deſcendit dans la plaine, pour diſputer à ſon gendre l'empire de Rome & du Monde.

Aggeribus ſocer Alpinis, atque arce Monæci
Deſcendens.

Il arrive aſſez ſouvent que, la mer devenant groſſe, on gagne la terre le plus vîte qu'il eſt poſſible. Nous n'avons pas été dans cette peine. Nul accident ; & nous avons débarqué au port d'Antibes. C'eſt une clef de la France. La Provence eut une alarme bien vive, lorſqu'en 1746 l'Armée Autrichienne aſſiégea cette Place pour pénétrer dans le Royaume. Vous ſavez que la marche du Maréchal de Belle-Iſle, & encore plus le ſoulevement patriotique des Génois, firent lever le ſiége. Les oliviers ſe reſſentent encore des ravages de l'ennemi : mais les habitans m'ont aſſuré que le pays fut encore plus dévaſté par nos propres troupes. Eſt-il donc ſi difficle de contenir nos ſoldats, par le moyen des Chefs ? *Diſcipline*, c'eſt un grand mot. Quand l'entendrons-nous bien ? Le feu Roi de Sar-

Antibes.

daigne, Charles-Emmanuel, après la guerre de 1733, où il avait été témoin de la valeur française, disait : si les Français savaient se plier à la subordination, comme ils savent braver les dangers, je ne voudrais jamais commander d'autres troupes.

Les Romains eurent un Arsenal de mer dans le port d'Antibes qu'ils avaient fortifié ; & on prétend que la Ville était beaucoup plus peuplée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle ne compte que trois-mille ames, dans une étendue qui en comporterait beaucoup plus.

En traversant la Haute-Provence, pays assez tempéré, à cause des montagnes & des forêts qui le couvrent, j'aurais senti quelque peur, si les voyages n'accoutumaient pas les hommes à tout. On court plusieurs postes dans un mauvais chemin serré par des bois où des brigands auraient beau jeu ; & lorsque la vûe peut s'étendre, on ne découvre qu'une vaste solitude. La Chine établirait sur cette route des postes de soldats, pour la sûreté publique. Tout le pays n'est pas de même. Il montre un Peuple assez nombreux, dans les contrées où il est riche en pâturages, en bes-

tiaux, en bled & en fruits ; peu de vin.

J'ai vu les Iſles de Lérins, où Saint Honorat vint établir la Vie Cénobitique vers 410. On y compta juſqu'à trois-mille Moines ; & cette grande famille a fourni des Evêques à la plupart des Siéges du Royaume, ſur-tout dans les ſiécles d'ignorance. L'Iſle de Sainte-Marguerite, où tant de Priſonniers d'Etat ont fini leurs triſtes jours, eſt compriſe dans les Iſles de Lérins.

La route que j'ai ſuivie dans la Haute-Provence, ne m'a montré qu'une Ville de quelque conſidération. C'eſt Fréjus. A ce nom barbare qui eſt-ce qui reconnaîtrait le *Forum Julii* ? Car c'eſt ainſi que Jules-Céſar l'avait nommé, en ſe plaiſant à l'embellir. On voit encore les reſtes de quatre portes antiques, les veſtiges d'un Amphithéâtre, & les ruines d'un aqueduc qui apportait les eaux de la Siagne de la diſtance de 18 lieues à travers des rochers qu'il avait fallu percer. Fréjus demeura pluſieurs ſiécles dans l'état floriſſant où les Romains l'avaient miſe. Elle avait alors une lieue & demie de circonférence ; avec des murailles fort épaiſſes, & des tours de diſtance en diſtance. Fréjus.

Il eſt vraiſemblable qu'Agricola, natif de cette Ville, avait contribué au bien & à l'embelliſſement de ſa Patrie. Un Général qui avait ſoumis l'Angleterre à l'Empire, devait avoir du crédit. Il ne la reconnaîtrait plus. Les Fréjugiens ont eu dans le dernier ſiècle un de leurs concitoyens qui fut Général des troupes de l'Empereur, au ſiége de Candie. Son portrait eſt à l'Hôtel-de-Ville. Cet homme, d'une naiſſance obſcure, avait pris le nom de Marquis de Villeneuve, & avait épouſé une Allemande qui comptait au moins trente-deux quartiers, & point de fortune. On dit que cette femme, ayant démaſqué le faux Marquis, qu'elle accuſait de l'avoir déshonorée par ſa roture, l'empoiſonna.

Hyeres. La petite Ville d'Hyères s'annonce de loin, comme l'Arabie heureuſe, par des odeurs ſuaves, lorſqu'un bon vent les apporte. Son terroir reſſemble à un vaſte jardin qu'on diviſerait en potagers, en vergers, en boſquets, j'ai preſque dit en forêts d'orangers, citroniers, bergamotiers & autres arbres fruitiers qui demandent un climat doux. En conſidérant ce grand laboratoire de la Nature, je riais de vos

petites ſerres chaudes, où vous la forcez à grands frais pour avoir des productions preſque ſans ſaveur & ſans parfum. La Ville eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, à une lieue de la mer qu'elle voit, recevant le ſoleil du midi, ſans être acceſſible au vent du nord ; ſituation analogue à celle de Naples, pour la douceur du climat. C'eſt dans ces heureuſes poſitions que la vieilleſſe devrait achever de vivre.

On ne ſçaurait parler de cette Ville ſans penſer à l'Evêque Maſſillon, dont elle fut le berceau, & qui lui a fait tant d'honneur par ſon éloquence & ſes vertus vraiment épiſcopales.

Les Iſles d'Hyères ſont au nombre de trois : celle de Porqueroles ſemble tirer ſon nom de *Porcus Sylveſtris*, c'eſt-à-dire, des ſangliers qu'on y trouve en quantité, & qui y paſſent de terre-ferme pour aller manger le gland des chênes verds dont l'Iſle abonde.

La rade d'Hyères eſt très-grande & très-ſûre ; c'eſt-là où les vaiſſeaux du Roi vont ordinairement mouiller en ſortant de Toulon, qui en eſt peu éloigné.

Toulon.

Quand on voit Toulon, ſon Arſenal, qui peut diſputer à celui de Veniſe, ſon artillerie qui paraît menacer l'Europe; ſes chantiers, ſes magaſins, tant d'édifices d'une noble architecture pour les différens ſervices de la Marine, tant d'ouvrages de fortification; ſes batteries multipliées, ſes môles, ſon port d'où ſortirent tant de flottes pour dominer la mer & les nations, on apperçoit une grande, mais formidable empreinte du ſiècle de Louis XIV.

Le Roi Victor forma un projet bien hardi, lorſqu'en 1707 il vint aſſiéger cette forteresſe avec une armée de quarante-quatre mille hommes, ſecondée par une flotte Anglaiſe. On croit qu'il eût réuſſi ſans la lenteur qu'il mit dans ſa marche, qui donna le tems à la garniſon de faire de nouveaux ouvrages du côté de la terre, & à l'armée Françoiſe d'arriver au ſecours.

Si toute la Ville reſſemblait au quartier neuf, l'œil ſerait bien ſatisfait. Il y a une belle place: c'eſt un quarré long, bordé d'arbres. On vante aux côtés de la grande porte de l'Hôtel-de-Ville, deux excellens termes qui ſoutiennent un balcon. Le Cavalier Bernin en fut frappé,

lorſqu'il vint en France, & il devina que le Puget ferait des prodiges. On lit dans la ſalle une inſcription à l'honneur de M. de Chalucet, Evêque de Toulon, qui dans le tems du ſiége ſe diſtingua par ſes largeſſes, ſes conſeils & ſon courage.

QUÒD OPTIMATES CONSILIO ET EXEMPLO FIRMAVIT, PLEBEM FRUMENTO ET PECUNIA JUVIT.

On devait cet honneur à un Evêque homme d'Etat.

J'ai paſſé fort près de la Sainte-Baume; ce déſert ſi révéré par des pélérinages. Me gronderez-vous, Aſpaſie, de n'avoir pas été du nombre des Pélérins? Je pouvais prier de loin comme de près. Quant à la curioſité, qu'aurais-je vu? Une grotte & des *ex-voto* à la Magdelène, qui, dit-on, eſt venue de la Galilée, pour pleurer ſes péchés. Quoi encore? Le ſaint *Pilon* ou pilier, au ſommet duquel les Anges élevaient la Sainte ſept fois le jour. Cette pieuſe fable, détruite depuis long-temps, eſt encore une vérité pour le peuple; heureuſement elle ne ſçaurait lui nuire.

LETTRE LII.

De Marſeille, le 14 Août 1764.

APRÈS une vie errante de onze mois dans des terres étrangères où il faut faire tous les frais des nouvelles connaiſſances, après bien de l'agitation, des fatigues & de mauvais gîtes, il eſt doux de ſe repoſer dans le ſein de l'amitié. Je vis à la campagne dans la ſociété d'un ami dont je vous ai parlé plus d'une fois; avec un eſprit cultivé, une ame honnête, des mœurs ſimples; il ſerait le vôtre, ſi vous le connaiſſiez.

Le Château élevé, où nous mêlons la philoſophie à la folie des ſages, nous met ſous les yeux un grand territoire ſemé de maiſons de campagne, qu'on appelle *Baſtides*; une Ville de cent-trente mille ames environ, des barques de Pêcheurs qui couvrent la mer, des vaiſſeaux qui arrivent ou qui partent, une forêt de mâts dans un port que toutes les nations fréquentent, des iſles qui coupent la monotonie de la mer, des promontoires & des chaînes de rochers qui la bornent.

Marſeille.

Sur la grande route d'Aix à Marſeille, dans notre voiſinage, le voyageur s'arrête toujours à un point de vue qu'on nomme la *viſte* en langage du pays : c'eſt de-là que les Baſtides ſe confondent à l'œil avec la Ville dans une prodigieuſe étendue ; on croiroit voir une Cité immenſe. Ce point de vue ſerait unique, ſi on abattait cinq à ſix mazures qui dérobent un quart de l'horiſon.

Au reſte, les dehors de Marſeille, ſi beaux dans la perſpective, ſont déſagréables pour la promenade, & embarraſſans pour les voitures ; c'eſt un labyrinthe de chemins étroits, ſerrés entre les murs qui enferment les Baſtides. Si deux voitures ſe rencontrent, il faut ſouvent que l'une ou l'autre recule. L'inſpection des Ediles aurait dû prévenir cet inconvénient.

Nos fréquens voyages à la Ville varient nos plaiſirs, & l'inſtruction que je vous débite. La nouvelle Ville eſt ſéparée de l'ancienne par une très-belle rue, ornée de grands corps de maiſons, preſque ſymmétriques, & d'un bon goût d'Architecture : deux lignes d'arbres décorent le milieu, ce qui forme un cours d'un mille au moins de longueur ; les autres rues de la nouvelle Ville répon-

dent plus ou moins à cette magnificence. Celui qui ne connaîtrait que cette moitié dirait: j'ai vu une des plus belles Villes de l'Europe ; mais, en entrant dans la vieille Cité, il trouverait un cloaque infect. On ſçait que Timoléon, le Héros de Corinthe, voyant des excrémens humains dont on avait ſali ſa porte, à deſſein de l'inſulter, dit qu'il connaiſſait à la qualité des digeſtions, que la République était bien malade : chaque pas donne lieu de penſer auſſi que la police de Marſeille ne ſe porte pas bien.

On eſt d'ailleurs étonné de ne voir dans une Ville opulente ni portes dignes d'elle, ni places décorées, ni fontaines de la grande maniere, ni jardins publics, ni temples qu'on puiſſe citer, ni lanternes pour éclairer la nuit. Lyon & Bordeaux, ſes deux rivales, la laiſſent loin derriere. J'ai voulu ſçavoir la cauſe de cette nudité. Le revenu de la Ville, qui paſſe un million, ſe trouve, on ne ſçait comment, au-deſſous de zéro, la dépenſe ſurpaſſant toujours la recette. Peut-être que l'Edit tout récent, qui preſcrit une nouvelle forme d'adminiſtration des revenus des Villes, va remédier à ce mal.

A juger de Marſeille par tout ce qui lui manque en embelliſſemens, on ſe perſuaderait qu'elle n'eut jamais de goût pour les Arts de décoration ; elle a eu l'avantage de donner naiſſance à ce fameux Puget, que Gènes & Verſailles révèrent pour la ſtatuaire. Il était encore Architecte & Peintre ; tout ce qu'elle montre de lui, c'eſt l'Hôtel-de-Ville qui n'eſt qu'en partie ſur ſes deſſins ; c'eſt l'écu des armes de France, ſculpté en marbre au frontiſpice de cet Hôtel ; c'eſt un bas relief de la peſte, morceau qui n'eſt qu'ébauché ; deux tableaux enfin, un *Salvator Mundi* & le Baptême de Conſtantin dans la Cathédrale ; ſans ces deux morceaux, Marſeille n'aurait rien à citer en fait de peinture : ſans doute le Puget aurait travaillé pour ſa Patrie, préférablement à d'autres Villes, ſi elle avait ſçu connaître & payer ſes talens.

Il y a bien des ſiècles que cette indifférence a jeté ſes racines dans cette Ville, & c'eſt un point d'hiſtoire bien ſurprenant. Dès le tems de Périclès les Marſeillois commerçaient avec Athènes. On en trouve la preuve dans une harangue de Demoſthène, qui plaida la cauſe des Athéniens contre le Marſeillois Pro-

thus, pour un fait de commerce. Comment les Marſeillois, en voyant dans Athènes tant de monumens qui en faiſaient la premiere Ville du monde, n'étaient-ils pas tentés d'en imiter quelques traits dans la leur?

Il eſt vrai qu'ils l'avaient imitée dans des inſtitutions ſupérieures à celles-là. Pythéas, un de leurs concitoyens & des plus anciens Géographes, commençait à l'illuſtrer au ſiècle d'Alexandre; illuſtration qui augmenta beaucoup, lorſque ſon Académie, devenue célèbre par la Rhétorique, la Poétique, la Philoſophie, la Médecine, la Juriſprudence, la Morale & les Mathématiques, attirait à ſes leçons des diſciples de tout pays; & il paraît qu'au tems de Ciceron, Athènes étant déchue du faîte de la gloire littéraire, Marſeille diſputait la place avec Rome; auſſi la nommait-on *Athénopolis*. Les Marſeillois devraient écrire en lettres d'or, ces paroles de l'Orateur Romain: » Je ne t'oublierai pas, Marſeille (*a*), » dont la gloire eſt à un dégré ſi éminent » que la plupart des nations te doivent » céder; & la Grèce même ne doit pas

(*a*) *Pro L. Flacco.*

» ſe comparer à toi ». Mais c'eſt ce goût même des Lettres & des Sciences qui aurait dû faire germer à Marſeille celui des beaux Arts. C'eſt chez les Nations éclairées, qu'ils ont fait tant de prodiges.

La ſurpriſe augmente encore, ſi l'on conſidère que Marſeille eſt devenue, avec toute la Gaule, la conquête des Romains pendant quatre ſiècles. Toutes les Villes ſous de tels maîtres, Fréjus, Arles, Nîmes, s'embelliſſaient autour d'elle, tandis que la plus célèbre reſtait ſans ornemens. L'Hiſtorien de Marſeille, M. de Ruffi, pour laver ſa Patrie de cette tache, dit que les Bourguignons & les Viſigoths ruinèrent tout; cependant les hiſtoires ne font mention d'aucun monument conſidérable qui ait péri dans cette ruine. Tout ce qu'il cite lui-même ſe réduit à des tombeaux, quelques ſtatues, quelques inſcriptions, quelques médailles; mais point de forum, point de thermes, point de théâtre, point d'amphithéâtre, point d'arcs de triomphe.

Elle faiſait peut-être mieux; elle fondait des Villes, Toulon, Hières, Antibes, Nice; elle envoyait des Colonies dans d'autres Villes qui en avaient be-

ſoin, à Nîmes, à Narbonne, à Agde; ce qui marquait une grande population, & par conſéquent une grande aiſance.

Le jargon des Marſeillois d'aujourd'hui ne tient en rien aux belles langues qu'ils parlaient alors. Deſcendus des Phocéens, colonie Grecque qui les fonda, ils parlaient naturellement leur langue, & avec tant de pureté, que les Romains, pour l'apprendre, allaient indifféremment à l'Académie de Marſeille où à celle d'Athènes. Alliés importans des Romains, avant que d'être leurs ſujets, ils s'étaient familiariſés avec la langue Latine, dans laquelle ils ſe perfectionnèrent, juſqu'à la chûte de l'Empire Romain. Pétrone, dont nous vantons l'eſprit & la pureté du langage dans l'impureté même, *auctor puriſſimæ impuritatis*, était ſorti de l'Académie de Marſeille. Si les Barbares, en faiſant des conquêtes, ſe contentaient de la domination, les vaincus pourraient ſe conſoler en quelque façon; mais les Barbares éteignent toutes les lumières, & un peuple éclairé ſe replonge dans les ténèbres avec eux.

De toutes les inſtitutions de Marſeille, c'eſt le commerce qui a le plus réſiſté aux coups de la barbarie; il s'eſt ſoutenu

de ſiècle en ſiècle juſqu'à nos jours. Tout le commerce de la France avec les Echelles du Levant, avec l'Eſpagne & l'Italie, ſe fait à Marſeille; ſon Port, où l'on voit toujours huit à neuf-cents vaiſſeaux, a l'apparence du Magaſin de l'Europe; ſon voiſinage avec celui de Toulon, offre un contraſte bien frappant; l'un annonce la force, la terreur & la dépenſe; l'autre l'induſtrie, la paix & la fortune; mais ces deux Marines, pour être de la plus grande utilité, doivent ſe donner la main, & s'étayer l'une l'autre.

Vous ſçavez qu'on avoit ôté les galères à ce Port; on lui en a rendu quelques-unes, & il s'en applaudit: c'eſt une garde pour le commerce, contre les corſaires, & les forçats travaillent à meilleur marché que les ouvriers de la Ville. Croiriez-vous que ces malfaiteurs, hors les cas où ils ſeraient à la rame (ce qui n'arrivera plus guères) ſont moins malheureux que la plupart de nos cultivateurs; aſſurés du pain & du vêtement que le Roi leur donne, ils gagnent encore de l'argent, dès qu'ils veulent en gagner: on apperçoit, parmi ceux qui ont quelque talent, une ſorte de petit luxe.

Vous avez ouï parler des Manufactures

de Marſeille, ne les mettez pas au niveau de celles de Lyon, qui ſont fort au-deſſus; & cela eſt bien. Il faut que les ſources des richeſſes ſoient partagées. La manufacture d'étoffes d'argent & d'or eſt tombée ici en langueur; celle d'étoffes du Levant ſe ſoutient: les ſavonneries ſont dans un état de vigueur: on fabrique de la belle fayence, qui a un grand débit.

Je reçois à ce moment deux de vos Lettres. Ce jardin que vous faites tracer me déplaît par les jolies miniatures en corbeilles & en treillages. Faites diſparaître tout cela, ſous la verdure & les fleurs: preſſez-vous auſſi de tapiſſer vos murs à la façon de la Nature; rompez dans vos boſquets cette ſymmétrie monotone, ces allées en ligne droite que la Nature déſavoue; donnez moins de coups de peigne à vos charmilles & à tout: plus vous cacherez l'art, plus vous réuſſirez; ce n'eſt point par l'art que vous plaiſez; faites que votre jardin vous reſſemble.

Votre article des nouvelles publiques eſt conſolant: on parle donc beaucoup de ſupprimer les Chambres de Valence, Reims & Saumur, Tribunaux des Fer-

mes générales, pour juger les Contrebandiers ? Quand le fiſc juge, les moindres contraventions lui paraiſſent des crimes atroces. On va auſſi, dites-vous, nous délivrer des pauvres qui nous infeſtent par-tout ; ſi c'eſt en forçant au travail tous ceux qui ont des bras, & en donnant aux autres un aſyle de charité, police qui réuſſit ſi bien en Hollande, à Genève & ailleurs, rien ne ſera mieux.

Je ferai encore plus d'une courſe dans Marſeille, & ſi quelque choſe a échappé à mes recherches, je vous promets un ſupplément.

LETTRE LIII.

De Marſeille, le 24 Août 1764.

JE viens d'un Tribunal où j'ai vu des Juges à face baſanée, avec des mains endurcies par le travail ; ils rendent la juſtice ſans Huiſſiers, ſans Procureurs, ſans Avocats, ſans citation de Cujas ou Barthole, nulle ſcience que celle du bon ſens, nul appareil qui puiſſe impoſer. Ils ſont pourtant bien reſpectés des

Parties ; car on voit ceux même qui ſont condamnés, remercier leurs Juges, ſans marquer la moindre aigreur. Les frais du procès ne ruinent pas les Plaideurs, qui plaident eux-mêmes leur cauſe ; ils en ſont quittes pour deux ſols.

Ce Tribunal, qui termine ſans appel tous les différends qui arrivent dans la pêche, Communauté fort nombreuſe, eſt la Juſtice des Prud'hommes, Pêcheurs eux-mêmes ; être jugé par ſes Pairs, eſt une bonne inſtitution. L'époque de la création de ce Tribunal eſt incertaine. On ſait ſeulement que le Roi René, & les Comtes de Provence avant lui, confirmèrent ſes anciens priviléges, qui vont ſe perdre dans la nuit des tems.

La *Loge*, qu'on nomme en d'autres Villes la Bourſe, eſt ouverte tous les jours à midi. On y affiche le départ & le retour des vaiſſeaux. On y fait des affaires avec toutes les Nations. La foule y eſt toujours grande. Le haſard m'y a fait connaître un perſonnage intéreſſant. C'eſt peut-être le premier Navigateur qui ait ôſé, avec une ſimple Tartane, faire voile de Marſeille aux Terres Magellaniques. C'eſt le Capitaine Reainaud,

connu d'ailleurs pour s'être vigoureuſement défendu dans la dernière guerre, étant armé en courſe, & chargé de marchandiſes.

Vous n'aimez pas le merveilleux, Aſpaſie ; vous le regardez comme la raiſon du peuple. Ecoutez cependant un point de ma converſation avec ce vieux Navigateur. *J'ai vu*, m'a-t-il dit, *une race de Géans*... Oh ! Monſieur le Capitaine, cela ne ſe peut... *Mille pipes de diables ! voilà comme raiſonnent les gens qui n'ont rien vu*... Mais aviez-vous les yeux bien ouverts ? *Très-ouverts ; j'ai plus fait : j'ai meſuré ces Sauvages, que leur taille extraordinaire ne rend pas plus féroces. Ils ont douze pans de hauteur, les femmes un peu moins, & les enfans paraiſſent faits pour parvenir à la taille des peres*... Douze pans, Monſieur le Capitaine, c'eſt-à-dire, neuf pieds ; & en quel endroit avez-vous vu cette race ?... *Dans le detroit de Magellan, ſur la terre des Patagons*... & en quelle année ?.. *En 1712*... Etiez-vous deſcendu à terre tout ſeul ?... *Non, ſans doute ; ce n'eſt pas là notre uſage. J'étais ſuivi d'une partie de mon petit équipage*... Mais avez-vous rapporté quelques idées de leur force, de

leurs mœurs, de leurs uſages ?... *Belle queſtion ! Vous croyez que dans une navigation marchande on a du tems pour ces fadaiſes. La ſeule choſe qui m'a frappé dans tout cela, c'eſt leur douceur. Il faut qu'ils ſoient dans l'habitude de voir de petits hommes, & ne les pas craindre* (*a*).

(*a*) Je ne ſavais pas alors que dans cette année même 1764, au mois de Décembre, le Commodore Byron abordait à la terre des Patagons, où il a vu, dit-il, une troupe de cinq-cents hommes d'une taille giganteſque, & dont la carrure & la groſſeur des membres répondaient parfaitement à la ſtature. C'eſt ce qu'on lit dans la relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majeſté Britannique, publiée en l'année 1774.

Sept ans avant cette publication, j'avais publié moi-même la découverte du Commodore dans une Lettre au Docteur Maty, ſur les Patagons. J'écrivais ſur une relation manuſcrite que le Docteur lui-même m'avait envoyée de Londres, immédiatement après le retour du Commodore. Le Commodore me pardonnera-t-il de lui faire un reproche ? Dans un Phénomène auſſi extraordinaire, auſſi conteſté depuis Magellan, le premier qui avait vu, ne devait-il pas meſurer rigoureuſement, plutôt deux fois qu'une, un de ces Géans? Il ſe contente de dire, par eſtimation, que celui qui ſe détacha

Eh

Eh bien ! croirez-vous aux Géans ? Croyez-vous même que j'étais bien éveillé, lorſque le Capitaine me contait ces prodiges? & ma qualité préſente de Voyageur ne me fait-elle point de tort dans votre confiance? Vous me demanderez du moins ce que j'en crois moi-même. Je ſais, comme vous, que le ſot croit tout, que le demi-ſavant nie tout, tandis que le Philoſophe examine, & ne fixe pas légèrement des bornes à la Nature.

J'aime qu'on la force pour le bien de l'Humanité. C'eſt ce que vient de faire un Gentilhomme de cette Ville, le Marquis de Pennes, celui qui ne veut pas que la Nobleſſe commerce. Vous avez lu ſon ouvrage qui combat le mien. La Nature avait refuſé de l'eau aux habitans de ſa Terre, il en a été chercher à une grande lieue; il lui a fait tourner une montagne, l'a contrainte de paſſer à travers une autre, & au ſortir du rocher vif qu'il a revêtu d'une décoration convena-

---

de la troupe, pour venir à lui, n'était guère au-deſſous de ſept pieds; & que les plus petits étaient au moins de ſix pieds ſix pouces. Le Capitaine Reinaud eſt bien plus poſitif dans ſa dépoſition.

ble, il l'a fait couler dans le Village. Cet aqueduc rappelle le tems des Romains ; je lui pardonne, je lui en ai fait l'aveu, d'avoir écrit avec tant de chaleur & d'honnêteté contre le projet d'ouvrir le Commerce à la pauvre Nobleſſe ; mais le Marquis n'eſt pas pauvre.

Les Marſeillois ſont laborieux, mais ils n'imaginent rien pour améliorer leurs productions : de mauvais vents gâtent leurs fruits, diminuent la bonté de leurs melons : des paillaſſons, des cloches, des hollandaiſes remédieraient à ce mal. On n'y en voit point. Les ananas devraient être communs : ils n'en connaiſſent que le nom. Ils pourraient avoir de la volaille auſſi bonne qu'ailleurs. Le blé noir, le blé de Turquie ne leur manqueraient pas ; mais la ſcience de la baſſecour leur manque : leur terroir entrecoupé de côteaux ſecs, couverts de thim & de ſerpolet, eſt admirable pour les moutons ; la chair en eſt d'un goût exquis, & il eſt probable que la laine en ſerait précieuſe, ſi, à l'imitation des Anglais, ils faiſaient venir une race Eſpagnole ; s'ils les faiſaient parquer habituellement dans un climat ſi doux, & s'ils les tenaient proprement.

On fait une ſi grande conſommation de ſoie dans le Royaume, & on en recueille ſi peu en proportion! On voit ici des plantations de mûriers blancs, mais j'en ai vu en plus grande quantité dans le Piémont, climat moins favorable. Il y a long-tems néanmoins que le bon Roi René apprit aux Provençaux la culture des mûriers, & l'éducation des vers à ſoie. On prétend que le Languedoc, qui a commencé plus tard, eſt plus avancé: en Piémont, on étête les mûriers tous les cinq ans; ce qui donne une feuille beaucoup plus fournie & plus nutritive: de-là vient en partie la qualité ſupérieure de l'organſin. Mon ignorance me fait apprendre beaucoup de choſes. Je ne ſçavais pas qu'on fît dans ce pays-ci une récolte de vermillon. Il ſe tire d'un petit fruit qu'on cueille ſur un arbuſte, & j'ignorais auſſi la pêche du corail ſur cette côte.

Trois choſes nuiſent beaucoup à la fécondité de la Baſſe-Provence: la qualité de ſon terroir ſec & ſablonneux, le degré avec la durée des chaleurs, & le *miſtrau*, vent impétueux de nord-oueſt, qui deſſèche tout. On ſe flatte ici plus que jamais d'un canal d'arroſage tant de

fois projetté, & tant de fois abandonné. Ce canal, ſelon l'ancien projet, en dérivant les eaux de la Durance, ſerait tiré depuis la Méditerranée, au lieu de Saint-Chamas en Provence, & conduirait d'un côté à Avignon, & de l'autre à Donzère en Dauphiné; de cette manière il arroſerait quarante lieues de pays, où il ne manque que de l'eau pour qu'il devienne un des plus fertiles de l'Europe. Ce canal navigable aurait une autre fin de la plus grande importance encore; il ouvrirait le commerce de la Provence, par le moyen du Rhône & de la Saone, avec le Dauphiné, Lyon, Genève & la Bourgogne : mais ſi le Gouvernement ne le fait pas lui-même; s'il en remet l'exécution & les avances des frais à une Compagnie, le paſſé nous annonce que l'avenir ne ſera pas plus heureux. Les *Riquet* ſont rares. Le Roi autoriſa par des Lettres-patentes du 4 Mai 1718, S. A. S. Monſeigneur Louis-Henri de Bourbon; Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, Duc d'Antin; Louis, Marquis de Brancas, & Jean-Baptiſte-Henri de Forbin, Marquis d'Oppéde, tous aſſociés pour la conſtruction de ce canal; & on voit dans d'autres Lettres-patentes,

accordées par nos Rois aux ancêtres du Marquis d'Oppéde que cet ouvrage fut déja projetté en 1710, en 1667, en 1648, en 1619. Des Compagnies ſe formèrent, & rien ou preſque rien ne s'eſt fait : il s'agit, dit-on, de quatre à cinq millions dont le Gouvernement ſe rembourſerait ſur le canal même. Nous avons des Monaſtères qui ont plus coûté.

Les environs de Marſeille peuvent plus aiſément ſe paſſer de ce grand avantage, que le reſte de la Baſſe-Provence. J'examine, en parcourant la campagne, les hommes qui la cultivent ; s'ils ſont bien vétus, je conjecture que leur ſubſiſtance eſt aſſurée, & lorſque je vois un peu de luxe, je conclus qu'ils ſont dans l'aiſance. On ne voit point ici, comme dans le cœur du Royaume, des ſabots, des haillons & des cabannes couvertes de chaume : le Payſan bien vétu, ſelon la ſaiſon, habite dans des maiſons de pierres, couvertes de tuiles, & il n'eſt pas rare de le voir en bas de ſoie, lorſqu'aux jours de Fêtes il fait danſer au ſon du tambourin les compagnes de ſon travail ; mais ces jeunes ménagères, encore plus parées que les danſeurs, faites d'ailleurs pour être regardées,

étouffent leurs graces ſous un couvre-chef, renoué ſous le menton, & un grand chapeau digne d'un Directeur de Séminaire; leurs cheveux & des fleurs, comme en Italie, les pareraient ſans dépenſe; leurs danſes n'en ſont pas moins amuſantes par la vivacité & l'expreſſion; mais on m'aſſûre que la paſſion pour ces bals champêtres a beaucoup diminué en peu d'années: il eſt de l'intérêt du Gouvernement de veiller à ce que le Peuple ne s'attriſte pas.

Parmi les plaiſirs de la Ville, il en eſt un aſſez piquant: ce n'eſt ni la Comédie ni le Concert; cela ſe reſſemble par-tout. Lorſqu'aux jours de fêtes la mer eſt calme, le Port ſe couvre de bateaux plus ou moins ornés; le peuple, la bourgeoiſie, vont chercher en pleine mer un air plus pur, & des amuſemens plus vifs. Les uns ſe diſperſent ſur le rivage, & y établiſſent des tables, où l'on n'y voit ni la contrainte de la cérémonie, ni la folie du luxe. Des poiſſons, des coquillages qui donnent encore l'amuſement de la pêche, ſont les mêts du feſtin; les autres, reſtant ſur l'eau, répondent aux plaiſirs du rivage; celui du bain ſe mêle de la partie, & ceux qui

veulent paſſer de belles nuits, pour prolonger la fête, dreſſent des tentes. La danſe, les cris d'allégreſſe augmentent la joie publique, dont la durée eſt d'autant plus longue, que l'ivreſſe ne s'en mêle pas; la Provence eſt plus ſobre que le Nord de la France; elle permet au vin de l'animer, mais elle ne s'en laiſſe pas accabler; le célèbre Vernet, qui a ſi bien peint le port de Marſeille, n'a pas vu ſans doute ces orgies de mer; il les aurait fait paſſer ſur la toile; les fêtes Flamandes ne ſont pas ſi pittoreſques.

Quand vous viendrez à cette mer, & que vous voudrez voir la pêche du thon, arrangez-vous avec les thons, ou vous ne verrez que la madrague & la manœuvre: le thon que vous ne connaiſſez que par extrait, lorſqu'on vous le ſert mariné, arrive de l'océan. Les pêcheurs que j'ai conſultés n'ont aucune preuve qu'il ſe multiplie dans la Méditerranée; & cependant on le prend rarement dans l'océan; il ne ſe prend pas même ſur toutes les côtes de la Méditerranée; c'eſt ſur celles de Provence qu'il ſe plaît ſingulièrement; il ne ſerait pas aiſé d'en aſſigner la cauſe, & c'eſt-là où les Madragues l'attendent. Il y a des thons,

comme dans toute autre eſpèce de poiſſons, de différente groſſeur, depuis vingt-cinq livres juſqu'à ſix ou ſept-cents.

La madrague eſt le filet qui les prend : il a une grande demi-lieue de longueur. Cette muraille de chanvre deſcend perpendiculairement juſqu'au fond de la mer, à la profondeur de dix-huit & vingt braſſes. Le thon qui voyage, pouſſé par le vent qui convient, rencontre le filet; il le ſuit juſqu'à ce qu'il arrive près de la tête, où il y a des chambres pour le recevoir. Y eſt-il entré (ce que l'on ſait par un pêcheur toujours en faction) on ferme la porte, & alors une trentaine de pêcheurs, diſperſés en pluſieurs bateaux, levent le filet, toujours en avançant, & font couler le poiſſon vers la tête de la madrague, qu'on appelle le corpe, tiſſu très-ſerré & aſſez fort pour réſiſter aux ſecouſſes des poiſſons les plus vigoureux. Ce corpe, amarré à quatre bateaux, compoſe la dernière chambre en forme de carré, où le thon vient enfin entre les mains des pêcheurs. Mais, ô jour marqué de noir ! levés à deux heures du matin, embarqués avant quatre, nous avons vu toute la manœuvre, & pas un thon, & on ne ſe jette pas dans la mer !

un déjeûné nous attendait au rivage.

Les Patrons nous contèrent (car c'était le moment de conter) que le dauphin, nullement dangereux pour l'homme, malgré ſa force & ſes dents, eſt bien redoutable aux thons, & en même tems à la pêche. Se trouve-t-il enfermé avec eux, il répand la terreur & l'agitation parmi tous les captifs, qui font des efforts en tous ſens pour briſer leur priſon; mais le dauphin eſt le premier qui en vient à bout. Adieu la pêche.

Les Patrons nous contèrent encore que le dauphin eſt d'une fineſſe, d'une ſagacité que rien n'égale; qu'il évite preſque tous les piéges qu'on lui tend; que, s'il lui arrive d'être pris, il donne des ſignes de douleur; qu'au mouvement de la main qui le menace, il cligne les paupières comme un enfant timide qui ſent ſa faibleſſe; qu'il rend quelques ſons, qu'il a une ſorte de voix, qu'il ſe plaint, qu'il répand des larmes, qu'il a été *créature*, c'eſt-à-dire, homme dans leur langage. Enfin, ils nous en diſaient tant qu'ils nous faiſaient preſque croire au dauphin de la mer de Naples, qui portait tous les jours & reportait, dit l'Hiſtoire Romaine, un jeune écolier de Baïes à

Pouzzol & de Pouzzol à Baïes, pour prendre ſes leçons. Ils ajoutèrent que la femelle du dauphin eſt vivipare ; qu'elle n'a ordinairement qu'un petit à la fois ; qu'elle l'alaite ; qu'elle le porte, lorſqu'il ne peut pas encore nager ; qu'elle l'accompagne long-tems, & qu'à la fin de ſon éducation elle le mene fort loin en haute mer, où elle l'abandonne à ſes propres forces, & à ſon induſtrie.

Vous imaginez peut-être que la pêche du thon eſt abandonnée à tous les pêcheurs qui en veulent prendre ſur eux la peine & la dépenſe, point du tout ; le droit de madrague a été accordé à des gens de qualité qui n'ont rien fait, & ne feront jamais rien, pour l'avancement de la pêche. Le pêcheur n'eſt ici que le fermier ; & il faut qu'en faiſant tous les frais, qu'en mettant ſon tems & ſes ſoins, il rende au titulaire 10, 12, 20 mille francs par an : ſi, au lieu de cette conceſſion, les madragues étaient abandonnées au corps des pêcheurs, ils s'arrangeraient entr'eux pour le profit de tous, & le public y gagnerait : favoriſer la pêche, qui eſt la pépinière des matelots, c'eſt travailler pour la Marine.

LETTRE LIV.

De Marſeille, le 12 Septembre 1764.

JE prends la plume, Aſpaſie, ſans ſavoir ſi j'aurai la force de vous écrire par le courier d'aujourd'hui. J'arrive d'un pélerinage qui m'a beaucoup fatigué ; mais j'oublie la fatigue, quand je penſe que vous m'avez écrit en dernier lieu, avec un grand mal de tête. Il faillait ſans doute qu'il fût grand, puiſque vous m'en parlez, vous qui êtes ſi réſervée ſur vos ſouffrances, crainte d'affliger vos amis : il vous ſiérait pourtant bien de vous plaindre des maux même que vous ne ſentez pas : votre jeuneſſe, votre figure, votre rang, tout vous autoriſe à être malade à volonté.

Mon pélerinage a eu pour objet Notre-Dame-de-la-Garde : c'eſt une Egliſe ſur une haute montagne qui domine la ville & la mer ; c'eſt en même tems un petit Fort d'où l'on ſignale tous les vaiſſeaux qui arrivent, & qui ſont obligés de ſaluer. On ne parle point du Fort ; il n'eſt bruit que de l'Egliſe & de la puiſſante Pro-

tectrice qu'on y révère ; mais ſi l'on meſure la dévotion des peuples aux dons qu'ils font aux Autels, celle des Marſeillois perd à cette meſure. Les *ex-voto* qui couvrent les murailles de cette pauvre Chapelle, ne ſont que de cire. Le tréſor qu'on ouvre dans la Sacriſtie, un voyageur pourrait l'acheter à la fin de ſon voyage. L'Italie gâte les yeux par l'argent, l'or & les pierreries dans les Egliſes. Il faut croire que les Marſeillois aiment mieux offrir au Ciel des vertus que des richeſſes.

On vous a parlé plus d'une fois des proceſſions peu décentes de nos Provinces méridionales, où apparemment le feu des imaginations demande du théâtral plus qu'ailleurs. La proceſſion de Saint Lazare que je vis, il y a quelques jours, ne reſſemble point à celle-là ; elle avait toute la décence des nations graves. Que Saint Lazare ait été le premier Evêque de Marſeille ou non, les Marſeillois ont grande raiſon de le fêter avec toute l'Egliſe ; mais ils ne ſouffriraient plus le martyre pour cette tradition, & il eſt probable qu'aujourd'hui le Parlement de Provence ne condamnerait pas au feu la critique de M. de

Launoy ; les Tribunaux même tiennent au tems.

Dans mes excurſions hors de Marſeille & de ſon territoire, j'y ai fait entrer les Martigues, Principauté qui appartient au Duc de Villars, à ſept lieues de Marſeille ; ce n'eſt ni terre ni mer, mais toutes deux à la fois. La mer entre dans les terres par un canal naturel, large d'une demi-lieue, & long d'une lieue, entre deux chaînes de côteaux & de montagnes ; après quoi, rencontrant un grand vallon où elle peut s'épancher, elle y forme un golphe d'environ neuf lieues de tour, qu'on appelle vulgairement l'étang de Berre, du nom de la petite ville de Berre, connue par ſes ſalines. Les Martigues.

A l'aſpect de la mer, du canal & du golphe, on eſt étonné, on eſt fâché que les Phocéens, cherchant à s'établir ſur cette côte avec le plus grand avantage, n'aient pas fondé leur Marſeille dans cette poſition : elle ſerait devenue avec les ſiècles une autre Veniſe, bien ſupérieure peut-être à celle qui exiſte.

Pour vous peindre les choſes, comme elles ſont, revenons à l'entrée de la mer

dans le canal : à ce point eſt le port de Bouc, où les vaiſſeaux viennent mouiller avec toute la facilité qu'on peut deſirer. Il eſt défendu par un très-bon Fort, qu'on appelle la Tour de Bouc.

Suivons maintenant le canal juſqu'au point où le golphe commence. Là ſont ſituées les Martigues, aſſemblage de trois petites Villes, dont une en terre-ferme; Jonquières & Ferrières : la troiſième au milieu des deux & des eaux; c'eſt l'Iſle avec laquelle les deux autres communiquent par des ponts.

Nous voila ſur le golphe. On dit ici qu'on pourrait en faire un uſage bien utile à l'Etat : il ſerait aiſé de donner de la profondeur au canal, dont le fond eſt ſans bancs de rochers, pur ſable, & alors la Marine du Roi viendrait s'exercer ſur le golphe, à une manœuvre ſi néceſſaire pour vaincre. Mais il ne faut rien diſſimuler, cette inſtitution préjudicierait à des pêcheries qui enrichiſſent quelques particuliers déja riches.

Nul endroit où la pêche ſoit plus commode, plus abondante & plus sûre; la tranquilité des eaux y attire le poiſſon, au printems ſur-tout, lorſqu'il cherche à frayer : il entre en toute liberté; mais

quand il veut ſortir pour retourner dans la grande mer, des claies de roſeaux qui forment de longues avenues le conduiſent dans des chambres où il eſt retenu & conſervé à volonté. L'acheteur le voit dans ces priſons..... Voulez-vous cette ſole, ce turbot, ce rouget, ces ſarguets? Parlez.... Pour moi je criais du *Jarguet*, petit poiſſon d'un goût exquis, mais d'une délicateſſe à ne pas ſouffrir le tranſport. Les Villes les plus voiſines n'en connaiſſent que le nom. Ces pêcheries ſe nomment *Bourdigues*.

On compte environ quinze-mille habitans dans les Martigues, peuple de pêcheurs. C'eſt des œufs de muge qu'ils font la poutargue, pour les tables des riches, & ils ſalent une quantité prodigieuſe d'anguilles que des Marchands d'Italie viennent acheter. Ce peuple, que l'olivier enrichit encore, ménagé d'ailleurs par le fiſc, vit dans une grande aiſance.

Trouvez bon que je vous reporte ſur le golphe: conſidérez ce chemin qui le traverſe. Il a une lieue de longueur, & plus de deux-cents pieds de largeur: la tradition du pays veut que Caïus Marius, preſſé & enfermé aux bords du golphe

par une armée ennemie, le fit faire dans une nuit, pour paſſer à l'autre bord : il fallait tout au moins que ce fût une nuit d'hyver. Je ne ſçais même ſi celle que Jupiter employa à former Hercule aurait ſuffi. L'hiſtoire nous dit bien que Marius, envoyé en Provence contre les Teutons, les Cimbres & les Ambrons, qui menaçaient d'y entrer, occupa ſes légions, en attendant l'ennemi, à des travaux utiles : c'était la pratique des Romains, que nous ne ſuivons guères. Le chemin en queſtion, n'eſt peut-être pas l'ouvrage des hommes; il ſe pourrait que les eaux du golphe, ayant percé le banc de terre que la Nature lui oppoſait, euſſent inondé une partie de la campagne, & formé un autre petit golphe, tel qu'on le voit aujourd'hui, en laiſſant entre deux la langue de terre qui fait le chemin; les deux golphes ſe communiquent par des coupures où il y a des ponts : cette conjecture reçoit encore un degré de probabilité de la courbure frappante qu'on apperçoit dans le chemin. Quand on pouſſe un chemin dans une étendue où rien ne fait obſtacle, on le dirige en ligne droite.

On pourrait encore hazarder d'autres opinions. Quoi qu'il en ſoit, je ne vous

donne la mienne que pour une conjecture. Je ne veux me brouiller ni avec Caïus-Marius, ni avec la Provence, qui appelle ce chemin *Lou-caïou*, par corruption, de *Caïus*, prénom de Marius.

LETTRE LV.

De Marseille, le 20 Septembre 1764.

JE ne quitterai pas cette Ville, sans vous dire un mot de la *Science gaie*, qui convient plus à votre sexe que toute autre. La Provence en fut le berceau, & particulièment Marseille. Voici en quels termes un Voyageur érudit, autant que bon Observateur (*a*), parle de cette Science : « Elle avait pour objet la Poé-» sie, la Musique, les Ecoles d'Amour, » & la formation de la langue. La pureté » de l'air de ce beau pays, le feu des » Provençaux, la tendre vivacité des Pro-» vençales; le voisinage des Cours ga-« lantes, répandues dans la France mé-» ridionale; le goût pour les Arts, qui

(*a*) M. Grosley.

» distingua une Maison long-tems sou-
» veraine ; le long séjour des Papes à Avi-
» gnon, l'amour du plaisir que l'abon-
» dance avait répandu parmi les Italiens,
» la magnificence avec laquelle ils
» payaient leurs plaisirs, tels furent les
» premiers encouragemens d'une science
» dans laquelle l'Italie moderne, & en-
» suite la France, sont devenues les rivales
» de la Grèce; &, à remonter plus haut,
» Charlemagne, dit-on, dans le partage
» de ses Etats, avait abandonné la
» Provence en toute propriété aux *Trou-*
« *veres*, *Jongleurs*, *Menestrels*, & aux
» Suppôts de la Science gaie. Les Bouf-
« fons, Charlatans, Saltimbanques, en-
« traient aussi dans la troupe joyeuse,
» & on appellait tout cela Hommes de
» Cour, *huomini di Corte* ».

Tous ces Docteurs de la Science gaie, valaient bien les Fous de Cour, & les Farceurs de nos Mystères, qui se sont montrés depuis, pour amuser les Princes & les Courtisans. Au surplus, l'observation du Voyageur sur l'influence du climat, n'est pas sans vraisemblance. On ne peut guères douter qu'un beau ciel, tel que celui de la Provence, un climat doux, un air toujours pur, ne donnent

plus de ſenſibilité phyſique, plus de feu à l'imagination, plus de reſſort à l'eſprit. Les tours du langage, les ſaillies, les chanſons, le goût & la facilité pour la Muſique & la Poëſie, les danſes vives y entretiennent encore aujourd'hui la Science gaie. Les Grecs donnaient aux Béotiens une humeur auſſi ſombre que les nuages qui les couvraient, un eſprit auſſi épais que l'air qu'ils reſpiraient.

Mais, à parler de l'influence du climat ſur la ſanté, ne faudrait-il point, pour nous autres Pariſiens, paſſer les étés ſur les bords de la Seine, & les hyvers en Provence ? Les oiſeaux nous donnent l'exemple de ces tranſmigrations annuelles. C'eſt la Nature qui les guide, pour éviter la ſouffrance, & peut-être pour prolonger leur vie. La chaleur du ſoleil eſt bien plus analogue à la conſtitution de nos corps, que le feu vaporeux & dévorant de nos cheminées. Si vous étiez à mon âge, je vous perſuaderais bien mieux. Lorſque le feu principe diminue par l'addition des années, la douceur du climat devient beaucoup plus néceſſaire. Louis XIV, vers la fin de ſa carrière, fut apparemment plus travaillé par l'aſpérité du ciel de Verſail-

les, puiſqu'on agira de lui faire paſſer les hyvers à la cheminée du Roi René. C'était le Port de Marſeille. Les Finances étaient épuiſées. La dépenſe empêcha.

Ne m'écrivez plus ici, mais à Lyon, où j'arriverai, je ne ſais quand. Chaque endroit m'arrête, vous le ſavez, & puis je ſuis fort tenté d'une excurſion dans certaines Villes du Languedoc, où les Romains ont fait des leurs. Ils nous firent grand bien en nous ſubjuguant: mais ce bien finit avec eux. Eſpérons, à préſent que notre raiſon ſe perfectionne, de les ſurpaſſer par nos propres moyens.

LETTRE LVI.

D'Aix, le 24 Septembre 1764.

Aix. AIx eſt au milieu d'une vaſte plaine, où l'on aſſocie le mûrier à la vigne & à l'olivier. On vous trompe à Paris ſur l'huile d'Aix; & dans quelle eſpèce de denrée ne trompe-t-on pas le Public par les noms? Toutes les huiles de la Baſſe-Provence ſont des huiles d'Aix, quand on le veut.

Ce ne fut point par l'huile que la Ville d'Aix commença à ſe faire connaître, mais par l'eau, *Aquæ Sextiæ*. Ce fut là ſon nom, à cauſe des bains de Sextius Calvinus qui la fonda. Vraiſemblablement ces eaux Thermales, qui coulent aujourd'hui dans des bains fort négligés, étaient alors en grande réputation pour la ſanté. Mais la ſanté même ſuit la mode & les caprices de la Médecine.

Il faut que la Ville ait peu intéreſſé les Romains, puiſqu'ils n'y ont laiſſé aucun monument conſidérable. On ne ſait à quel édifice appartenaient deux colonnes de Granit, dont l'une a été relevée ſur la place de l'Hôtel-de-Ville par les ſoins du Duc de Villars, en 1756 : l'autre reſte couchée devant la Cathédrale, juſqu'à ce qu'on lui accorde les honneurs du goût. On ignore auſſi à quoi étaient deſtinées ſix colonnes antiques d'un beau marbre, en forme de rotonde ; c'était peut-être un tombeau ; & c'eſt aujourd'hui le Baptiſtère de la Cathédrale.

J'ai voulu voir un Autel conſacré à Priape. Ce Dieu immodeſte ſe préſente au-deſſus avec ces lettres I. H. C. dont on donne cette explication, *jucundo hortorum cuſtodi*. Mais le poſſeſſeur de cette

antiquité était à la campagne. Voilà de ces regrets qu'on ne risque pas en Italie. Les Italiens ne croient pas jouir, si les Curieux ne jouissent pas.

Aix s'embellit d'une année à l'autre. Son cours planté de quatre rangs d'arbres, orné de fontaines, & bordé de belles maisons, dispute à celui de Marseille.

L'an 1760 a vu élever sur la place des Prêcheurs un Obélisque de bon goût. On a gravé sur une face la fondation de la Ville par C. Sextius; sur la seconde, la réunion de la Provence à la Couronne; sur la troisième, la naissance du Comte de Provence; sur la quatrième, la Dédicace de l'Obélisque à Louis XV.

On m'a beaucoup vanté la Procession de la Fête-Dieu. On m'a plaint de n'être pas arrivé pour ce moment intéressant. Mais enfin qu'aurais-je vu? Un Porteur-de-chaise fagoté en Reine de Saba; des Apôtres, armés de fusils, qui se battent contre des diables, pour défendre le Messie chargé de sa Croix; un Lieutenant d'Amour, rôle toujours destiné à un jeune homme de distinction qui jette des oranges aux belles Dames; & autres gentillesses pareilles, au milieu d'une solem-

nité ſi auguſte. La diſtribution des rôles eſt une affaire fort grave ; c'eſt le Parlement qui en décide. On m'a conté, à ce ſujet qu'un manant qui aſpirait, ſur titre, à être diable, ce qui était en litige, gagna les ſuffrages par ce trait d'éloquence : mon père a été diable, mon grand-père a été diable, pourquoi ne le ſerai-je pas ?

Le Parlement d'Aix a toujours été Grand-Juſticier ; il a un échaffaud de pierre, toujours dreſſé en face du Palais. Nul reſſort où l'on faſſe tant d'exécutions, & les Juges ſont étonnés de ce que la roue ne corrige pas. C'eſt ce Parlement qui, dans nos tems de guerres religieuſes, condamna les Vaudois à l'extermination par le fer & le feu, & le premier Préſident exécuta l'Arrêt en commandant les troupes. C'eſt ce Parlement qui, dans le dernier ſiècle, fit brûler Louis Gofridy, Curé de Marſeille, pour ſortilége ; prêt à rallumer le bucher pour le Jéſuite Girard en 1731. Il faut croire que, parmi les Tribunaux, il aura été le dernier à recevoir les accuſations de ſorcellerie.

LETTRE LVII.

De Niſmes, le premier Octobre 1764.

NISMES m'a tiré de ma route ; &, avant que d'y arriver, la petite Ville de Saint-Remi m'a offert un grand Mauſolée antique, compoſé de deux Ordres Corinthiens, terminés par une petite rotonde. Les bas-reliefs du piédeſtal ne ſont pas admirables. Près de-là ſont les ruines d'un arc de triomphe qui ne valait pas le Mauſolée.

S.-Remi.

J'ai paſſé à Beaucaire : là une voie Romaine, aſſez bien conſervée, ſe prolonge juſqu'à Nîmes. On y voit des colonnes milliaires, avec le nom des Empereurs qui faiſaient réparer les chemins. Celui-ci faiſait partie de la grande voie Aurelienne, qui s'étendait de Rome aux extrémités de l'Eſpagne. La fameuſe foire de Beaucaire n'eſt plus ce qu'elle était. On eſpère qu'elle recouvrera tout ce qu'elle a perdu. Ce ſera un bonheur ſingulier ; car le cours du commerce, une fois détourné, rentre difficilement dans ſon lit.

Beaucaire.

J'étais

J'étais impatient d'arriver à Nîmes, au bruit de la Renommée. La *Maiſon carrée* (voilà les beaux noms que nous donnons aux belles choſes) eſt ſoutenue dans ſon contour par trente colonnes d'ordre Corinthien, avec une corniche & une friſe, le tout d'une architecture qui ravit : le périſtile répond à l'édifice. Nîmes.

Etoit-ce une Baſilique, un Prétoire, un Temple ? Choiſiſſez le dernier. Mais à l'honneur de qui ? Les Antiquaires croyaient, il n'y a pas long-tems, qu'il avait été conſacré à Plotine par l'Empereur Adrien ſon époux. Un Savant de Nîmes, en examinant la poſition des cloux qui aidaient à former les lettres de la dédicace au frontiſpice, vient de l'expliquer en faveur de deux petits-fils d'Auguſte, fils de Julie. J'ai eu beau étudier les cloux, mes yeux n'ont pu ſaiſir cette leçon. J'ai couru à l'amphithéâtre, qui par ſa conſtruction rappelle bien le goût d'un peuple qui imprimait ſa grandeur à tout ce qu'il faiſait pour le public.

Voici du moderne hors de la Ville. Une longue ſuite de maiſons ſymmétriques, un canal en face agréablement revêtu, un beau cours, un jardin public avec des grilles ; une fontaine décorée, qui a de

la beauté & de la grandeur ; des canaux ornés de baluſtrades, un rocher en perſpective, qu'on a couvert à moitié d'une noble architecture. Il n'eſt point de Ville du premier ordre à laquelle cet amas de belles choſes ne fît honneur ; mais l'eau de la belle fontaine (car c'eſt ainſi qu'on la nomme) on la cherche ; elle ne jaillit pas ; il faut pourla trouver, jetter les yeux dans un baſſin, à une grande profondeur d'où elle ſort. Il y a tout auprès un Temple de Diane, dont les reſtes font regretter ce qui a péri.

Quand on a vu les objets dont je viens de parler ; on ne s'aviſe pas de regarder la Ville ; c'eſt un tas informe de vilaines maiſons dans de vilaines rues ; mais dans ces vilaines maiſons habitent l'activité, le travail & l'induſtrie. Toute la Ville n'eſt qu'une grande manufacture : c'eſt l'attelier de la ſoie. Un de ſes citoyens, en 1600, rapporta du Portugal une petite plante qui fait entrer tous les ans plus de quatre millions dans les coffres du Roi. Les Fermes générales doivent une ſtatue à Jean *Nicot*, qui a ſçu nous faire un beſoin de la ſenſation du tabac.

La population de Nîmes ne ſe reſſent plus de la perte qu'elle fit à la révoca-

tion de l'Edit de Nantes. On y compte cinquante-mille ames. J'ai vu le déſert où vingt-mille Religionnaires vont prier Dieu, dans le grand Temple, qui a l'air pour murailles & pour voûte le Ciel. On ferme les yeux ſur ces aſſemblées Religieuſes ſi perſécutées ſous Louis XIV. C'eſt un commencement de tolérance.

Leurs anciens ſe ſouviennent avec attendriſſement de l'Evêque Fléchier, dont l'éloquence & les mœurs ont fait tant d'honneur à l'Epiſcopat ; il ne voulait que les inſtruire & les toucher, pour les ramener par la douceur & les bienfaits.

Nîmes pourrait ſe glorifier d'un aſſez grand nombre de citoyens illuſtres ; un ſeul en vaut mille. L'un des meilleurs Empereurs que le Ciel ait donnés à la terre, *Antonin-le-pieux*, en était originaire.

A trois lieues de Nîmes, j'ai vu ce fameux pont qui n'était pas un pont, mais un aqueduc ; le pont du Gard. Cet aqueduc, dans ſa totalité, avait neuf lieues de longueur ; arrivé au Gardon, il traverſait cette rivière d'une montagne à une autre, en s'élevant ſur trois rangs d'arches, les unes ſur les autres : c'eſt cette partie de l'aqueduc qui a réſiſté

au tems. Il était destiné par les Romains à porter l'eau de la fontaine d'Aure dans l'amphithéâtre de Nîmes; il distribuait aussi dans la Ville, & à des maisons de campagne. Aujourd'hui c'est vraiment un pont, car on y en a joint un en 1745, avec cette inscription:

STRUXERUNT ROMANI. PONTEM ADDIDIT OCCITANTIA. AN. 1745.

Ce pont, qui est d'une grande utilité, soutiendra l'aqueduc dont l'inscription est A. Æ. A. Devinez. En jettez-vous votre bonnet par-dessus les moulins?

AQUÆDUCTUS ÆLII ADRIANI.

D'autres y ont trouvé d'autres sens. Ce qui prouve que dans les inscriptions il ne faudrait rien laisser à deviner.

Au reste, pour rendre justice aux Modernes comme aux Anciens, cet aqueduc, tout beau qu'il est, ne vaut pas celui de Cazerte dont je vous ai parlé, article *Naples*; il n'est ni aussi élevé, ni aussi long. Il n'a que deux cents pas de longueur entre les deux montagnes; l'autre en a mille. Je reprendrai demain le chemin d'Avignon, pour ne pas m'écarter de la route qui doit me ramener à Paris & à vous.

LETTRE LVIII.

D'Avignon, le 7 Octobre 1764.

DANS cette Ville ſi célèbre par la réſidence des Papes pendant ſoixante-deux ans, on a bientôt tout vu. On met au rang des curioſités un tableau peint par le Roi René, comme les Rois peignent. Le ſujet en eſt hideux; c'eſt le ſquelette de ſa maitreſſe avec le cercueil d'où elle ſort; aſſurément on ne dira pas qu'il l'a flattée.

Autre curioſité; le tombeau de la belle Laure, ſi connue par l'amour que Pétrarque eut pour elle. Je vous ai vu douter ſi cette Laure était un perſonnage bien réel, parce que vous aviez lu, je ne ſçais où, que le Pape Urbain V, touché des ſoupirs brûlans de Pétrarque, & le croyant malheureux de ne pouvoir l'épouſer, à cauſe des engagemens qu'il avait pris dans les Ordres ſacrés, lui offrit une diſpenſe, avec la permiſſion de conſerver ſes bénéfices; à quoi le Poëte répondit, que Laure n'était pour

lui qu'une Beauté phantaſtique, pour échauffer ſa verve. Effectivement, parmi les trente Hiſtoriens qui ont aſſez mal écrit la vie de Pétrarque, il y en a qui, pour ſauver la réputation du Poëte, Diacre & Chanoine, ont dit que cette Laure n'était autre choſe que la Poëſie; d'autres, pour le laver plus net, ont avancé que ſa Laure était la Vierge Marie, de maniére que ſes Sonnets ſeraient autant d'oraiſons. Vous ne vous êtes pas encore aviſée, Aſpaſie, de porter votre Pétrarque à l'Egliſe, & je ne vous le conſeille pas.

Un deſcendant de Laure, M. l'Abbé de Sade, que je vois ici, viens d'imprimer & de prouver que Laure de Sade, celle pour qui Pétrarque ſoupirait, était une Beauté en chair & en os, ſans adopter le conte du Pape Urbain; anecdote qu'il réfute. J'ai l'ouvrage ſous les yeux. L'Auteur prouve encore que ce fut près de la fontaine de Vaucluſe que Pétrarque vit pour la premiere fois la belle Laure, encore fille, & qu'il fit retentir les échos de ſa paſſion pour elle.

Si vous voyiez cette fontaine, le rocher creux & profond, en forme de puits, d'où elle ſort, l'abondance & la

limpidité de ſes eaux, les payſages des environs, vous diriez que ce beau lieu eſt fait pour chanter une maitreſſe. On voit des ruines qu'on appelle le Château de Pétrarque.

Jamais Poëte ne fut plus fêté de ſon vivant. Les Papes, les Rois de France, le Roi de Naples, l'Empereur, la République de Veniſe, toutes les Puiſſances, lui écrivaient pour l'attirer & le couronner, à peu de frais ſans doute, comme on couronne les Poëtes. Il préféra Rome, & il y fut effectivement couronné de lauriers, le jour de Pâques de l'année 1341.

Je laiſſe le Poëte *Laureat* ſur ſes lauriers, pour revenir à Laure, car j'en ſuis amoureux auſſi-bien que lui. N'allez pas vous figurer que ſon tombeau mérite attention: ce n'eſt qu'un miſérable cippe de deux pieds en quarré, enchâſſé dans le mur d'une Chapelle.

Les yeux ſont dédommagés dans la même Egliſe par celui du brave Crillon. Il eſt ainſi qualifié ſur le marbre même qui renferme ſes cendres.

Avez-vous des gravures de Baléchou? Conſervez-les bien, il n'en fera plus; il vient de mourir dans cette Ville.

Les Chartreux de Ville-Neuve, à l'autre bord du Rhône, ont des tableaux de Mignard, dont on fait grand cas.

On voit ſur le Rhône les ruines d'un pont qui ſe fait regretter tous les jours; car on eſt obligé de paſſer & repaſſer ſans ceſſe ce grand fleuve, qui n'eſt pas toujours traitable. Ce fut, dit la tradition du pays, Saint-Bénézet qui bâtit le pont miraculeuſement au douzième ſiècle. Les ponts de l'antiquité Romaine ſubſiſtent encore. Il eſt étonnant que les Papes qui ont fait de ſi prodigieuſes dépenſes pour donner des murailles à la Ville, aient négligé de rebâtir le pont; & quelles murailles! c'eſt une décoration crenelée de deux lieues de circonférence. On en fait le tour dans des allées d'arbres, promenades charmantes. La perſpective d'une campagne riche, la vue d'un grand fleuve qui ſe précipite pour arriver à la mer, en augmentent le plaiſir.

Les Avignonais paraiſſent fort contens du gouvernement Papal; enclavés dans une domination étrangère, éloignés du Maître, ils en ſont plus ménagés. Le Pape en retire à peine ce qu'il faut pour ſoutenir la repréſentation de ſon Vice-Légat, & les autres frais du Gouverne-

ment. C'eſt peut-être l'aiſance où ils vivent, ſur un territoire fécond, qui les rend moins induſtrieux, moins entreprenans dans le commerce. Mais qu'importe, ſi le bonheur habite avec eux ?

LETTRE LIX.

De Lyon, le 18 Octobre 1764.

J'AI peu de choſe à vous dire ſur ce que j'ai vu d'Avignon ici.

Le pont du Saint-Eſprit, ſi redoutable pour les bateaux qui ont manqué le fil de l'eau ſi néceſſaire à prendre de loin, ſous peine de la vie, fut bâti au treizième ſiècle, ſans l'intervention d'un miracle comme celui d'Avignon; &, à ſa ſolidité, on peut juger qu'il durera encore long-tems. Il a 420 toiſes de long, ſur deux toiſes quatre pieds de large. Sa mauvaiſe réputation eſt beaucoup diminuée, depuis que les Bateliers ont acquis plus d'expérience. On n'entend preſque plus parler de naufrage.

Entre Montelimar & Valence, j'ai paſſé la Drome, torrent rapide quiem-

barraſſe beaucoup les voyageurs. Ce paſſage dans un bac, entre dans les revenus de l'Evêque. Le péage en eſt cher, ſans tarif fixe. On amaſſe des matériaux pour y faire un pont, & on y emploiera, dit-on, des ſoldats. Il vaut mieux tard que jamais, dit le bon vieux proverbe.

Valence. Valence, ſur la rive du Rhône, eſt dans une ſituation très-agréable, ſurtout pour les maiſons & les jardins qui bordent le fleuve, telles que l'Evêché & l'Abbaye de Saint-Ruf. On voit, dans le Couvent des Dominicains, la repréſentation d'un ſquelette de Géant, qui avait quinze coudées de haut. Ses oſſemens ont été partagés en différentes Villes. Ici il n'y a qu'un os du genou. Ce Géant, nommé Buardus, était un tyran du Vivarais. Ce ne ſont pas des nourrices qui content cela aux enfans. Mais vous ſavez qu'il y a bien des nourrices en chapeau.

Vienne. Vienne fut anciennement colonie Romaine. Le Préfet du Prétoire des Gaules y avait ſon Siége. Le Prétoire a été changé en Egliſe: c'eſt celle de Notre-Dame-de-la-Vie. Cet édifice reſſemble à la Maiſon carrée de Nîmes, avec la diffé-

rence qu'il n'eſt pas ſi bien conſervé, & qu'il n'y a point de périſtile. Les colonnes ſont engagées mal-adroitement dans le mur. Hors de la Ville une pyramide antique, qui fut apparemment le tombeau de quelque Romain. Nul veſtige de celui de Pilate, qui, ſur les plaintes que la Judée porta contre lui à Tibère, fut exilé près de cette Ville, & s'y tua, dit-on, de déſeſpoir, peu d'années après.

Dans la Cathédrale, vaſte & beau monument gothique, on voit le Mauſolée commun de deux Archevêques de Vienne, M. de Montmorin, & le Cardinal d'Auvergne ſon ſucceſſeur. Le premier eſt à demi couché ſur le tombeau. Le ſecond eſt debout. Ils ſe tiennent par la main, & le premier appelle le ſecond. Ce morceau très-eſtimé eſt de Slodtz, ſi connu d'ailleurs par les belles choſes qu'il a laiſſées à Paris. Sa vie a été trop courte pour l'avancement de l'art.

Vienne fut la patrie de Nicolas Chorier, Juriſconſulte, Littérateur, Hiſtorien & Auteur d'un Livre trop fameux par ſon infamie, l'*Aloïſia Sigea Toletana*. Cette école de libertinage, en latin très-élégant, a dèshonoré le Profeſſeur qui

mérita de mourir dans un grenier, où perſonne ne le plaignit.

En revoyant Lyon, d'où je vous écris, je crois n'avoir rien oublié d'intéreſſant dans le compte que je vous ai rendu, en commençant mon voyage. Je ne vous dirai pas le mot des Villes que je vais trouver ſur ma route d'ici à Paris, Mâcon, Châlons, Dijon, &c. Vous les connaiſſez comme moi. Je ne ferai qu'y paſſer rapidement, preſſé par la ſaiſon, & l'envie de retrouver mon cabinet & mes amis; & me voilà à la fin de mon Odyſſée.

Je n'oublierai pas cependant l'engagement ultérieur que j'ai pris avec vous, de vous crayonner une vue générale ſur l'Italie: ce ſera quand j'aurai du repos & du loiſir.

VUE GÉNÉRALE
SUR
L'ITALIE.

IL n'eſt point de ſituation en Europe plus heureuſe que celle de l'Italie ; placée entre le trente-huitième & le quarante-cinquième degré de latitude ; elle n'a ni les chaleurs brûlantes de la Zône torride, ni le froid mortel des Zônes glaciales ; elle n'eſt pas même expoſée, dans le cours ordinaire des ſaiſons, à ces variations ſi fréquentes de l'atmoſphère, à ces paſſages rapides du froid au chaud, & du chaud au froid, qui perdent les fruits, & minent la ſanté des hommes.

La terre, généralement bonne, arroſée, pour ainſi dire, à diſcrétion par les eaux qui coulent de l'Apennin, ne demande qu'à produire avec une culture facile. Le repos ne lui eſt point néceſſaire : elle produit ſans ceſſe blé ou légumes.

La vigne s'y plaît plus généralement qu'en tout autre pays : elle offre ſes guirlandes en ſe mariant à l'orme, dans les plaines comme ſur les côteaux.

Dans l'arrière-ſaiſon, à la fin de Novembre, la Nature n'eſt pas encore dans l'état de mort dont elle eſt frappée ailleurs : elle préſente encore de la verdure, des pâturages & des légumes.

La douceur du climat n'exigeant qu'une petite conſommation de bois à brûler, l'Apennin le fournit, pendant que les plaines où l'on ne voit point de forêts, ne ſont occupées qu'à donner des ſubſiſtances aux hommes & aux animaux.

Parmi les pays qui peuvent ſe ſuffire à eux-mêmes, l'Italie en eſt éminemment un. Le blé, le vin, l'huile, la laine, la ſoie, & toutes les facilités pour les manufactures y ſont raſſemblées. Les chevaux Napolitains & Poléſins ſont fort recherchés. Parmi les animaux de labour (outre le bœuf de la grande eſpèce) le buffle, encore plus grand, plus maſſif & plus fort, facilite les travaux du Laboureur. Cet animal, originaire des pays chauds, dans les Indes & dans l'Afrique, proſpère en Italie. Deux buffles y rendent le ſervice de quatre bœufs.

Varron, le Lieutenant de Pompée, qui ſavait combattre, obſerver & écrire, prétendait, dans ſon Traité ſur l'Agriculture, que, de toutes les parties du Monde connues de ſon tems, aucune n'était auſſi cultivée, auſſi fertile que l'Italie. Les hommes s'y multipliaient comme les abeilles dans une ruche placée au milieu des fleurs. C'eſt alors qu'on pouvait la ſaluer dans ce beau Vers.

Salve, ô magna Parens Frugum, tam magna Virorum!

Je te ſalue, ô Mère féconde des Fruits & des Hommes!

Les anciens Romains ſentaient tout l'avantage de leur ſol, de leur climat, & de leur poſition, entre la mer qui les environnait, & les Alpes. Auſſi quel parti n'en tirèrent ils pas? Un trop grand, ſans doute, lorſqu'après avoir franchi les Alpes & conſtruit des flottes, ils forgèrent des fers au monde, pour tourner enſuite leurs forces contr'eux-mêmes; & diſparaître enfin ſous les coups des Barbares.

Tous ces Barbares, les Goths, les Vandales, les Hérules, les Thuringiens, les Lombards, les Français, les Germains, les Normans, convoitaient l'I-

talie. Point de Souverain, point de Conquérant qui n'eût envie de s'en rendre maître, ſans en excepter les Papes, qui, juſqu'au huitième ſiècle, n'y avaient d'autre droit, que celui des *Clefs*. Partagée ainſi entre différentes Puiſſances jalouſes l'une de l'autre, elle a été déchirée par des guerres interminables.

Le Politique le plus conſommé parmi les Princes des derniers ſiècles, Laurent de Médicis, au rapport de Machiavel, forma le projet d'éloigner les Nations étrangères de l'Italie. Il l'exécuta & le maintint tant qu'il vécut, par la balance du pouvoir entre les Puiſſances Italiennes, & par la conſidération qu'il avait dans toutes les Cours. Sa mort détruiſit tout.

Ce n'eſt que depuis la guerre de 1742 que l'Italie reſpire un peu plus longuement que du paſſé. Mais reviendra-t-elle au point de proſpérité où elle était avant que Conſtantin eût tranſporté l'Empire à Bizance? Pluſieurs cauſes s'y oppoſent.

Des eaux vagues, de plus grandes eaux ſtagnantes, les débordemens de ſes fleuves dévorent des milliers d'arpens, qui donneraient de belles moiſſons. Il y a long-tems que des Hollan-

dais ou des Chinois auraient corrigé la nature, comme les anciens Romains l'avaient fait.

Son commerce extérieur, qui était si floriſſant ſous le pavillon des Vénitiens, des Génois, des Florentins, des Piſans, eſt nul aujourd'hui, & ſes Manufactures languiſſent.

Son commerce intérieur rencontre des obſtructions journalières, qu'elle laiſſe ſubſiſter. Des torrents qu'elle pourrait contenir dans des lits certains, en y jetant des ponts, arrêtent ſouvent le Marchand. Si elle veut commercer de ſa droite à ſa gauche, le tranſport ne peut ſe faire que ſur le dos de l'Apennin, par des chemins hériſſés de difficultés, ou par un long circuit de mer. Les belles voies Romaines ont diſparu, & ne ſont point remplacées.

Sa population n'eſt peut-être pas auſſi faible que bien des gens le prétendent. Ils n'en jugent que par les grandes Villes, telles que Rome, Milan, Ferrare, qui effectivement ſont tres-dépeuplées, eu égard à leur grandeur. Mais cette règle ne convient pas à tous les pays. En France, par exemple, les Villes, ſurtout les grandes Villes regorgent d'habi-

tans, les campagnes en demandent. En Italie, c'eſt tout le contraire. Les campagnes ſont plus peuplées; en voici la raiſon. En Italie, excepté dans le Royaume de Naples, l'homme, quel qu'il ſoit, a vraiment la propriété de ſes biens & de ſa perſonne. Il y a des Comtes, des Marquis, des Princes; mais ils n'ont pas droit de ruiner les eſpérances du Laboureur, pour le plaiſir de conſerver le gibier. Ils ne chaſſent que ſur leur propriété, point de redevances d'ailleurs, point de vaſſalité, point de haute & baſſe Juſtice. Leurs titres, comme en Angleterre, ne ſont que des noms ſans conſéquence. Quant au Royaume de Naples, où les Seigneurs, les grands Propriétaires, peuvent tourmenter les petits, une grande partie de ſa population eſt dans Naples même. On n'y voit plus que les ruines de la grande Grèce. Ce beau pays, qui était alors couvert de Villages & de Villes, peut à peine ſoutenir une faible culture.

Mais, pour revenir à la population totale de l'Italie, qu'il n'eſt pas aiſé de déterminer, le Voyageur s'apperçoit aiſément qu'elle n'eſt pas, à beaucoup près, ce qu'elle devrait être dans

un pays si étendu & si gras. On sait que l'Italie eut autrefois vingt-cinq millions d'habitans. Il est vrai que tel Citoyen Romain avait jusqu'à vingt-mille Esclaves : mais enfin ces Esclaves étaient naturalisés dans le pays qu'ils cultivaient. Si les Cultivateurs, & en général tout le Peuple, avaient plus d'activité, plus d'industrie, l'Italie disputerait encore de richesses avec les Etats les plus riches.

Ses vins, excepté celui de Florence, sont tous liquoreux ; ce qui tient beaucoup à la façon de les faire. Ils les font dans des espèces de baignoires, ils les remuent, ils les tourmentent, ils y mêlent de l'eau. Le vin cuit se façonne autrement. Il se distribue dans de grandes chaudieres, où, après qu'il a bouilli, on le laisse tranquille.

Ses huiles sont fort au-dessous de nos huiles de Provence. Ce n'est pas que la qualité de l'olive ne soit aussi bonne : mais on vise à la quantité ; & l'Etranger qui veut de bonne huile, n'achetera pas celle-là.

Ses laines, eu égard au sol & au climat, égaleraient celles d'Espagne, si, à l'exemple de l'Angleterre, elle faisait parquer ses moutons, & si elle tirait d'ailleurs une plus belle race.

Sa ſoie, dont elle pourrait faire une ſource de richeſſes, attendu la grande conſommation, dans des pays à qui la Nature la refuſe, n'eſt pas portée au degré d'abondance dont elle ſerait ſuſceptible. On n'y voit pas la quantité de mûriers, à laquelle on devrait s'attendre.

Une grande partie du Royaume de Naples, toute la campagne de Rome, la Marche d'Ancone, le Duché d'Urbin, toutes les Terres Pontificales, languiſſent par la pareſſe des habitans, pareſſe occaſionnée en partie par une charité déplacée. Les Moines, qui poſſedent d'immenſes richeſſes, font de grandes aumônes. Il n'y a point de gueux, quelque valide qu'il puiſſe être, qui ne trouve à vivre ſans rien faire.

Il y a eu beaucoup de grands Papes qui ſe ſont immortaliſés, les uns en reſſuſcitant les Arts, les autres en élevant des Temples magnifiques; ceux-là en reſtaurant les anciens monumens, que Rome moderne n'égalera jamais. La baſe de tout a manqué à leur gloire. Si le premier Conclave, au-lieu de jeter les yeux ſur un profond Théologien, ou ſur un Saint qui ne ſerait que Saint, les arrêtait ſur un ſujet de la trempe de Sully,

qui deſsècherait les Marais Pontins, qui empêcherait les inondations du Tibre, qui creuſerait des canaux, qui ouvrirait des chemins, qui animerait l'agriculture, qui créerait le commerce, qui favoriſerait la population, qui proſcrirait la pareſſe, & le mépris des Arts utiles, tandis que les Arts d'agrément ſont adorés; & ſi ce grand exemple du Père commun était ſuivi par les Princes ſes très-chers fils, qui partagent l'Italie avec lui, penſe-t-on que le Saint-Eſprit n'approuverait pas un tel choix? Il faut de l'argent pour cela: ſans doute il en faut: mais il y a eu tel Pape qui a mis à des embelliſſemens, à enrichir le nepotiſme, ou à faire la guerre à des Souverains très-Catholiques, plus d'argent qu'il n'en fallait pour procurer de ſi grands biens.

Du Phyſique de l'Italie paſſons au Moral. Si on en voulait décrire tous les détails, on ferait de gros volumes. Il faut ſe réduire à ce qui paraît le plus intéreſſant.

CHAPITRE PREMIER.

Du penchant de l'Italie vers une certaine forme de Gouvernement.

QUOIQUE tous les Gouvernemens, Monarchique, Républicain ou Mixte, ſoient en eux-mêmes également bons, pourvû que celui ou ceux qui gouvernent, dépendent des Loix, comme les gouvernés, il eſt cependant des Peuples qui ont plus d'inclination pour l'un que pour l'autre.

On aurait de la peine à perſuader à l'Aſie, où le pouvoir d'un ſeul eſt né, pour ainſi dire, avec la ſociété, que les peuples peuvent ſubſiſter ſans Monarques. En Europe ce n'eſt pas de même; &, pour ne parler que de l'Italie, elle a eu, dès les tems les plus réculés, plus de Républiques que de Royaumes. Romulus même, en fondant ſa Royauté, y mêla de la forme Républicaine, par l'établiſſement d'un Sénat; &, malgré ce remède, Rome ne put ſouffrir que ſept regnes; & à la révolution, pour un ou deux Rois que l'on comptait dans toute

l'Italie, la nouvelle République était environnée d'une foule d'autres. La grande Grèce, aujourd'hui le Royaume de Naples, où Pythagore, Zaleucus, Charondas, donnaient des Loix, ne connaissaient que le gouvernement Républicain ; jusqu'à ce qu'enfin toutes ces Républiques se fondirent dans la grande République Romaine.

Nous sçavons qu'elle disparut elle-même sous les Empereurs ; mais, si on excepte ceux qui par leur gouvernement rappelaient les tems heureux, & même le simulacre auguste de la République, on vit continuellement sous les autres des conspirations, pour y revenir.

Les tems modernes ont montré le même goût, malgré les forces des Princes Barbares qui étaient assis sur les débris de l'Empire & de la République. Venise, Sienne, Pise, Lucques, Florence, se hâterent, autant qu'il fut possible, de ressaisir la liberté.

Le peuple Romain, au onzième siècle, faisait la guerre aux Papes, après s'être servi de leur autorité pour se délivrer de la domination des Empereurs : & lorsqu'il eut repris le gouvernement de la Ville, il redevint ennemi des Papes, qui eurent

plus à ſouffrir de lui que d'aucun Prince Chrétien. Dans le ſiècle ſuivant, tandis que le Pape Alexandre III mettait en eſclavage l'Angleterre & ſon Roi, pour les punir du meurtre de Thomas Becket, Archevêque de Cantorbéri, il ne pouvait ſe faire obéir des Romains qui ne lui permettaient pas de réſider à Rome, quoiqu'il promît de ne ſe mêler que des affaires Eccléſiaſtiques. Le trône Pontifical ſentit encore de plus violentes ſecouſſes, lorſqu'en 1347 l'audacieux *Rienzi*, né à Rome dans l'obſcurité, mais nourri dans les ſciences, prit le titre de Tribun, mena le peuple au Capitole, où il arbora trois étendards, avec les ſymboles de la Liberté, de la Juſtice & de la Paix; après quoi, il leva une armée de vingt-mille hommes, reçut des Ambaſſadeurs de l'Empereur & d'autres Puiſſances. Il fallut l'aſſaſſiner, pour rompre ſes projets.

La Sicile avait paſſé de la domination des Normans, ſous celle de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis. On n'oubliera jamais à quel excès elle ſe porta, pour la ſecouer; la ſanglante boucherie des Vêpres Siciliennes où tous les François furent égorgés.

Naples

Naples devait être façonnée depuis long-tems à l'obéiſſance paſſive, ſous le ſceptre des Rois. Elle l'oublia dans le dernier ſiècle, en 1645, à la voix de Mazaniello. Ce pêcheur vit deux-cent-mille hommes ſous ſes ordres; & la révolution s'achevait, ſi cette multitude avait été un peu diſciplinée, ou ſi l'aſſaſſinat du chef n'avait pas raſſuré le thrône.

Gènes, après avoir été ſoumiſe aux Lombards & aux Empereurs, avait profité du tems des Croiſades, pour ſe remettre en liberté. Elle ne ſe livra enſuite aux Rois de France Charles VI, Charles VII, Louis XI, Louis XII, que parce qu'elle ne pouvait pas ſouffrir de Maîtres, & pour reprendre ſa forme Républicaine le plutôt qu'elle pourrait; ce qui arriva par la valeur & la magnanimité d'André Doria.

Je ne parle pas des deux petites Républiques de Saint-Marin & de Raguſe. Cette derniere, ſituée ſur le golphe de Veniſe en Dalmatie, eſt tellement attachée à ſa conſtitution, qu'elle aime mieux être tributaire des Infidèles, que de riſquer ſa liberté avec des Chrétiens. Le Turc, éloigné d'elle, ſe contente d'un léger tribut, & la protège.

Mais encore de nos jours le goût Républicain ne ſe montre-t-il pas dans toute l'Italie ? La Sicile ſe ſoulève aſſez fréquemment contre ſes Vicerois. Le peuple Napolitain, au moindre mécontentement, évoque l'ombre de Mazaniello.

A Rome, ſi les Papes ſe maintiennent ſur le thrône, c'eſt en ménageant le peuple, par l'attention ſoutenue à lui fournir conſtamment du pain au même prix, & par la modicité, pour ne pas dire la nullité des impôts. Une partie du peuple, les Tranſteverains, habitent un quartier de Rome, au-delà du Tibre. Laboureurs, Vignerons, Pêcheurs pour la plupart, ils ſe regardent comme les vrais deſcendans des anciens Romains. Cette opinion, fondée ou non, leur enfle le courage; & dans toutes les occaſions, ils ſont toujours les premiers à repouſſer les entrepriſes de la fiſcalité arbitraire. Le Pape Benoît XIV, forcé peut-être par quelque beſoin imprévu, avait mis un nouvel impôt ſur des comeſtibles; ils refuſèrent de payer. On voulut les contraindre par la force militaire: ils ſe préſentèrent armés, comme ils purent, à la tête du pont Saint-Ange. Un jeune

homme qui les commandait, fut tué au premier feu; ſa mère prit ſa place; & la multitude, partageant ſon reſſentiment, mit les ſoldats en fuite, & la Ville dans le plus grand effroi, parce que cette partie du peuple pouvait ſoulever toute la maſſe : il fallut négocier ; on offrit de l'argent à la mère pour la calmer ; elle répondit qu'elle n'était pas aſſez lâche pour vendre le ſang de ſon fils ; on aima mieux retirer l'impôt, que de s'expoſer à une plus grande effuſion de ſang. On voit auſſi, dans la juſtice que ce peuple ſe rend à lui même, à certain égard, combien on eſt forcé à le ménager. Les gens à équipage s'interdiſent de trotter ſur le pavé de Rome : car, s'il arrivait quelqu'accident, malheur auſſi au cocher & au maître de l'équipage ! La police ne s'en mêle pas : enfin les Papes n'ôſent pas abolir ce Sénateur unique, reſte du plus auguſte Sénat du monde, phantôme qui flatte le peuple ; mais les Papes ſe gardent bien de confier cette place à un Romain, dans la crainte des conſéquences.

Rien ne nous paraît moins guerrier que les Italiens de ce ſiècle, ſi on excepte les ſujets du Roi de Sardaigne,

que de fréquentes guerres ont exercés. Cependant eſt-il queſtion de leur liberté : l'eſprit Républicain vaut une armée.

Gènes était aux fers en 1746, ſous les armes Autrichiennes. Un Plébeïen (il mérite d'être nommé) le Cordonnier l'*Eſpagnette* fait entrer le peuple dans ſon indignation, l'arme, le mène à l'ennemi, & Gènes eſt libre. Mais l'ennemi revient avec de plus grandes forces. L'Eſpagnette diſpute le paſſage de la Bocchete, y commande, y combat & meurt en Héros. Le courage qu'il avait allumé dans ſes concitoyens, & les ſecours tardifs qui arrivèrent, remirent la République dans ſon aſſiette. Parmi pluſieurs traits qu'on m'a cités à Gènes même, il en eſt un qui prouve que cet homme ſingulier avait une âme noble dans une condition très-obſcure. Au fort de la criſe, un Négociant Marſeillois, qui avait une maiſon de commerce, & des effets précieux à Gènes, vint lui demander, à ſon quartier général, la permiſſion de ſe retirer ; il la lui accorda avec la ſûreté dans l'exécution. Le Négociant, plein de reconnaiſſance, lui offre une bourſe d'or, tréſor pour un artiſan qui avait une femme & des enfans à nourrir.

Refus; le Négociant insiste, presse. Que répond cet homme ? Si en ce moment je n'étais que l'Espagnette, je pourrais recevoir d'un homme riche que j'oblige; mais je suis Général.... Eh! que prétendez-vous, réprend le Négociant ? Si vous réussissiez, serait-ce de vous emparer du Gouvernement ? Nous sçavons mieux combattre que les Sénateurs, répond l'Espagnette; mais ils sçavent mieux gouverner. Ce que je demanderai avant de quitter les armes, c'est la réforme des abus.

Le Sénat lui devait peut-être une statue & des remercîmens au peuple. Loin de-là, avant la catastrophe, ce Sénat allait établir de nouveaux impôts. Le jour qu'il devait s'assembler, pour en concerter l'Edit, un Noble, vraiment noble, digne de l'immortalité, le Sénateur *Grillo*, joncha l'antichambre du Conseil de morceaux de corde de deux pieds de longueur. La délibération entamée, on lui demanda avec étonnement ce que signifiaient ces cordes ? Pour pendre ce Peuple, qui, depuis la prise d'armes, a quitté son travail & son salaire journalier pour vous sauver; ne vaut-il pas mieux le pendre que de le réduire au

déſeſpoir? Mais il faut de l'argent, dit le Sénat; où le prendre? Où il eſt, répond le Protecteur du Peuple; & à l'inſtant, ouvrant les portes du Palais, il fait entrer des crocheteurs chargés de cinq-cent-mille livres en eſpèces qu'ils répandent ſur le parquet. Exemple trop beau, pour qu'il ne fût pas ſuivi.

La Corſe vient auſſi de montrer combien elle eſt portée à ne dépendre que d'elle-même. Subjuguée par une République-Roi, déja depuis pluſieurs années elle ſe ſoulevait contr'elle. Quelques Régimens Français tâchaient inutilement de la rendre à ſes Maîtres; il a fallu deux campagnes & deux armées nombreuſes, pour ſoumettre des gens qui n'avaient ni Places, ni troupes diſciplinées, mais qui ne voulaient point de Maîtres.

De ce tableau raccourci ſortent mille traits qui préſentent d'âge en âge le penchant général de l'Italie vers le Gouvernement Républicain. Il importe peut-être au repos de l'Europe qu'elle reſte diviſée, comme elle eſt, en différentes Souverainetés; car ſi toutes tombaient au pouvoir d'un ſeul; & que ce Monarque eût la rage & le génie des conquêtes,

que ne tenterait-il pas avec tous les moyens qu'il trouverait dans un tel pays ?

CHAPITRE II.

Du caractère des Italiens.

POINT de Géographe, ou d'Hiſtorien qui, en écrivant d'une Nation, n'eſſaye d'en tracer le caractère : mais le Voyageur (je parle de celui qui ne veut voir que ce qui eſt) s'apperçoit bientôt, qu'en croyant ſaiſir un caractère national, il ne tient que des caractères particuliers à telle ou telle Ville, ou à un certain nombre d'individus. Toute Nation eſt un aſſemblage de bonnes & de mauvaiſes qualités, de vertus & de vices.

D'ailleurs, le caractère national, s'il exiſtait à une certaine époque, s'altère, ſe change par bien des cauſes qui ſurviennent, le Gouvernement, le Commerce, & le mélange des Etrangers.

De-là vient que, parmi les Hiſtoriens, Grégoire de Tours accuſe les Italiens d'être ſans foi, de ſe faire un jeu du par-

jure, & d'être enclins au larcin & au meurtre. Dithmar, pluſieurs ſiècles après, les peint avec les mêmes couleurs. Saint Bernard les traite de peuple barbare, turbulent & orageux.

D'autre part, Jacques de Vitry, dans le ſiècle ſuivant, préconiſe leur prudence, leur gravité, leur maturité, leur attention aux bienſéances, leur ſobriété, leur éloquence, leur aptitude au Gouvernement, leur économie, leur prévoyance, leur amour pour la liberté, leur haine pour le deſpotiſme. Le ſavant Barclai y ajoûte la ſagacité, la ſoupleſſe & la patience.

Si toutes ces bonnes qualités ne ſont pas aſſez généralement répandues en Italie, pour en compoſer un caractère national, on peut du moins le former de quelques-unes, telles que la patience, la ſoupleſſe, la ſagacité, l'éloquence. L'Italien ſe reſout ſans peine à attendre les évènemens, ſans les précipiter. Point de forme qu'il ne prenne, pour arriver à ſes fins. Il faut qu'une affaire ſoit exceſſivement embrouillée, s'il n'en démêle pas le fil. Il a une éloquence naturelle dans la converſation, où elle ſe montre ſans apprêt; la vivacité des images qu'il

emploie, ſes geſtes, les inflexions de ſa voix, ſon ton appuyé ſur des voyelles ſonores qui terminent tous les mots de ſa Langue, vous forcent à l'attention; & il ſait encore écouter.

Une autre qualité bien louable, c'eſt l'honnêteté des Italiens pour les Etrangers. Ils leur ouvrent leurs Palais, leurs maiſons de plaiſance, leurs jardins; & cela, ſans faire acheter la grace par des prieres réitérées, ſans la retarder, ſans faire ſentir que c'eſt une grace, ſans regarder même à la qualité des perſonnes. Il ſuffit que l'Etranger ait une figure honnête. Se haſarde-t-on à parler leur Langue? Loin de courir le riſque d'un rire offenſant, ou d'un perſifflage, on vous encourage toujours par un *parla benè, beniſſimo.*

Mais ſi nous cherchons une paſſion dominante en Italie; c'eſt le goût de la repréſentation. Les Grands, dans les Palais qu'ils ſe bâtiſſent, ne ſe logent pas pour eux. Derrière une longue enfilade de ſalles & de ſallons où ils reçoivent les viſites, où ils établiſſent les converſations, où ils donnent des concerts & des fêtes, ils ſe ménagent quelque réduit pour leur habitation. Leur livrée, leur

cortége, leurs équipages montrent toujours de la prétention. Cependant, comme ils ne veulent pas se ruiner, ils retranchent de leur table, pour nourrir cette magnificence.

Ce goût de représentation s'étend proportionnellement aux classes subalternes. La bonne bourgeoisie, aux approches de quelque Fête publique, se condamne à deux ou trois jours de jeûne, pour se montrer en carrosse, en louant des laquais. Les femmes ont recours à d'autres moyens, sans privations.

CHAPITRE III.

De la douceur du Peuple.

DE l'eſprit républicain qui domine dans toute l'Italie ; & de la promptitude du peuple à ſe ſoulever contre le pouvoir arbitraire, on pourrait conclurre que ce peuple eſt d'une humeur difficile, bruſque, emportée. Point du tout. Il eſt plus doux, plus honnête que le Hollandais, l'Allemand, l'Anglais ou le Français. On s'en apperçoit dans les embarras qui ſe trouvent dans les rues, ou ſur les chemins. Point de juremens, point de colère, point d'injures, encore moins de coups. A Veniſe, dans les obſtructions fréquentes des gondoles ſur les canaux étroits, on entend les Gondoliers ſe dire les uns aux autres : *fradel, non travagliar, non ſtraſcinar i poveri Chriſtiani.* Frère, tâchons de ne pas nous nuire, de ne pas nous briſer ; pauvres Chrétiens que nous ſommes. Avec cette douceur de mœurs, avec cette tranquilité d'eſprit, ils s'entr'aident, ils ſe débarraſſent plutôt.

Rien de plus ſoumis, de plus reſpectueux que les domeſtiques, non ſeulement pour leurs Maîtres, mais pour tout autre. Les valets de place, que les Etrangers ſont obligés de prendre à leur ſervice, ſont d'une exactitude & d'une patience à toute épreuve. Vous les gronderiez, vous les frapperiez, qu'ils vous traiteraient encore d'*illuſtriſſimo*, en vous priant de vous appaiſer, pourvû qu'ils ſoient bien payés. La ſobriété de ce peuple contribue ſans doute à cette douceur de mœurs. Le vin ne l'emporte jamais hors de la raiſon. On ne s'aviſe pas de s'informer ſi un ouvrier, ou un cocher qui ſe préſente, eſt ſujet au vin.

CHAPITRE IV.

Des Femmes en Italie.

LES Italiennes, assez communément, ont une taille légère avec des graces vives, sans être factices. Fort peu empruntent leur teint. A Rome elles sont plus belles que jolies. On n'entend pas dire qu'elles se mêlent des Gouvernemens. Les hommes qui en tiennent le timon, avec des têtes plus faites peut-être pour le manier que dans beaucoup d'autres pays, se piquent de gouverner par eux-mêmes. Il faut que les femmes se contentent de plaire.

Le tems où elles ne se montraient pas, n'est plus. On disait: *jaloux comme un Italien.* On a trouvé le remède en leur confiant la garde de leur propre vertu. Les femmes du beau monde ont un Sigisbé, personnage galant qui tient un peu de l'ancienne Chevalerie. Il sert sa Dame avec une exactitude digne de reconnaissance. Il lui donne la main à l'Eglise, au Spectacle, dans les conversations, dans les promenades; & tandis que la Dame emploie son Sigisbé, le

mari se fait Sigisbé d'une autre femme. Cette mode ne paraît pas propre à former des Lucrèces. Mais les maris ont pensé qu'il valait mieux laisser les femmes en liberté, que de s'égorger pour l'amour d'elles. Cependant la pratique des deux lits ne s'y est point encore introduite. Le précepte donné à l'homme, dès sa création, *adhærebit uxori suæ*, a l'air d'être gardé. Les Tribunaux ne retentissent point de demandes en séparation.

Un goût plus particulier aux femmes d'Italie, plus répandu qu'en tout autre pays, c'est celui des Lettres & des Sciences. L'Histoire en fait foi. Je n'en citerai qu'un petit nombre.

Au treizième siècle, la fille d'un Gentilhomme Bolonais, à l'âge de 23 ans, prononça une Oraison funèbre dans la langue de Cicéron. A 26, elle prit les degrés de Docteur ; & sa grande réputation la fit nommer à une Chaire de Droit. On oubliait les graces de son sexe, pour ne rien perdre de ce qu'elle disait.

Au quinzième, *Isota Nogarola*, de Verone, était en relation avec tous les Savans, qu'elle étonnait par l'étendue de ses connaissances, & qu'elle char-

mait par la manière de les rendre.

Au ſeizième, *Caſſandra Fédélé*, Vénitienne, écrivait également bien en Proſe & en Vers, non ſeulement dans ſa Langue, mais encore dans celle de Virgile & d'Homere. Elle poſſédait toute la Philoſophie de ſon tems; elle s'élevait même juſqu'à la Théologie. Les Papes & les Rois l'honorèrent de leurs hommages.

Dans le même ſiècle à Rome, *Vittoria Colona*, Marquiſe de Peſcaire, pleura, en belles Elégies, l'époux, le grand-homme de guerre qu'elle avait aimé. Et qu'on ne croye pas que la Littérature, parmi les Italiennes, ſoit paſſée de mode; la Signora *Laura Baſſi* profeſſe aujourd'hui la Phyſique à l'Inſtitut de Bologne. Dans le nombre des Improviſatrices, ces Sybilles qui font, ſur le champ, les Vers qu'elles chantent, la célèbre *Corilla* donne de la jalouſie aux Improviſateurs les plus exercés. Enfin, l'Académie des Arcades, parmi ſes Bergeres, en compte pluſieurs qui ſacrifient aux Muſes, comme aux Graces. D'où vient aux femmes Italiennes ce penchant marqué à cultiver leur eſprit? N'eſt-ce point parce que le flambeau du ſavoir

s'étant rallumé en Italie, avant que d'éclairer les autres peuples, elles ſe ſont épriſes de ſes premiers rayons, & ont tranſmis cet amour à leurs filles? Les Italiens, accoutumés, de tout tems, à voir les Lettres & les Sciences ſe familiariſer avec le ſexe, ne s'aviſent pas d'en rire. *Les Femmes Savantes* de Moliere n'étaient que ridicules, ſans être ſavantes.

CHAPITRE V.

Du Luxe en Italie.

CHAQUE pays a ſon luxe. Ce n'eſt pas la table qui dérange les Maiſons en Italie. La *Chocolata*, des *Rinfreſchi*, voilà communément ce qu'on offre. Mais l'amour de la repréſentation entraîne de grandes dépenſes dans la conſtruction & l'entretien des Palais, dans les meubles, dans les équipages, dans la multitude des domeſtiques. Ce luxe, qui s'étend également aux étoffes de goût & aux modes, nuit encore plus à l'Etat qu'aux particuliers, parce que l'Italie, ou du moins la plus grande partie de l'Italie, n'a pas les

manufactures qui travaillent le luxe. Elle eſt donc obligée de porter ſon argent à l'Etranger ; ce qui double la perte, lorſqu'on n'en a guères.

On eſt étonné d'entendre dire que les Royaumes de Naples & de Sicile, les deux plus fertiles contrées de l'Europe, ne rapportaient rien aux Princes de la Maiſon d'Autriche, qui les a poſſédés ſi longtoms. En voici la raiſon. Les grands Seigneurs allaient en foule ſe ruiner à Madrid, & ceux qui reſtaient dans leur patrie, n'enrichiſſaient pas le peuple par leurs dépenſes ; parce que leurs objets de luxe venaient de l'induſtrie étrangère. Or, on ſait qu'il n'y a qu'un peuple aiſé qui puiſſe remplir les coffres du Souverain.

A préſent que le Royaume de Naples n'eſt plus une Province d'Eſpagne, le mal peut être moins grand : mais le luxe n'ayant fait qu'augmenter parmi les Napolitains, où il y a tant de Barons, de Marquis, de Comtes, de Princes, ſans avoir de quoi l'alimenter par l'agriculture & les manufactures du pays, il eſt difficile qu'un tel luxe ne tourne à la ruine des particuliers & de l'Etat.

CHAPITRE VI.

De la Religion en Italie.

IL n'eſt point de pays dans la Catholicité, où il y ait autant d'Egliſes, autant de ſaints dans la plus éclatante vénération, autant d'*ex-voto*, autant de Couvens, de Confréries, de Pélerinages, de confeſſions, de Communions, en un mot autant d'exercices de Religion, conſtamment ſuivis; & avec tant de moyens de ſanctification, les Italiens n'ont pas de meilleures mœurs que les autres Etats. Leur conduire en bien des points ferait croire qu'ils ne diſtiguent pas aſſez l'extérieur de l'intérieur de la Religion, & que, l'extérieur étant bien, tout eſt bien.

Il ne faut que quelques exemples pour faire ſentir la probabilité de cette conjecture. Dans le ſexe qu'on appelle dévot par excellence, parce que la Religion le trouve ordinairement plus docile, les femmes les plus galantes, aux approches de Pâques, vont faire une Retraite dans quelque Couvent. Les ſoupirans ne s'en

inquiètent pas ; le passé les rassûre. L'autre sexe est encore plus à son aise ; pourvu qu'il ne se soit pas enivré, péché extrêmement rare dans le pays.

L'extérieur de la Religion a pénétré si profondément dans l'éducation nationale, que les Samedis, dans les lieux même de prostitution, on fait brûler un cierge devant l'Image de la Vierge ; & on exige en surérogation de quoi faire dire une Messe.

Les Prédicateurs ont bien à se louer de l'affluence des Auditeurs ; peut-être supposent-ils qu'écouter, c'est pratiquer. Quant à leur éloquence, ils paraissent sentir qu'il y faudrait plus de raison, de dignité, de majesté ; encore tout récemment un de leurs Prédicateurs les plus courus, en prêchant sur les dangers du bal, disoit : *Vediamo ogni giorno una zitella andar al ballo col fiore della pudicizia, e ritornarsene alla casa col frutto.* Ils étaient arrivés au vrai ton dans leur beau siecle. Ils font des efforts pour y revenir ; mais vraisemblablement ils seront encore long-tems à inculquer plus vivement le pratiques religieuses, que les vertus.

CHAPITRE VII.

De la Tolérance Religieuſe en Italie.

DE tout tems l'intolérance Catholique s'eſt montrée plus rigoureuſe contre les Juifs, qu'à l'égard de toute autre Religion. Aujourd'hui dans toute l'Italie, à Turin, à Veniſe, à Gènes, à Lucques, à Modène, à Florence, ils exercent librement leur culte, les arts & le commerce. Ils ſont même citoyens à Livourne, où ils partagent les offices publics avec les autres commerçans, & où ils ont des propriétés en maiſons & en terres.

A Rome, oui, à Rome, cinq à ſix mille Juifs raſſemblés dans le Ghetto, quartier ſéparé, y vivent auſſi tranquilement en adorant le Dieu d'Abraham dans une belle Synagogue, que leurs pères vécurent autrefois à Jéruſalem. Ils ſont ſeulement aſſujettis à une cérémonie religieuſe & pécuniaire. Lorſque le Pape, après ſon élection, va prendre poſſeſſion de Saint-Jean-de-Latran, les Rabins & les Anciens de la Synagogue ſe pré-

ſentent à ſon paſſage, & lui offrent, à genoux, le Pentatheuque, dans un baſſin rempli d'or & d'argent. Le Pape donne un coup de baguette ſur la tête du premier Rabin, pour ſignifier qu'il accepte leur hommage; & qu'il leur permet de demeurer à Rome pendant ſon Pontificat. Il eſt aſſez ſingulier que d'autres Egliſes Catholiques, en rejettant les Juifs, veulent être plus ſages que leur mère.

L'inquiſition, contre ſa nature, qui eſt de condamner ſans entendre, & de brûler pour des opinions religieuſes, ſe comporte à Rome avec aſſez de douceur. Depuis plus d'un ſiècle elle n'a jugé perſonne à mort. Si elle recherche quelqu'un pour cauſe de Religion, tout ſe paſſe, *incognitò*, en peines ſpirituelles & pécuniaires. Rien de public que ſur des ſujets de la lie du peuple. S'ils ont blaſphémé, par exemple, ils expient leurs blaſphêmes à la porte de leur Paroiſſe, la langue ſerrée entre des morailles.

Les Papes, autrefois ſi intolérans, ſi prompts à armer les Princes Chrétiens contre les Infidèles ou les Hérétiques, ſe ſont bien adoucis. Un Curé de Paris, banni du reſſort, dans nos dernières que-

relles de Religion, alla ſe jeter aux pieds de Benoît XIV, Pontife également reſpecté & chéri des Hétérodoxes, que des Orthodoxes : « je ſouffre per-» ſécution, dit le Curé, pour la défenſe » de l'Egliſe Romaine & du Pape ». *La Chieſa Romana*, répliqua le Saint-Père, *non ha biſogno d'un tal difenſore, ed io non voglio eſſer diffeſo.*

Le Sénat de Veniſe, en 1754, défendit, dans toute l'étendue de la République, de mettre à exécution les Bulles, les Brefs, les Reſcrits, monitoires, diſpenſes pour mariage, réſignations, coadjutoreries, & toute autre diſpoſition venant de la Cour de Rome, ſans avoir été examinés & autoriſés par le Sénat. Cet Edit ſubſiſte; & d'autres Etats d'Italie s'approchent plus ou moins de cet eſprit, & Rome ne tonne pas.

La liberté de la Preſſe tient auſſi à la tolérance religieuſe. On imprime en Italie, à Véniſe, à Milan, à Lucques, à Florence, des traductions d'ouvrages Français & Anglais, prohibées dans des pays qui ne ſçauraient ſe piquer d'être plus Catholiques; des ouvrages même Italiens qui ne manquent pas de hardieſſe. Quelques Cardinaux, plus émi-

ne ns par leurs lumière s, que par leur dignité, protègent cette liberté; & on eſt tout étonné d'acheter, ſans façon, chez les Libraires de Rome, des Livres qui ne ſe vendent à Paris que ſous le manteau.

La cenſure des Livres qui s'impriment à Rome & dans l'Etat Eccléſiaſtique, entre dans le Département du Maître du ſacré Palais, place toujours remplie par un Dominicain. Les Poëtes autrefois avaient grand'peur qu'il ne les prît pour des Idolâtres: car on fit cette proteſtation à la tête de leurs Poëſies. Le mot *deſtin*, les noms des Dieux, *Mars*, *Vénus*, *Mercure*, que vous trouverez dans ce Drame, n'y ſont mis que poétiquement pour le jeu du théâtre, & nullement par perſuaſion de leur réalité; car je crois toujours à ce que croit & commande notre Mère Sainte-Egliſe. Cette Profeſſion de Foi ſerait ſuperflue aujourd'hui. Le Maître du Sacré Palais & l'Inquiſition ſuppoſent volontiers que tout le monde croit ce qu'il doit croire; & on évite de nourrir les querelles théologiques, en y faiſant trop d'attention.

Il faut pourtant avouer que la liberté de la Preſſe a ſes dangers; car, ſans par-

ler des libelles qui ſont & doivent être proſcrits dans tous les Gouvernemens, des génies trop hardis peuvent mettre au jour des opinions téméraires en matière d'Etat ou de Religion. Les Italiens d'aujourd'hui penſent qu'il vaut mieux riſquer ces témérités, qu'on peut repouſſer par de bonnes raiſons, que de s'expoſer à étouffer les lumières, par le ſouffle impétueux d'une police inquiette. Ils comparent la plume à l'épée, dont la deſtination eſt de défendre la Patrie; mais parce qu'elle ſert quelquefois au meurtre, faut-il la briſer?

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Des Sciences & des Bibliothèques en Italie.

LES Italiens, depuis le beau siècle de Léon X, qui avait ressuscité l'Eloquence, la Poésie, l'Histoire & la Philosophie, étaient retombés peu-à-peu, sinon dans la stérilité, du moins dans une fausse fécondité, très-inutile à l'avancement de l'esprit humain.

La patrie de l'Arioste, du Tasse, de Frapaolo, de Guichardin, de Galilée, n'enfantait plus que des Sonnets, des Chansons, des Dissertations sur les antiquités, des Traités de Théologie Scholastique. Dans le siècle qui coule, elle paraît se souvenir de ce qu'elle a été. Muratori, Maffei, Metastase, Becaria & d'autres ont r'ouvert la carrière du génie & du goût; & si l'émulation s'en mêle, comme les apparences le promettent, ceste nation trouvera chez elle-même une abondance de secours qui n'existe pas ailleurs. C'est dans ses Bibliothéques.

Avant la renaiſſance des Lettres, lorſqu'à peine les autres Nations ſçavaient lire, l'Italie amaſſait déja des manuſcrits qu'elle faiſait chercher en Aſie & en Europe ; & au tems des Médicis elle forma ces grandes collections d'Arts & de Sciences, qui n'ont fait que s'augmenmenter depuis.

Si tous les Livres, tous les manuſcrits étaient détruits, excepté en Italie, Rome ſeule pourrait réparer la perte générale. On ne cite aucun dépôt dans le Monde qui puiſſe égaler la Bibliothèque du Vatican. Celles de la Propagande, de la Sapience, des Dominicains de la Minerve, & d'autres, toutes publiques, ſans diſputer avec celle-là, ſont fort riches. Autres richeſſes : les Bibliothèques particulières, telles que la Pamphile, la Barberini, la Borgheſe, la Chigi, l'Altieri, l'Albani, la Corſini, &c. ſeraient ailleurs des Bibliothèques publiques. Elles le ſont, en quelque ſorte, par l'honnêteté, & la facilité des propriétaires.

Si aux richeſſes de Rome, en ce genre, on veut joindre celles de Naples, de Milan, de Veniſe, de Turin, de Florence, la mère des Sciences, & de tant d'autres Villes qui ont auſſi leur part à la fortune

publique, on conviendra qu'aucun pays n'en peut montrer autant que l'Italie. Elle a dans ces immenſes dépôts des connaiſſances humaines de quoi guérir toutes ſes erreurs en Politique, en Légiſlation, en Philoſophie, en Morale; elle a tous les inſtrumens du ſçavoir. Mais quelles ſont les Nations qui profitent de tous leurs avantages?

CHAPITRE IX.

Des Monumens antiques en Italie.

IL n'en eſt pas de l'Italie comme des autres Régions de la terre, où l'Antiquité s'eſt ſignalée par des ouvrages étonnans. Il n'y a plus de veſtiges, ni des murs de Babylone, ni de ſon Temple de Jupiter-Bélus, ni de la Statue-montagne de Sémiramis, ni de ſes Jardins en l'air, ni de ce Lac artificiel qui reçut l'Euphrate tout entier, en attendant qu'on lui creusât un lit. On ne ſçait pas même au juſte où était Babylone. L'Egypte ne conſerve que ſes pyramides.

On parle beaucoup des Monumens de

la Grèce, mais c'eſt plus ſur la foi de l'Hiſtoire, & ſur des conjectures, que ſur ce qui en reſte. Les Romains, en la ſoumettant, en enlevèrent tout ce qu'ils purent tranſporter, en tableaux, en ſtatues de marbre ou de bronze, en basreliefs. Ils lui enlevèrent même ſes Artiſtes.

Quant aux édifices, ils ſe ſont conſervés, plus ou moins, ſous les Empereurs d'Orient juſqu'au tems où Mahomet II renverſa leur Empire. Depuis cette époque, tout ce qui reſtait, à peu de choſe près, le génie même des Grecs a péri, ſous la barbarie des Mahométans.

La même cataſtrophe n'eſt pas arrivée en Italie, quoique d'autres barbares l'aient inondée; ſoit parce qu'ils ne faiſaient que paſſer comme des torrens qui laiſſent ſubſiſter tout ce qui oppoſe une grande réſiſtance, ſoit parce qu'ils ne mirent jamais l'Italie ſous le joug de l'eſclavage qui perd tout.

Nul pays dans le Monde qui montre autant de monumens antiques. Rome ſeule en poſſède plus que l'Europe entière; & dans Rome cinq à ſix Palais, tels que le Farneſe, le Borghèſe, le Barberin, le Juſtiniani, ſont plus riches en

ouvrages Grecs que l'Angleterre ou la France. Ajoutons que, parmi les autres Villes d'Italie qui ne ſont pas dépourvues de monumens, Naples & ſes environs diſputent avec Rome, & Florence avec l'une & l'autre.

Nul pays auſſi qui mérite tant de les poſſéder. La France a quelques monumens de cette bonne antiquité : mais nous les négligeons, nous les déshonorons. A Nîmes, la Maiſon carrée, Temple ancien d'une forme ſi belle & ſi agréable ; ce morceau précieux d'Architecture a été livré à des Moines pour en faire une Egliſe. On l'a gâté ; ils ont eu la maladreſſe d'engager pluſieurs de ſes belles colonnes dans un vilain mur de leur création. Ils ont fait pis encore, pour établir une communication de leur Couvent à l'Egliſe ; ils ont offuſqué le chef-d'œuvre. Ce qui m'a un peu conſolé, c'eſt que ſans eux peut-être le monument eût péri par la ruſtique inſenſibilité de nos pères ; mais à préſent que nous avons du goût, il ſerait tems, il ſerait facile de le rendre à toute ſa gloire & à l'admiration publique.

L'Amphithéâtre a été encore plus maltraité par nous que par le tems. Il eſt

plein à regorger de maisons du peuple. Pour en jouir très-imparfaitement, il faut monter jusqu'aux derniers gradins. Si on veut que la France conserve le peu qu'elle a en monumens, on ne sauroit trop veiller à donner aux Villes des Edi-les qui aient des lumières & du goût. Celui qui permit de bâtir la première baraque dans l'Amphithéâtre de Nîmes, causera une dépense d'un million, si on veut réparer sa sottise : & il s'en fallut peu qu'on ne le voulût sous le règne de Louis XIV. Il y a bien de l'apparence que le Temple de Diane, dans la même Ville, subsistait encore, en très-grande partie, il n'y a pas beaucoup de siècles : mais tout périt dans les mains de l'Indifférence.

Bordeaux a un monument qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le *Palais Gallien.* C'est un Amphithéâtre. Loin de le soutenir, il est livré à toutes les immondices du quartier. Il sert de cloaque.

Paris a aussi un monument qui méritait d'être maintenu en honneur, ne fût-ce qu'à cause de l'Empereur Julien, qui aimait tant ses chers Parisiens. Ce sont d'abord plusieurs arcs d'une grandeur frappante ; & ensuite une vaste salle qui faisait partie

de ſes bains ; la voûte majeſtueuſe eſt encore ſi ſolide, qu'elle porte un jardin qu'on a établi deſſus. Ce monument eſt à peine connu des gens de Lettres même. En voici l'enſeigne : à *la Croix de Fer*, bonne Auberge pour les Aniers & les Muletiers, rue de la Harpe. Faut-il s'étonner de cette dégradation, tandis qu'un monument de notre beau ſiècle, envié par l'Italie même, la colonnade du Louvre eſt reſtée ſi long-tems offuſquée au-dehors & au-dedans. L'homme de goût qui l'a débarraſſée, qui l'a découverte, autoriſé par la place qu'il occupait, en a mérité une dans l'Hiſtoire, & peut-être que ſon ſucceſſeur ſe piquera d'achever ce qu'il a commencé d'ailleurs dans le Louvre même.

L'Italie eſt bien éloignée de cette indifférence pour ſes monumens. Le Gouvernement veil e à leur conſervation. Il n'a pas même beſoin d'y veiller Les portiques intérieurs de la belle Univerſité de Turin, ſont chargés de bas-reliefs & d'inſcriptions antiques (*a*). Les Ecoliers,

(*a*) Tirés des ruines d'une très-ancienne Ville ſur le bord du Pô. Cazal ſe vantait d'être cette Ville même; mais une table de bronze,

qui ailleurs dégradent tout, ſe comportent ici en hommes faits. Toutes les Villes d'Italie laiſſent leurs ſtatues, leurs obéliſques, ſans baluſtrades qui les garantiſſent des injures du peuple. A Florence, ſur le marché aux herbes, on voit un groupe précieux, qui prête beau, pour y attacher des bêtes de ſomme : cela n'arrive pas. On dirait que ce peuple, comme celui d'Athènes, ſent le mérite des beaux-Arts; il les adore, il les reſpecte.

CHAPITRE X.

De l'Architecture, Peinture & Sculpture modernes en Italie.

L'ARCHITECTURE moderne qui décore l'Italie, les Italiens la tiennent des anciens Romains, qui la tenaient des Grecs. Les Egliſes, les Palais, les Fontaines, les Places publiques, les Théâ-

trouvée dans les fouilles, ſous le règne du dernier Roi de Sardaigne, portait le nom d'*Induſtria*, dont on ignorait le ſite précis, juſqu'alors.

tres, ſont les ouvrages des Bramante, des Michel-Ange, des Palladio & de leurs rivaux. De Turin juſqu'au fond de l'Italie, les petites idées, le meſquin, le contourné, le bizarre du gothique ont diſparu, pour faire place au beau ſimple, au noble, au majeſtueux.

La Sculpture, qui avait péri avec les derniers Grecs & les derniers Romains, l'Italie l'a retrouvée ſous le ciſeau des Michel-Ange, des Bernin, des Bologne, des Ammanati, des Bandinelli & tant d'autres. La France qui, après l'Italie, a produit le plus de Sculpteurs, ne montre des ſtatues en nombre peu conſidérable & en mérite éminent que dans ſa Capitale. Ses Villes du premier rang en ont auſſi quelques-unes. La ſeule Cathédrale de Milan poſſède ſix-cents ſtatues de bons Maîtres. Que ſerait-ce, ſi on voulait compter toutes celles qui ſont répandues dans toutes les Villes, & les apprécier?

D'après cela, que dire de la Peinture. Le pinceau eſt bien plus rapide dans ſes productions. Si on entreprenait ſeulement de faire le catalogue des Peintres qui ſe ſont diſputé la couronne, tels que Raphaël, le Guide, le Corrége, &c. cette nomenclature ſerait trop longue.

Dans les autres pays où la Peinture a fleuri auſſi, en France, en Flandres, en Hollande, arrive-t-on dans les Capitales où ſe trouvent les plus grandes collections : on en indique aux Voyageurs trois ou quatre, quelquefois moins. En Italie, où il y a tant de Souverains, chaque Cour a ſa collection; tant de Seigeurs qui habitent des Palais, chaque Palais a ſa collection; tant de particuliers paſſionnés pour la Peinture, chacun d'eux, pourvu qu'il ſoit un peu riche, a ſon cabinet ; l'Artiſan même, le Manant, l'Aubergiſte ſe pare de quelques tableaux, non de ces magots, de ces enſeignes à bière, comme on voit chez notre peuple. Si ce n'eſt pas du beau, c'eſt du moins du médiocre, qui vaut bien la peine d'être regardé.

En voyant tant de beautés en peinture & en ſculpture, il faut, comme les Italiens & les anciens Grecs, aguérir ſes yeux aux nudités. Ce n'eſt pas ſeulement dans les cabinets, mais dans les lieux les plus fréquentés, dans ceux même où la Religion ſemble exiger une décence plus ſevère : à Rome, place Navone, il y a un ſouterrain qui eſt, dit-on, le *fornix* où Sainte Agnès fut expoſée à la bruta-

lité des Gardes Prétoriennes ; c'eſt à préſent une Chapelle dont l'Autel a pour tout ornement la figure de la Sainte en demi-relief. L'*Algarde* qui a ſculpté ce beau corps, ne l'a pas plus drapé, qu'on ne drape Andromède. Non, il n'eſt pas rare d'expoſer dans les Egliſes, tantôt Adam & Eve, comme ils étaient dans le Paradis Terreſtre, avant la perte de leur innocence ; tantôt de grands Anges qui ne ſont pas plus vétus, qu'on ne l'eſt dans le Ciel (*a*). Cet aguériſſement des yeux produit peut-être celui des oreilles, qui ne ſont pas plus bleſſées de certaines expreſſions, que les yeux de la repréſentation.

On dit communément que les arts agréables ne viennent qu'à la ſuite des richeſſes. Il faut quelque choſe de plus, le goût. Rouen eſt plus riche que douze bonnes Villes d'Italie, & de ſimples bourgs y ſont plus décorés que Rouen.

Mais, en réfléchiſſant ſur les grands Artiſtes de l'Italie, une queſtion ſe pré-

(*a*) Dans une Egliſe de Pologne, à Lubochnia, on voit des nudités de l'autre monde, encore plus ſingulières : des Anges mâles & femelles qui s'amuſent à courre le lièvre.

ſente. Diomède, devant Troye, ainſi que les autres Héros Grecs, lançait des pierres d'un tel poids, que deux ſiècles après, deux hommes les auraient à peine ſoulevées : l'Art s'affaiblirait-il avec la Nature ?

Michel-Ange, qui a élevé le plus beau Temple du monde ; Ammanati, qui a conſtruit le plus beau pont de Florence ; tous deux ſe ſont encore immortaliſés dans la ſculpture & la peinture. Le Florentin Andrea Orcagna réuniſſait auſſi les trois talens. Le Palais des Pandolfini, à Florence, a été fait ſur les deſſins de Raphaël. Brunelleſco, dans la même Ville, était Statuaire & Architecte. Le Bernin, à qui l'on doit la magnifique colonnade de Saint-Pierre, & tant d'autres grands édifices, a laiſſé des ſtatues du plus grand mérite.

D'autres, tout en s'occupant des Arts, cultivaient auſſi les Muſes. Le Bramante, qui a reſſuſcité l'Architecture, ſacrifiait encore aux Graces de la Poéſie & de la Muſique. Léonard de Vinci, qui, en eſſayant le pinceau, dégoûta ſon maître Verrochio de la peinture, a laiſſé dans la Bibliothèque Ambroiſienne, à Milan, ce manuſcrit ſi vanté qui traite

de l'antiquité des Arts & de l'Hiſtoire naturelle. Il faut finir : Carle Morate, en broyant ſes couleurs, chantait ſes amours en beaux Vers.

On dirait que ces Artiſtes étaient animés de pluſieurs génies, maniant également l'équerre, le pinceau, le cizeau & la lyre. Aujourd'hui l'Italie, comme les autres pays, ne demande à l'Artiſte que d'être un ; & on eſt bien content, s'il réuſſit. Au reſte, ſi l'affaibliſſement des forces corporelles altère la vigueur du génie, à quoi l'Italie doit-elle la première dégéneration, ſi ce n'eſt à la molleſſe de l'éducation ? Leçon pour les autres peuples.

CHAPITRE XI.

Des Spectacles en Italie.

LE cri ancien du peuple Romain, *panem & circenſes*, du pain & des ſpectacles, ſe répète encore aujourd'hui dans toute l'Italie. Si on avait laiſſé l'homme dans le chemin de la Nature, occupé journellement de la culture de la terre, qui fournit enfin a tous les vrais beſoins, amuſé alors, délaſſé par des plaiſirs ſimples, il n'aurait pas eu beſoin de l'art pour ſon bonheur. Mais depuis qu'on l'a enfermé dans des Villes où il y a tant de déſœuvrés d'une part, & tant de gens trop occupés de l'autre ; ceux-ci ont beſoin de ſpectacles, pour ſe délaſſer ; & ceux-là pour alléger le poids de leur exiſtence.

Si cela eſt vrai en général, il l'eſt encore plus pour les Italiens. Ce qui le prouve, c'eſt la multitude des théâtres dans des Villes dont la plus peuplée eſt bien au-deſſous de la population de Paris. Rome a cinq à ſix théâtres; Naples, Milan, Veniſe, autant. Florence en a on-

ze, & tout cela ne ſuffit pas dans le carnaval. L'artiſan, le crocheteur, le cocher, aiment mieux y porter leur argent qu'à la taverne. L'heure des ſpectacles y favoriſe tous les métiers Ils ne s'ouvrent qu'à la fin de la journée, quand le travail ceſſe. On ajuſte certains ſpectacles au goût du peuple; parce qu'enfin il eſt compté pour quelque choſe. On voit dans une ſeule repréſentation, cinq à ſix combats, autant de duels. Dans les grands théâtres même, où les intermèdes ſont des Pantomines & des danſes qui ne tiennent point à la Pièce, on voit la même choſe: on n'y ſuit point le précepte d'Horace, qui défend d'enſanglanter la Scène. Deux hommes ſe battent: celui qui eſt bleſſé répand du ſang; on le voit couler.

L'Opéra eſt le grand ſpectacle de l'Italie; preſque toute l'Europe en a adopté la langue, & la Muſique. L'Opéra Buffa, que nous avons accueilli & dénaturé, en lui ôtant le comique de ſon genre, eſt auſſi couru que le grand Opéra. La Comédie, qui, avant l'illuſtre Goldoni, n'était qu'un tiſſu de lazzis & d'arlequinades, s'approche du ton de Molière. Il y a des pays où l'on de-

mande ſi les ſpectacles peuvent s'accorder avec les mœurs & la Religion. Les Italiens ne font point cette queſtion ; ils n'excommunient pas ceux qui leur donnent du plaiſir. La Religion n'y eſt point en contradiction avec le Gouvernement, qui ſoutient, qui penſionne les théâtres. Ainſi point d'excommunication ni religieuſe ni civile. Les Comédiens reſtent citoyens dans la communion des Fidèles. Ils ſçavent même s'occuper, d'ailleurs, dans les métiers & le commerce. L'Arlequin de Florence a une boutique bien fournie en marchandiſes de mode. Il peut témoigner & jurer en Juſtice, remplir le devoir Paſcal comme un autre; &, à ſa mort, on ne lui refuſera pas la ſépulture Chrétienne.

Les Spectacles inquiètent ſi peu les conſciences Italiennes, que ceux qui ſont chargés par état d'édifier le public, les fréquentent ſans ſcrupule & ſans ſcandale. Quand eſt ce que la Morale ſera uniforme dans tous les pays, ou du moins dans ceux où l'on profeſſe la même Religion? Cette uniformité ferait de grands biens.

CHAPITRE XII.

De la Muſique en Italie.

LA Muſique, pour bien des peuples, n'eſt qu'un délaſſement qu'il ne faut pas pouſſer trop loin, crainte que le délaſſement ne vienne lui-même à laſſer. Pour les Italiens, c'eſt une paſſion, c'eſt un beſoin; ſoit que leurs fibres ſoient plus ſenſibles, ſoit peut-être qu'il leur faille un remède à la mélancolie.

A peine a-t-on paſſé les Alpes, que dans les premières Villes & Bourgs que l'on rencontre, la Muſique ſe préſente ſans la chercher. Le violon, la harpe, le chant vous arrêtent dans les rues. On entend ſur les places publiques un Cordonnier, un Forgeron, un Menuiſier & d'autres gens de cette étoffe, chanter un Aria à pluſieurs parties, avec une juſteſſe, un goût qu'ils doivent à la nature & à l'habitude d'entendre des Harmoniſtes que l'Art a formés.

Si on entre dans quelque bonne maiſon, ſans choiſir, c'eſt bien autre choſe. On y trouve des concerts qui demande-

raient ailleurs beaucoup de préparatifs, de recherches, de combinaiſons, pour reſter fort au-deſſous.

Plus on avance en Italie, plus la Muſique s'avance à la perfection; Naples en eſt le plus haut point. Ce ne ſont pas ſeulement les théâtres d'Opéra, mais encore les Egliſes qui forment des Académies de Muſique. Peu de jours où l'on ne ſe rende en foule à cette dévotion harmonieuſe. L'Office même des Egliſes dans les Villages, a les apparences d'un concert; chacun y chante ſa partie ſelon la portée de ſa voix, & l'orgue en fait la baſſe.

Les Conſervatoires, maiſons fondées pour des filles trouvées, ou orphelines, mettent la Muſique au rang des points capitaux de leur éducation. Ces filles, éleves des meilleurs Maîtres, exécutent de belles Vêpres & des Oratorio, ſoit pour la partie vocale, ſoit pour l'inſtrumentale, ſans battement de meſure: omiſſion commune à toute l'Italie, qui eſt étonnée qu'ailleurs on ait beſoin de ce régulateur.

On a ſouvent diſputé en France ſur le mérite des deux Muſiques, Françaiſe & Italienne. On ne ſçaurait refuſer aux

Italiens certains avantages dont la privation augmente beaucoup la difficulté. Leur langue eſt plus douce, plus libre dans ſa marche poétique, plus ſonore, que la Françaiſe; leurs organes plus ſenſibles, leurs goſiers plus flexibles. On ne ſçaurait nier auſſi que toute l'Europe, en adoptant leur muſique, n'ait prononcé en leur faveur. Ce ſeraient eux-mêmes qui décideraient le mieux, s'ils n'étaient pas juges & parties. Qu'on leur demande ſi, depuis que la France a une Muſique, elle a eu des Muſiciens. Ils lui en accordent un. Ce n'eſt pas *Lulli*, dont le mérite était aſſez grand pour avoir été le créateur de la Muſique en France; c'eſt *Rameau*. Le ſeul Opéra de Caſtor & Pollux eſt honoré de leur ſuffrage. Enfin on ne peut diſconvenir que le goût de la Muſique eſt beaucoup plus répandu en Italie que chez les autres peuples. On dirait que c'eſt un fruit naturel à ce climat, étranger aux autres. Leur facilité eſt ſi grande, que très-ſouvent la même Ariette ne ſe chante pas de même par le même Acteur. Elle varie ſelon ſon goût; & différens Compoſiteurs s'exercent ſur le même ſujet. On a trois ou quatre Opéra pour un: le public

choiſir. Mais ne peut-on pas faire un reproche à la Muſique Italienne ? Sçavante à étonner, brillante dans ſon exécution, ſupérieure à exprimer des rixes, des combats, des tempêtes, & tout ce qui fait bruit, s'attache-t-elle à peindre le ſentiment ? Le bruit parle aux oreilles; la mélodie à l'ame. Naples, depuis long-tems, eſt le Séminaire des plus grands violons. Pour ſe rendre juſtice à eux-mêmes, ils allaient conſulter le fameux Tartini à Padouë. Tartini écoutait, & ſouvent, portant la main ſur ſon cœur, il diſait : voilà des tours de force : voilà du merveilleux ; mais cele ne m'a rien dit là.

CHAPITRE XIII.

Des Mines d'Argent en Italie.

CE n'eſt pas la Nature qui les lui a données, mais les Arts. Ces mines ſont tous les objets de curioſité qu'elle renferme ; ſa muſique, ſes ſpectacles, ſes tableaux, ſes ſtatues, ſes Palais, ſes monumens anciens, ſes fêtes publiques & durables dans le tems du carnaval à Naples, à Rome, à Florence, à Veniſe.

Ce ſont auſſi, pour les voyageurs inſtruits, les attraits d'une région où l'Hiſtoire des hommes a gravé ſes traits les plus intéreſſans, où tout les rappelle, où ils entrent par tous les ſens : que ſais-je ? le phyſique même de l'Italie, ſes riantes campagnes, ſes côteaux, ſes chemins parés des guirlandes de la vigne, ſes riches ſituations qui invitent à bâtir ; une chaîne de montagnes qu'on croirait formée, avec deſſein, par une Nature bienfaiſante, pour verſer de ſes flancs, dans toute la longueur de l'Italie, les torrens, les caſcades, & enſuite ſes

plus belles eaux ; ſes phénomènes en hiſtoire naturelle, ſa pouzzolane, ſon ſoufre, ſon cinabre, ſes lacs ſoufrés, ſes volcans, dans leſquels on voit tous les volcans.

Cet amas de curioſités en tout genre, dans un beau pays ; voilà ſes mines d'argent. On y accourt de toute part : le Ruſſe, des bords glacés de la Néva ; le Suédois & le Danois, de la Baltique ; le Polonois, de la Viſtule. L'Allemand, l'Anglais, le Hollandais, le Français, plus à portée, y abordent en plus grand nombre. Les Souverains quittent leur Cour, croyant n'avoir rien vu, s'ils n'ont pas vu l'Italie. La Reine Chriſtine y fixa ſon domicile. Point d'Artiſte (je parle de ceux que la gloire de l'Art enflamme) qui n'aille y chercher des modèles. Point d'Homme de Lettres qui ne projette, au moins, de ſaluer un jour le berceau des Lettres ; &, parmi la multitude des Voyageurs, il en eſt qui ne veulent plus vivre ailleurs. On en trouve établis dans toutes les Villes ; on en trouve juſques dans la petite iſle Caprée, où le climat & la vie champêtre, éloignée de tout ce qui agite les grandes ſociétés, les ont décidés.

Il eſt des ames qui ne ſont que Chré-

tiemes. Celles-là ſe laiſſent attirer par la célébrité des Saints, par la beauté des Egliſes, par la majeſté des ſolemnités. Saint-Pierre de Rome a pris la place du Temple de Jéruſalem. Point de pays au monde où l'on voye autant de Pélerins de toutes Nations.

Ayons à préſent, ſi nous le pouvons, un apperçu de tout l'argent que ce concours annuellement habituel de Voyageurs, ſeme en Italie. Louis XIV, ſous le Miniſtère de Colbert, avait ordonné une Fête vraiment royale. Lorſque le Miniſtre lui montra ſur le plan ce qu'il en coûterait, il fut effrayé de la dépenſe, lui qui ne la craignait guères : je n'en veux plus, dit-il. Elle ſe fera, reprit le Miniſtre, ſans qu'il vous en coûte. Que fit-il ? Il retarda la Fête à pluſieurs repriſes, il la fit proclamer dans toute l'Europe. L'Europe y accourut; & les entrées de Paris payèrent les frais. Cette bonne fortune n'était que pour une fois; l'Italie en jouit tous les ans.

Voilà (je le répète) les mines d'argent de l'Italie, mines d'autant meilleures, que les Voyageurs, outre les dépenſes de néceſſité, en font beaucoup

d'autres, que l'adreſſe & l'avidité des Italiens leur arrachent. L'Italien enfermerait le Coliſée, s'il le pouvait, pour en faire payer la vue. Le Voyageur ne ſe contente pas de voir, il eſt tenté de rapporter quelque choſe dans ſa patrie : l'un des tableaux, l'autre des pierres gravées, celui-ci des médailles, celui-là des bronzes antiques. L'Italien a mille moyens pour tromper les connaiſſeurs mêmes, qui emportent ſouvent des copies pour des originaux ; du billon, en laiſſant de bon argent.

Il eſt, pour les Souverains, d'autres mines d'argent : les Douanes, qui ſont ſingulièrement incommodes en Italie. Un amas de petits Etats coûte beaucoup plus au Voyageur, que la traverſée des grands, ſur-tout dans un pays tout coupé de rivières. Les Souverains, dans leurs Palais, dans leurs maiſons de plaiſance, dans leur repréſentation, dans leurs plaiſirs, veulent trancher du Monarque. Forcés de ménager leurs ſujets, ils ſe jettent ſur l'Etranger. Leurs Douanes vous atteignent par-tout. Il faut payer, non ſeulement pour entrer dans leurs Etats, mais encore pour en ſortir.

Dans

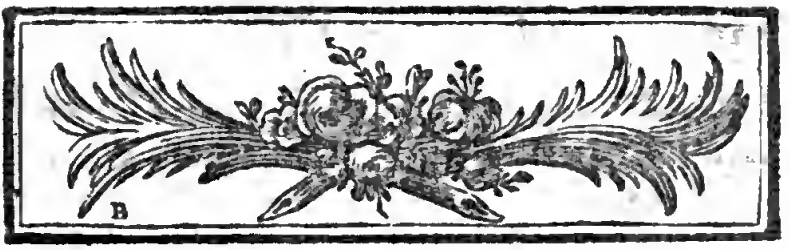
Dans les auberges, on vous demande votre nom, & vous payez la complaiſance qu'on a de l'écrire aux portes des Villes. Les Commis exercent une maltôte qui peut-être n'entre pas dans les cofres du Prince ; mais le Voyageur n'en eſt pas moins preſſuré. On vous propoſe de vous viſiter : vous échappez la viſite, en payant. Vous comptez en être quitte, pas encore. Le lendemain, on vous attend à la porte du départ, pour la même cérémonie. Il ſerait du bon ordre que les Potentats de l'Europe donnaſſent à leurs frères cadets un peu de ce grand ſuperflu dont ils jouiſſent, pour les tirer de la néceſſité où ils ſont de tourmenter la bourſe des Etrangers.

Les autres mines d'argent que l'Italie poſſéde, ſont dans les Egliſes ; richeſſe immenſes dont je ne tiens pas compte, parce qu'elles n'entrent pas dans la circulation ; mais enfin elles exiſtent, & dans un beſoin extrême on les trouverait.

Il faut pourtant convenir qu'une bonne agriculture & un commerce bien actif enrichiraient infiniment plus l'Italie, que toutes les mines qu'elle ouvre à la cu-

rioſité du monde : mais, ſans l'argent qu'elle en tire, elle ſerait encore plus pauvre.

Fin du Voyage d'ITALIE.



VOYAGE DE HOLLANDE, EN 1769.

AVANT que d'entreprendre le voyage de Hollande, je ſavais que les anciens Bataves, aujourd'hui les Hollandais, livrés durant une longue ſuite de ſiècles, tantôt à eux-mêmes, tantôt à différens Maîtres, s'étaient contentés de vivre durement & groſſièrement dans leurs marais, ſans connaître les Arts qui embelliſſent un pays, & en augmentent les jouiſſances.

Je ſavais encore qu'en tombant ſous le joug de l'Eſpagne, dans un ſiècle plus éclairé, ils n'y avaient gagné que de la ſuperſtition, & l'excès de l'eſclavage.

Je ſavais même que, depuis qu'ils vivent ſous l'étendard de la liberté, occupés du commerce, leur objet capital, ils ont laiſſé à d'autres Nations la gloire

d'imiter Athènes & Rome dans les beaux-Arts.

Je ſavais donc auſſi que je n'y trouverais, ni des monumens d'ancienne grandeur, ni les fleurs du génie & du goût modernes. Qu'allais-je donc y chercher ? Les prodiges des Arts utiles, ceux du Commerce & d'un bon Gouvernement. J'étais curieux de voir un petit peuple qui s'eſt étonnamment multiplié, relativement au petit coin de terre qu'il habite, & au peu de tems qui s'eſt écoulé depuis qu'il lui eſt permis de vivre avec des Loix : un petit peuple, dont on ne parlait pas, qui, en moins de deux ſiecles, a fondé, ou aggrandi tant de Villes & de Bourgs, a coupé ſon pays de canaux, a creuſé un grand nombre de ports, a créé une Marine marchande & guerrière, a diſputé l'empire de la Mer & du Commerce, a prêté & prête encore, par la grandeur de ſa fortune, aux Nations les plus riches ; qui a fait des conquêtes dans les deux Indes & en Afrique ; qui enfin, du fond de ſes marais, s'eſt élevé à la hauteur des Puiſſances de l'Europe.

Tournai. Parti de Paris le 11 Août 1769, je ſuis arrivé le 14 à Tournai. Cette

Ville, la première ou j'ai ſéjourné, eſt ſituée ſur l'Eſcaut, qui la partage dans toute ſa longueur. C'était une des principales Cités des Gaules, lorſque Clodion, Roi des Français, la conquit ſur les Romains au commencement du cinquième ſiècle. On y a trouvé, en 1653, le tombeau de Chilpéric I, qui renfermait beaucoup de choſes à ſon uſage; ſon courelas, ſa hache d'armes, ſon baudrier, avec quantité d'ornemens d'or, & de rubis enchâſſés; le ſquelette même de ſon cheval de bataille.

Cet uſage ſi ancien d'enterrer les Princes & les Héros avec des richeſſes, était tout propre à faire violer les tombeaux; &, ſi des brigands ne le faiſaient pas, cela marque le pouvoir de la Religion ſur les ſcélerats même.

Tournai eſt un exemple du malheur attaché aux places d'une grande importance. Sans parler des ſiècles fort reculés, à ne dater que de Charles VII, Roi de France, elle n'a ceſſé d'être aſſiégée, priſe & repriſe par les Ducs de Bourgogne, par les Anglais, par les Autrichiens, par les Français; toujours, pour ainſi dire, ſous la bombe. Elle eſt peuplée de trente à quarante-mille ames;

bien fortifiée. Ses murailles & ſes baſtions ont peu ſouffert au dernier ſiége, que nous en fimes en 1745. Les dedans de la Citadelle furent entierement ruinés ; les dehors ſont conſervés, à peu de choſe près. On voit un beau moulin ſur l'Eſcaut de la façon de M. de Vauban. Son génie ſe gravait ſur tous ſes ouvrages.

Fontenoi. Je n'ai pu me refuſer d'aller voir le champ de bataille de Fontenoi. On juge bien mieux, ſur le terrein, que ſur un plan. Comment ne pas frémir, en voyant, pour ainſi dire, nos premiers bataillons renverſés, le centre enfoncé, le Roi & le Dauphin en danger, la victoire pendant une heure entière à l'ennemi ? La gloire fut grande, ſans doute, de l'avoir rappelée de notre côté ; mais les Rois, lorſqu'ils entreprennent une guerre, penſent-ils aſſez qu'ils jouent la fortune de leur peuple & la leur ?

Saint-Amand. De Fontenoi j'ai pris la route de Saint-Amand. Les eaux thermales ſe trouvent ordinairement dans le voiſinage des montagnes. Saint-Amand, dans une plaine ſur la Scarpe, jouit pourtant de cet avantage.

Il y a auſſi des boues fort puantes, où les malades s'enfoncent, les uns juſqu'aux reins, les autres juſqu'au cou. On croirait voir l'homme ſortir du limon de la terre. Il y a dans la Ville une Abbaye de Moines, dont le revenu mettrait dans une aiſance décente une centaine de Curés, qui béniraient la vigne du Seigneur, en la cultivant.

Après cette excurſion dans le Tournaiſis, j'ai paſſé encore quelques jours à Tournay. Son illuſtre Chapitre fait ſon principal ornement. Le ſervice de l'Egliſe mêle beaucoup de pompe à l'édification. Grand Chœur de Muſique ; il y a une ſingularité : outre les Chanoines en grand nombre, on compte huit Grands-Vicaires qui le ſont de cette Egliſe, & non du Diocèſe. Ces Grands-Vicariats ſont de vrais Bénéfices. Ceux qui en ſont pourvus chantent beaucoup, tandis que les Chanoines ménagent leur poitrine.

En viſitant les bâtimens du Chapitre, la Bibliothèque m'a cauſé une ſurpriſe agréable ; je ſçavais que depuis longtems les Bibliothèques Flamandes étaient riches en Livres de Théologie. Celle-ci l'eſt encore en Ouvrages de Philoſophie,

& de goût ; & ces Meſſieurs ſont pleins de zèle pour de nouvelles acquiſitions.

Bruxelles. De Tournay je me ſuis rendu à Bruxelles, la plus grande & la plus belle Ville des Pays-Bas ; ſa ſituation ſur la petite rivière de Senne, eſt des plus agréables. Elle a vu à la fois dans ſes murs, au tems de Charles-Quint, ſept têtes couronnées, en le comptant lui-même, ſans qu'il y eût le moindre embarras, pour nourrir un ſi grand nombre d'hommes & de chevaux. Tout le pays abonde en toutes ſortes de vivres : jamais les armées n'y ont craint la diſette.

Ceux qui attachent du Myſtère au nombre de *ſept*, doivent l'admirer dans Bruxelles. On y remarque ſept grandes portes, ſept grandes places, ſept familles diſtinguées par leur haute nobleſſe & leurs priviléges, ſept Aſſeſſeurs ou Echevins de la Magiſtrature, & ſept Egliſes principales.

Il y a un nombre conſidérable de beaux Hôtels, celui de Ligne entr'autres, ceux d'Aremberg, d'Egmond. On ne ſçaurait paſſer devant ce dernier, ſans ſe rappeller ce fameux Comte d'Egmond

qui, après avoir ſuivi Charles-Quint en Afrique, après l'avoir ſecouru contre les Princes Proteſtans en Allemagne, après avoir encore mieux ſervi Philippe II, ſon fils, dans les Ambaſſades, & par deux grandes victoires, mais en but au Duc d'Albe, dont il voulait contenir la tyrannie, finit par avoir la tête tranchée à Bruxelles même, à l'âge de 46 ans. Il pouvait dire, comme le Comte d'Eſſex :

De tant d'honneurs reçus, eſt-ce donc là le fruit?
Un long tems les amaſſe, un moment les détruit.

Le Palais où réſide le Gouverneur des Pays-Bas, préſente une façade à l'Italienne ſur le jardin. Elle eſt aſſez belle, mais nulle décoration ſur la cour. Cette cour n'eſt qu'un boyau, flanqué d'un côté par un grand commun, édifice neuf; & de l'autre par un vieux bâtiment qu'on ſe propoſe d'abattre & de rebâtir; mais cela ne corrigera, ni la défectuoſité de la cour, ni celle de ſa façade tout-à-fait étranglée.

Il y a dans ce Palais trois choſes qui font honneur au goût du Prince Charles :

une Bibliothèque conſidérable ; un Cabinet d'Hiſtoire naturelle ; il en eſt peu où l'on voye un auſſi bel ordre; un autre Cabinet de Phyſique & de Mécanique. Le Profeſſeur qui me l'a fait voir, m'a paru rempli de ſcience & d'enthouſiaſme.

J'ai viſité un quatrième Cabinet pour des Obſervations Microſcopiques : il appartient à un particulier bon Obſervateur, M. Sémois. Il a mis ſous mes yeux un phénomène encore ignoré de la plupart des Naturaliſtes. C'eſt une eſpèce de polype nouvellement découvert. Ce polype a la figure d'un arbriſſeau dont les feuilles ſont en forme de cloche ; & les fruits, qui reſſemblent à une orange, ont un mouvement propre qui contracte & dilate la totalité du zoophyte. Cette eſpèce diffère du polype à bras, aujourd'hui ſi connu.

M. Véruſt a une collection de tableaux fort eſtimable. On y admire un grand morceau de Rubens : le couronnement de Sainte-Catherine, par les mains de la Vierge.

L'Hôtel-de-Ville eſt décoré de tapiſſeries qui diſputent de beauté avec celles des Gobelins, & qui ſe travaillent de

même, c'eſt-à-dire à l'envers : c'eſt l'Hiſtoire de Clovis, & l'abdication de Charles-Quint : abdication qu'il fit dans la ſalle même de l'Hôtel-de-Ville, en préſence des Etats.

La Salle de la Comédie eſt elliptique, avec une grande ouverture de théâtre. Quatre rangs de loges, & même cinq, ſi on veut compter deux demi-rangs pratiqués ſous les premières loges. Toutes les loges ſont coupées obliquement ; afin de tourner le ſpectateur vers le théâtre. Comme c'était le tems des campagnes, & que le Prince Charles était abſent, ce ſpectacle était peu rempli. Les Acteurs m'ont paru d'une bonté médiocre. Un Acteur du théâtre Français y jouait le premier rôle en tout ſens.

La Flandre, qui a des Chapitres de Chanoineſſes, où des Filles de condition, ſans ſe lier par des vœux, peuvent attendre un établiſſement dans le monde, a auſſi des béguinages, dans le même eſprit, pour la bourgeoiſie. Bruxelles en a deux : le plus grand reſſemble à une petite Ville ; entouré de murailles, avec un foſſé, & pluſieurs belles rues, où chaque béguine a ſa demeure. Là, ſept à

huit-cents filles, & quelquefois plus, s'occupent à différens ouvrages qu'elles vendent pour leur compte. Sage inſtitution qui ſoulage les familles, ſans faire des eſclaves.

Les dehors de la Ville offrent de belles promenades dans une campagne riche. L'allée verte eſt ce qu'il y a de plus charmant. Elle a preſque une lieue de longueur, en s'étendant le long d'un magnifique canal. J'aurais volontiers cédé quelque choſe de ſon étendue, pour y voir du monde. C'eſt alors qu'on peut juger de la richeſſe & du luxe des principaux citoyens.

J'ai quitté Bruxelles le 25, en m'embarquant ſur le canal de Vilvorde, juſqu'à la grande eau, l'eau de l'Eſcaut. c'eſt avec raiſon qu'on la nomme grande. Ce fleuve eſt bien majeſtueux en cet endroit: à Vilvorde j'ai pris une voiture de terre pour arriver le même jour à Anvers.

Anvers.

Cette Ville, ſi renommée, a la figure d'un arc; l'Eſcaut en fait la corde; ſon port eſt très-beau & fort commode. Les plus gros vaiſſeaux peuvent y remonter, tant le fleuve eſt large & profond; & huit canaux principaux leur livrent l'en-

trée dans la Ville. Ils y abordaient autrefois en ſi grande quantité, que, pour arriver au lieu de décharge, ils étaient ſouvent obligés d'attendre pluſieurs ſemaines, faute de place.

Ce tems n'eſt plus : le Gouvernement Eſpagnol chaſſa le commerce qui ſe réfugia dans Amſterdam, attiré par la liberté civile, politique & religieuſe : peut-être même ne réuſſirait-on pas à le rappeler, en lui offrant les mêmes avantages. Les fleuves ne retournent pas à leur ſource.

Il ne reſte à Anvers que ſes belles Egliſes, belles, ſi la beauté peut s'allier avec le mauvais goût : mais les tableaux qu'on y voit gagnent tous les ſuffrages. La Cathédrale ſe vante de la fameuſe deſcente de Croix de Rubens, & de ſon Aſſomption de la Vierge. Il eſt peu d'Egliſes dans cette Ville, qui n'aient quelqu'excellent morceau de lui. Saint-Michel offre l'Adoration des Mages, dont les connaiſſeurs font un cas infini. Sa Chapelle eſt dans l'Egliſe de Saint-Jacques, où il eſt enterré ſans façon ; il ſemble qu'il avait bien mérité les honneurs d'un monument. Le tableau de l'Autel eſt ſorti de ſon pinceau ; & on voit au-deſſus une

Vierge de marbre blanc, ouvrage admirable qu'il apporta de Rome. On dit, & il eſt vrai, que Rubens a mis par-tout ſes trois femmes. L'une des trois n'était que ſa maitreſſe. Au reſte, s'il ne les a point flattées, il ne pouvait rien mettre de plus agréable dans ſes ouvrages. On aſſûre qu'elles méritaient d'y figurer, & qu'il les avait choiſies, autant pour la Peinture que pour l'amour.

Un autre Peintre à Anvers, ſans avoir autant de ſupériorité, en a fort approché. C'eſt Floris, qui a laiſſé beaucoup d'ouvrages : c'eſt lui qui refuſa d'abord ſa fille à un garçon Serrurier, qui avait l'impertinence de la demander en mariage. Floris, pour ſe débarraſſer de la pourſuite, lui dit, en lui montrant un de ſes chef-d'œuvres. Quand tu en feras autant, je te donnerai ma fille. Le Serrurier partit pour l'Italie ; &, comme ſi le génie de Raphael ſe fût emparé de lui, il peignit, à ſon retour, Jéſus-Chriſt détaché de la Croix. Floris, dans l'admiration, lui donna ſa fille. Le fait eſt conſacré dans l'épitaphe du Serrurier, que l'amour avait fait Peintre.

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Parmi les Egliſes Paroiſſiales, Sainte-

Valburge eſt d'une haute antiquité. On prétend que c'était un Temple dédié à Priape, dont on voit encore une petite ſtatue ſur une des portes. Les femmes du menu peuple, le prenant pour un ſaint, avaient la dévotion de l'orner de fleurs. On les a déſabuſées.

La Bourſe eſt un vaſte édifice qui rappelle des tems plus heureux. L'Academie de Peinture y tient ſes Séances, & on y joue de mauvaiſes Comédies ſur un théâtre étouffé d'ornemens.

En général, tous les édifices publics ont un air de grandeur, mais ſans goût. Les Confeſſionaux même ſont d'une grandeur démeſurée, & tournés en décoration par un grand nombre de figures ſculptées en bois. On y voit, par exemple, les ſept péchés mortels perſonnifiés; & on m'a dit qu'ils figuraient auſſi aux Proceſſions. Toute la Flandre Autrichienne eſt fort adonnée aux Proceſſions: ce ſont les ſpectacles du peuple; & cela vaut mieux, diſent les politiques Flamans, que s'il n'en avait point du tout.

Anvers a une Citadelle, où le Duc d'Albe fit ériger ſa ſtatue, prévoyance dont il avait beſoin; car perſonne n'au-

rait penſé à lui décerner cet honneur, qui fut de courte durée. Le peuple qu'il força à la révolte par l'abus du pouvoir, s'empara de la citadelle & briſa la ſtatue.

D'Anvers à Roterdam, première Ville de la Hollande, diſtance de vingt grandes lieues, une diligence de terre m'a porté en un jour; ce maudit charriot de poſte fut imaginé, pour rouer les gens qui n'ont point fait de mal. On paſſe le *Mordik*; c'eſt un bras de la Meuſe, & en même tems un bras de mer. On y voyoit, il y a quarante ou cinquante ans, les clochers de dix-huit villages qui s'élevaient encore au-deſſus des eaux, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues.

Ce Mordik a fort mauvaiſe réputation, depuis qu'un Prince d'Orange, déja héros à vingt-quatre ans, revenant de l'armée des Alliés en 1711, fut englouti dans les flots: tant de gens en le paſſant tous les jours, ont plus de bonheur que le héros! ce fut pour moi l'affaire de 32 minutes, par un vent de côté qui agitait beaucoup les flots. Cette agitation, dans un petit bateau, effrayait à l'excès une Marchande de Roterdam, qui paſſait avec moi. Elle ſe jetait à

genoux : elle invoquait tous les Saints. Je n'imaginai d'autre moyen pour diminuer ſon effroi, que de lui bander les yeux. Elle me revalut bien ce petit ſervice ; car, en arrivant à Roterdam, à dix heures du ſoir, par une grande pluie, j'aurais été obligé de prendre gîte dans la rue, ſans cette bonne dame. La *Kermeſſe* avait rempli toutes les Auberges : c'eſt une eſpèce de foire, ou plutôt un petit carnaval. Par-tout marchandiſes étalées, gens de plaiſir, & *muſico*. On entend de toutes parts les violons & les danſes. On a entrée dans ces bals au prix d'une bouteille de vin : celui que j'ai vu était deſtiné à la bonne compagnie que je ne trouvais guères bonne. La fumée du tabac ne paraiſſait pas incommoder les dames Hollandaiſes. J'avais honte de ne la pas ſupporter auſſi gaiement. Les danſes ſont aſſez vives & figurées, mais les danſeurs ſont lourds.

Roterdam eſt ſituée ſur la Meuſe orientale, fleuve majeſtueux, non loin de ſon embouchure : de larges rues alignées pour la plupart, des canaux bordés de quais & d'arbres, les vaiſſeaux mêlés avec les maiſons, maiſons de briques, Rotterdam.

mais fort enjolivées ; tout cela eſt d'un agrément piquant. C'eſt la Ville où le commerce eſt le plus floriſſant, après Amſterdam.

La Bourſe eſt un grand édifice où l'Architecture n'a rien épargné pour ſervir le commerce. Il y a auſſi un beau Palais, deſtiné à loger les Rois d'Angleterre. Outre les Egliſes de la Religion Hollandaiſe, qu'on appelle Réformée, on voit des Egliſes Luthériennes & Catholiques, avec une Synagogue. Les Egliſes Catholiques ne peuvent pas avoir de clochers ; elles ſont en forme de maiſons ; mais du reſte avec toute la liberté du culte.

La ſtatue d'Eraſme, en robe de Docteur, un Livre à la main, eſt ſur la place du Marché, figure en bronze, de grandeur un peu plus que naturelle, d'une bonté médiocre, avec une inſcription en Vers Latins. Il méritait un meilleur Poëte. Sa maiſon eſt près de-là. Autre inſcription pour la faire connaître à la poſtérité. Si Roterdam eût été une Ville ſavante, dans le tems qu'elle éleva ce monument, elle n'eût fait que remplir un devoir de reconnaiſſance, pour un Savant qui lui avait fait tant d'honneur ;

mais elle n'était que commerçante, & le commerce a ſçu honorer la ſcience.

Prêt à quitter Roterdam, je me ſuis rappelé qu'on vantoit beaucoup un point de vue magnifique, du haut d'une tour fort élevée. La Ville & un vaſte horiſon s'y découvrent à charmer; cette tour tient au principal Temple. J'y ai couru: après la curioſité ſatisfaite, deux gardiens du Temple, qui ne s'ouvre que les Dimanches, comme toutes les Egliſes Proteſtantes, menaçaient de me retenir, en ſe querellant avec mon valet de place qui me ſervait de truchement. Ils exigeaient le double du prix convenu avec lui; & la porte ne s'ouvrait point. Je terminai, en payant ce qu'ils voulurent, & je croyais l'affaire finie: rien moins. Le hazard m'avait donné, pour compagnon de voyage, un Anglais fort inſtruit dans les Sciences, & encore plus dans les droits du Contrat ſocial. Si un Français, me dit-il, ſe ſent aſſez de courage pour ſupporter une vexation, un Anglais ne l'a pas; je vais demander juſtice aux Bourguemeſtres, pour nous & pour les voyageurs qui nous ſuivront; & moi de lui repréſenter combien cette diſcuſſion nous retarderait. Paroles per-

dues. Je le ſuivis au Tribunal, & il me chargea de plaider la cauſe. Mon exorde roula ſur la grande idée que toute l'Europe avait de la juſtice Hollandaiſe ; après quoi, j'expoſai le fait, en inſiſtant beaucoup ſur l'attentat à notre liberté. Les équitables Bourguemeſtres détachèrent ſur le champ un Sergent de Ville qui amena les deux coupables. Ils furent condamnés à reſtituer non-ſeulement ce qu'ils avaient extorqué ; mais encore le prix convenu, & à quinze jours de priſon. On ne voulut pas nous écouter dans la demande que nous fîmes d'abréger la punition, pas même nous permettre de laiſſer la reſtitution ſur le Bureau pour les pauvres : toute cette procédure ne dura pas une heure. Je promis aux Juges de me louer de cette prompte juſtice ; je m'en acquitte.

Dans notre embarquement pour Amſterdam, le 29 Août, toujours par les canaux, nous ne fîmes que ſaluer en paſſant Delft, la Haye, Leyde, Harlem, nous réſervant d'y ſéjourner dans un autre tems. Rien de plus doux, de plus commode & de moins coûteux que cette façon de voyager. Il y a dans les barques un cabinet ſéparé du commun, qu'on ap-

pelle *Rouf.* Il eſt propre & bien éclairé, avec toutes les petites commodités qu'on peut deſirer dans un voyage. Sans un changement fréquent de barques, à cauſe des écluſes, on irait aux extrémités de la Hollande dans un repos continuel.

Amſterdam.

Amſterdam eſt ſituée au confluent de l'Amſtel & de l'Y, ſur une mer de nouvelle création, le Zuiderzée. Quand on dit au vulgaire que la Méditerranée n'a pas toujours été, qu'elle s'eſt formée par une irruption de l'océan, entre l'Europe & l'Afrique ; ſi on ajoûte que l'Angleterre tenait à la France par un iſthme battu des deux côtés par de grandes mers, & enfin rompu, le vulgaire, parce qu'on ne peut pas en aſſigner l'époque, ſans vouloir en examiner les preuves, rit de ſes Maîtres ; il croira du moins qu'au treizième ſiècle, l'océan Germanique, entrant dans les terres par l'embouchure du Lac Flévon, & de l'Ems, couvrit trente lieues de pays, épanchement ſubſiſtant : de-là le Zuiderzée.

Amſterdam a merveilleuſement profité de l'avantage de ſa ſituation. Elle eſt peuplée de trois-cent-mille ames. On

ſçait qu'elle n'en comptait pas le tiers ſous le gouvernement Eſpagnol. Il y a trois Villes en Europe, plus grandes & plus peuplées, Paris, Londres & Naples; mais quand on jette les yeux ſur la commodité de ſon port, ſur tant de vaiſſeaux qui entrent & ſortent journellement; ſur cette forêt de mâts qui ſe mêle avec les maiſons, ſur la quantité prodigieuſe de denrées & marchandiſes que les fleuves & les mers lui apportent, ſur ſa correſpondance avec tous les pays; on peut la regarder comme le marché de l'Univers.

S'il y a quelque Ville imprenable, celle-ci l'eſt; fortifiée de vingt-ſix baſtions du côté de la terre, elle ne craint rien du côté de la mer; non-ſeulement ſon port eſt fermé par des pieux & des poûtres, avec des ouvertures à volonté, pour laiſſer entrer & ſortir; mais encore les vaiſſeaux de guerre ne peuvent en approcher qu'à la diſtance de quatre lieues, à cauſe d'une barre qui ſe trouve là. Il faudrait donc l'attaquer par terre; mais dans une extrémité elle mettrait toute la campagne & l'ennemi ſous l'eau; ce qui ſerait le plus à craindre pour elle, c'eſt la gelée; mais alors on caſſerait la

glace pour faire un foſſé, & d'ailleurs les vaiſſeaux de la République ſeraient en avant, & ſe laiſſeraient prendre par les glaces, pour ſervir de citadelle.

Au tour du foſſé qui environne la Ville, règne une digue parallèle aux murailles. Cette digue, ornée de deux rangs d'arbres, forme une promenade fort agréable.

L'Amirauté eſt tenue dans l'ordre le plus beau & le plus avantageux. Tout ce qui eſt néceſſaire pour l'armement d'un vaiſſeau a une ſalle particulière; la plus grande économie y eſt obſervée; un Capitaine de Vaiſſeau reçoit tout en compte; &, quand il revient, il doit compte d'un bout de corde. On voit conſtamment devant l'Amirauté, ſept vaiſſeaux de guerre qui repréſentent les ſept Provinces Unies.

J'ai dit plus haut que les vaiſſeaux de guerre ne peuvent approcher qu'à la diſtance de quatre lieues, à cauſe d'un banc de ſable, nommé *Pampus*. Cela demande une explication. Cet obſtacle ne regarde que les vaiſſeaux armés; & même, dans cet état où ils tirent beaucoup d'eau, à cauſe de leur peſanteur, les Hollandais ont imaginé une machine qui leve l'obſtacle; ce ſont des cha-

meaux (c'eſt ainſi qu'on les nomme) eſpèce de coffres, longs de cent-ſoixante pieds, qu'on remplit d'eau, & qu'on attache aux flancs du vaiſſeau; enſuite on pompe l'eau; & à meſure qu'elle ſort, le vaiſſeau s'élève de la hauteur néceſſaire pour franchir le *Pampus*.

La République compte actuellement cinquante vaiſſeaux de ligne en état de ſervir : outre ceux-là, j'en ai vu quatre en conſtruction, l'un deſquels ſera l'Amiral ; il eſt de ſoixante-quatorze canons, de cent-quatre-vingts pieds de longueur, avec deux ponts ſeulement.

Amſterdam n'a point de belles places: la principale eſt le *Dam*, place irrégulière & ſans ornement ; ſi ce n'eſt l'Hôtel-de-Ville, vaſte édifice iſolé, qui étonne par la grandeur des maſſes; il a deux frontiſpices & deux ordres ſeulement, l'ionique & le corinthien. Ce monument ſerait plus beau, ſi, au lieu de pilaſtres, on voyait des colonnes; la Grand'Salle eſt un chef-d'œuvre de majeſté & de goût, toute revêtue de marbre & de jaſpe ; les ſtatues, les bas-reliefs, les tableaux y rappellent ce que la Nation a fait de plus grand.

Cet édifice renferme toutes les pièces

qui ſont néceſſaires à la Régence. Ce Conſeil de Régence eſt compoſé de trente-ſix membres qui étaient choiſis autrefois par le Peuple, & aujourd'hui par le Conſeil même. Ainſi, ce Gouvernement que bien des gens croient purement démocratique, ne l'eſt pas; il eſt, à la vérité, dans les mains de la bourgeoiſe; mais ces premiers bourgeois forment dans chaque Ville une eſpèce d'Ariſtocratie; & lorſqu'ils ſe réuniſſent en Etats-Généraux, c'eſt l'Ariſtocratie en grand; car ce ne ſont pas les ſuffrages du Peuple, qui créent les Régens; mais c'eſt la Régence elle-même qui ſe recrûte, en remplaçant un Conſeiller mort, deſtitué ou démis; comme auſſi elle tire de ſon corps les Echevins & les Bourgmeſtres. Il y a douze Bourgmeſtres à Amſterdam, des Echevins & un Bailli. Les Bourgmeſtres adminiſtrent la police. Les Echevins ſe partagent la juſtice civile & criminelle. Le Bailli eſt chargé de l'exécution dans le criminel.

On roue les aſſaſſins; on pend ou l'on coupe la tête pour de moindres crimes; on donne la queſtion en certains cas. Le même Tribunal corrige les enfans liber-

tins qui n'ont point de père, & dont la mère vient ſe plaindre; ils ſont fouettés par le Boureau dans la Chambre de la Queſtion, en préſence des Juges, & cette correction n'eſt point infamante. S'ils ont un père, le Tribunal ne ſe mêle pas de les punir, parce que c'eſt au père à les corriger. Au reſte, ſi une mère venait dénoncer ſon fils pour en avoir été frappée, ou ſeulement menacée de quelque violence, le Tribunal fait couper la tête au monſtre, & l'envoie à la mère. Il y a bien long-tems qu'on n'en a vu d'exemples. Quant aux déſerteurs, matelots ou ſoldats, on ne les punit pas de mort, mais par le fouet; après quoi, on les envoie aux travaux publics.

Ce point de légiſlation eſt commun à d'autres Etats; ni l'Angleterre, ni la Ruſſie, n'attachent la peine de mort à la déſertion. Le feu Roi de Sardaigne, Charles Emmanuel, la trouva trop dure; il l'abolit. Il eſt naturel de penſer que des hommes, qui prodiguent leur liberté & leur ſang pour la patrie, métitent quelqu'indulgence, lorſqu'ils viennent à ſe repentir d'avoir vendu trop légèrement l'une & l'autre.

Mais, en même tems qu'il faut louer

la Hollande ſur cette loi d'humanité, on eſt ſurpris de trouver la queſtion & la roue dans ſon Code Criminel. L'Angleterre a regardé ces deux peines, comme des atrocités qui ne conviennent qu'à des barbares. Il faut remarquer pourtant que la Hollande ne punit de la roue que l'aſſaſſinat, & jamais le ſimple vol; eût-il été commis ſur le grand chemin.

J'ai été curieux de ſavoir ſi, dans une Nation où il y a tant d'argent, pour tenter la cupidité, il y avait beaucoup de voleurs. On ne s'en plaint guères. C'eſt un proverbe qu'on peut aller de nuit & de jour dans les rues d'Amſterdam, avec ſon chapeau plein de ducats, ſans la moindre crainte; &, s'il arrive un vol, il eſt très-difficile que le voleur s'échappe. Il ne ſaurait ſe ſauver que par les canaux, & en paſſant des rivières. Il y a d'ailleurs une bonne Police, ſur-tout dans les Villes, où les Crieurs publics, pendant la nuit, courent les rues, en proclamant toutes les heures, & en appelant la garde dans le beſoin. Si un voleur vous demandait la bourſe, il n'y aurait qu'à la donner: il ne la porterait pas loin. Il ſuffirait de crier; & la potence en ferait juſtice. Quant aux filoux, c'eſt

ſouvent le peuple qui juſticie. Il les plonge dans un canal, il les retire, & les ſeche à coups de bâton. Il ſe paſſe communément trois ou quatre ans ſans exécution. Peut-être que la rareté des filoux & des voleurs eſt due foncierement à une certaine aiſance, répandue par-tout. Le peuple ne penſe guère à voler, quand la miſère ne le pourſuit pas.

Les Hollandois ne connaiſſent pas les duels. La République y a mis bon ordre. Si un barbare d'une Nation polie provoque un Hollandais; celui-ci fait ſemblant d'accepter : mais, comme il faut ſortir de la Ville, dès qu'on arrive à la porte, où il y garde militaire, l'appelé fait arrêter le duelliſte, à qui il en coûte cent-cinquante florins; & ſi le duelliſte ſe trouvait national, il ſerait chaſſé de ſon Régiment, déclaré infâme, & incapable de jamais ſervir l'Etat.

Je viens de parler d'une garde militaire : Amſterdam n'en a point au-dedans; mais ſeulement à ſes portes, pendant le jour. Elle eſt de quatre-cents hommes, qui ſont aux ordres des Bourgmeſtres. Pour la nuit, la Ville eſt gardée par des Compagnies bourgeoiſes; c'eſt que les Hollandais craignent, pour le trou-

peau, que les chiens ne deviennent loups.

La Maiſon-de-Ville, qui renferme tous les Tribunaux de Juſtice & Police, eſt auſſi le Siége de la Banque. La maſſe d'argent eſt dans les caves. Mais bien loin de donner un intérêt au particulier qui vient y dépoſer le ſien, il paie quelque choſe pour la garde. Ce dépôt eſt ſacré; &, au moment qu'on redemande, on obtient. De cette façon les billets de banque, qui n'ont jamais trompé la confiance publique, tiennent lieu d'eſpèces, & ſont beaucoup plus commodes pour les affaires.

C'eſt auſſi à la Maiſon-de-Ville que ſe font les mariages de toutes les Religions, Calviniſte, Luthérienne, Anglicane, Ménonite, Anabaptiſte, Quaker, Juive, Catholique. C'eſt devant le Magiſtrat, ſauf enſuite aux époux d'aller ſe préſenter à leurs Miniſtres reſpectifs, pour y obſervet leur rite; & tout vit dans une profonde paix. On compte environ trente-mille Juifs, qui occupent un des plus beaux & des plus grands quartiers de la Ville. Ils y jouiſſent de tous les droits de Citoyens.

Parmi le grand nombre des Egliſes;

(car il en faut pour toutes les Religions) il n'en eſt aucune marquée au coin de la noble Architecture. L'Egliſe-Neuve offre un monument de bon goût. C'eſt le tombeau de l'Amiral *Ruyter*, celui qui compta preſqu'autant de ſuccès que de combats; celui qui, dans une ſeule année, fut vainqueur dans trois batailles contre les flottes Anglaiſe & Françaiſe; celui dont le Vice-Amiral, M. d'Eſtrées, écrivait à Colbert: je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. Il mourut ſur ſon bord, en combattant contre notre Duqueſne, en 1676. Ce monument bien mérité eſt en marbre, & les figures ſont belles. Ruyter appuie ſa tête ſur un canon, oreiller digne d'un Amiral.

La Bourſe eſt un grand bâtiment en briques, vaſte cour avec des portiques de la grande manière. Elle ſurpaſſe celle de Londres. Ce cirque où l'on combine les jeux de la fortune, n'eſt pas encore aſſez vaſte, pour la foule des joueurs qu'on y voit journellement depuis midi juſqu'à trois heures. C'eſt-là qu'on fait des affaires avec les quatre parties du monde.

La ſalle de la Comédie eſt bien moins

fréquentée. Bien coupée pour voir & entendre, elle eſt à-peu-près auſſi large que longue. Deux rangs de loges ſeulement, l'ouverture du théâtre grande & noble. En tout cependant elle paraît petite pour une telle Ville, d'autant plus qu'il n'y a que ce ſeul Spectacle (*a*); ce qui indique que les habitans ſont trop occupés ou trop économes, pour ſe livrer à l'amuſement. Les Acteurs, pour la plupart, ont un métier dans la Ville. Les Actrices ſont de bonnes mœurs. Celles que j'y ai vues n'y ont pas grand mérite. Enfin la profeſſion de Comédien eſt honnête. On leur donne tant par an, quel que ſoit la recette; & le reſte eſt deſtiné à ſoutenir les établiſſemens de charité. On jouait *la Colère d'Achille*. J'ignore, n'entendant pas la langue, ſi Achille y conſerve le caractère qu'Homère lui a donné. Mais l'action m'a paru forcenée; fureur continue, ſans le moindre repos; des cris de Stentor; des Rois qui ſe querelaient, ſans dignité. On voyait une groſſe Briſéïs très-maſſive, à la fleur de quarante ans, pour laquelle

(*a*) Depuis la date de ce Voyage, elle a été incendiée.

néanmoins Achille brûlait d'amour, & faiſait tant de tapage. La petite Pièce, *les Mariages mal aſſortis*, ſe jouait avec plus de naturel. Il y a eu un ballet qui repréſentait aſſez bien une kermeſſe. Comme il ne fallait que des yeux, j'y ai trouvé de quoi m'amuſer.

Un cabinet de tableaux m'a fait beaucoup plus de plaiſir; c'eſt celui de M. Brankamp, Catholique de religion, qui a quitté le commerce, dont il n'a plus beſoin. L'envie de ſe faire remarquer & viſiter, plus peut-être que ſa paſſion pour les tableaux, lui en a fait acquérir une grande quantité, preſque tous de l'Ecole Hollandaiſe ou Flamande, ſi ce n'eſt une Vénus du Titien, & un petit nombre d'autres de différens Peintres. Mais dans cette collection il y a bien du médiocre, & des copies, ſoi-diſant originaux: elle occupe ſept à huit pièces d'une belle maiſon.

Les carroſſes d'Amſterdam ſon montés ſur des traîneaux à un ſeul cheval, ſurtout les carroſſes de place qui ſe paient un peu plus cher qu'à Paris. Les riches citoyens ont des voitures ſur quatre roues extrêmement rapprochées les unes des autres, & dont la voie eſt fort étroite,

parce que les chemins de terre, hors de la Ville, le long des canaux, ſont très-étroits. Il n'eſt point de pays où l'on ait plus ménagé la terre que dans la Hollande. Il y a auſſi de petits carroſſes fort jolis, pour les enfans au-deſſous de dix ans. La mignone voiture eſt traînée par un grand chien, & plus ſouvent par un bouc. L'enfant tient les rènes ſous la direction d'un domeſtique. Un cheval, quelque petit qu'il fût, ne donnerait pas la même ſûreté, & d'ailleurs on ne voit que des coloſſes dans le pays, chevaux lourds & peu exercés à la courſe.

Nord-Hollande.

J'ai coupé mon ſéjour à Amſterdam, par le voyage de la Nord-Hollande, pays moins bruyant, mais très-piquant par ſa ſingularité. Le premier Village qui ſe préſente, c'eſt Purmeren. Nous avons quantité d'anciennes Villes en France du troiſième ordre, qui ne ſont ni auſſi grandes ni auſſi peuplées, & qui gagneraient beaucoup à être auſſi jolies.

Purmeren.

Brook.

Le ſecond ſur la roûte, c'eſt Brook. Toutes les maiſons y ſont de bois; mais toutes enjolivées par la peinture, & autres petites décorations fort variées. Les

rues ſont étroites, pavées de briques en marqueterie, plus reſſemblantes à des corridors qu'à des rues. On n'y voit aucune eſpèce de voiture ; tout y favoriſe la proprété. Elle eſt ſi exceſſive que les portes des maiſons ne s'ouvrent que pour les baptêmes, les mariages & les enterremens. On craindrait que des pieds poudreux ou fangeux n'apportaſſent dans les appartemens quelque mal-proprété. L'entrée ordinaire eſt un guichet dérobé par derrière ; on prendrait ce village pour l'aſyle du ſilence & du repos. Il n'y a preſque point de payſans ; ceux qui l'habitent ſont des gens qui ſe retirent du monde avec de bons capitaux.

Horn. De Brook un canal m'a porté à Horn, Ville du troiſième rang : c'eſt un bon havre ſur le Zuiderzée ; ce qui la rend fort marchande.

Enchuyſen. Le lendemain une voiture de terre, faute de canal, m'a mené à Enchuyſen ; cette Ville eſt une preſqu'iſle en forme de croiſſant, lavée par le Zuiderzée. La terre étant beaucoup plus baſſe que la mer, il a fallu de très-fortes digues,

de la hauteur de quinze & vingt pieds, ſous peine d'être ſubmergé. Enchuyſen a eu la gloire, diſent les gens du pays, d'avoir ſecoué la première le joug des Eſpagnols. Il s'y fait un grand commerce de harengs & autres poiſſons ſalés.

Il a fallu revenir à Horn pour gagner Alcmaer, Capitale de la Nord-Hollande, au milieu des terres. On y voit deux rues d'une longueur & d'une beauté frappante ; l'une avec un canal fort large, bordé d'arbres ; l'autre ſèche. Il y a hors de la Ville un jardin public, beaucoup plus grand que les Tuileries, dans un goût moitié français, moitié anglais, avec une prairie & des troupeaux dans le centre. On y a pratiqué une allée tournante à la circonférence, ornée dans toute ſon étendue de petites maiſons de campagne, & d'un canal. Tout cela jette dans ce jardin une variété délicieuſe. Alcmaer.

On connaît la réputation de la Hollande en général, pour la culture des fleurs : Alcmaer n'y a pas peu contribué. Les Florimanes de Paris ſeront moins étonnés que le vulgaire, de ce que je vais

dire. Les Regîtres de la Ville atteſtent qu'en 1637 on vendit publiquement, au profit de la maiſon des Orphelins, cent-vingt tulipes avec leurs cayeux, pour le prix de quatre vingt-dix-mille florins. Une ſeule, nommée le *Viceroi*, fut vendue quatre-mille-deux-cents-trois florins: une autre, l'*Amiral d'Enchuyſen*, cinq-mille-deux-cents florins.

J'ai fini le tour de la Nord-Hollande, par Sardam. Le canal que l'on prend à Alcmaer, en s'élargiſſant, ſe transforme en une grande étendue d'eau qui ne permet plus le tirage, mais la voile : c'eſt un bras de mer qui continue juſqu'à Sardam.

Sardam.

Sardam eſt un village immenſe, bâti ſur pilotis, coupé de canaux dans ſa totalité, comme Veniſe. On y apperçoit une quantité prodigieuſe de moulins-à-vent, occupés à ſcier des bois de conſtruction pour la Marine. Tous les habitans ſont charpentiers ; tant d'ouvriers, avec des matériaux toujours prêts, peuvent conſtruire une flotte en peu de jours. C'eſt-là que ſe fabriquent les vaiſſeaux qui vont aux Indes. J'en ai vu pluſieurs ſur les chantiers. La petite maiſon du Charpentier *Pitre* eſt devenue bien

célèbre, par un apprentif qui a créé la Marine d'un grand Empire. Cet apprentif fut le Czar Pierre en 1697 ; j'ai vu le mauvais lit où il couchait, & la petite table ſur laquelle il buvait de la bière avec le bon Pitre ſon Maître. Si, avant lui, on eût peint un Empereur la hache à la main, on aurait eu bien de la peine à deviner ce ſymbole. La veuve du bon Pitre, à préſent âgée de quatre-vingts ans, vit à trois lieues de Sardam ; c'eſt ſa fille qui occupe la maiſon.

Quand on parle des Nord-Hollandais, on imagine un peuple à peine civiliſé : c'eſt une erreur. Avec des mœurs très-ſimples, ils ont les arts & les commodités de la vie ; à-peu-près comme dans la Hollande, les femmes y ſont fort blanches, avec des traits piquans, & une taille aſſez légère. La couleur dominante des cheveux c'eſt le blond, ou le châtain-clair, qui ſe marient avec de grands yeux bleus. Si la fraîcheur du teint, ſi la fleur de la ſanté indiquent la bonté du lait ; c'eſt-là où l'on devrait chercher des nourrices ; auſſi les enfans y ont-ils l'air de petits Amours champêtres. Toute la Hollande eſt couverte de troupeaux ; mais la Nord-Hollande en fourmille ; &,

comme elle a moins de commerce que la Hollande, elle eſt plus l'image de la vie paſtorale. Tous les canaux qui traverſent la Nord-Hollande, ſont bordés de maiſons à petite diſtance. Par exemple, de Horn à Enchuyſen, étendue de trois lieues ; c'eſt une eſpèce de village continu, où chaque habitant a ſon potager & ſa part de prairie ; il ſemble voir l'exécution de la loi agraire que le peuple Romain demandait à ſi grands cris.

Revenu à Amſterdam, j'ai donné mon tems à des inſtructions générales ſur le commerce de la Hollande, dont voici quelques points capitaux. Cette République a pluſieurs avantages dans la rivalité du commerce. Il eſt démontré, dans le commerce, que la Nation qui a le plus d'argent, fait les plus grands profits. La Hollande eſt cette nation : elle prête aux autres, & n'emprunte rien. Le mot de dette nationale ne ſe prononce pas dans ſes finances. Livrée au commerce d'économie, elle achète le luxe d'une nation pour le porter à une autre, ſans en garder pour elle, n'en voulant que le profit ; c'eſt bien un commerce d'économie en tout ſens. Elle emploie

beaucoup de vaiſſeaux, & le moins d'hommes qu'il eſt poſſible. D'ailleurs, point d'Etat dans l'Europe où l'intérêt de l'argent ſoit auſſi modique : un Négociant qui peut emprunter à trois, & même à deux & demi pour cent, a bien de l'avantage ſur celui qui ne peut emprunter qu'à cinq & à ſix ; mais la Hollande ne ſe contente pas de voiturer d'un pole à l'autre les denrées & les marchandiſes de l'Univers, elle trafique auſſi de l'eſprit des Nations. Sa Librairie forme une branche de commerce très-floriſſante, & plus certaines Nations gênent la preſſe, plus elle ſe réjouit. Enfin on ſait que la Nation qui règle le change, eſt celle qui a le plus d'argent ; & que les profits répondent à la grandeur des capitaux. Tel eſt l'état du commerce en Hollande.

Je ne m'attendais pas à rencontrer dans cette Ville un perſonnage célèbre, qui a lutté, pendant deux campagnes, contre les forces de la France. Il attirait la curioſité publique. L'auberge où il était logé ne déſempliſſait pas ; & la foule était dans la rue. *Paoli* n'a ni la taille, ni l'air héroïque : il n'a pas même l'air Italien. Sans être grand, il a les épaules aſſez larges, le teint fort blanc,

des cheveux blonds, une phyſionomie douce & modeſte. Il a été flatté du propos d'un matelot qui avait paſſé vingt-quatre heures, jour & nuit, dans la rue, pour le voir & lui parler; ce qu'on lui procura enfin. Le Général lui faiſant une eſpèce d'excuſe d'avoir exercé ſa patience, il répondit: je ſuis content, puiſque j'ai vu un homme qui a voulu rendre les Corſes auſſi libres que moi. La Ville ne lui a fait aucun honneur public: mais tous les principaux l'ont fêté. C'eſt ainſi que le Prince Stathouder en a uſé lui-même dans ſa Cour à Loo.

Harlem.

D'Amſterdam un beau canal m'a porté à Harlem, toujours au milieu des maiſons de plaiſance, ou des habitations ruſtiques, qui ont auſſi de quoi rejouir les yeux. Harlem eſt une Ville du ſecond rang, très-renommée par la beauté de ſes toiles. Si on doit ajouter foi à une inſcription gravée ſur la maiſon où naquit un Bourgeois de cette Ville, *Laurent Coſter*, ſans cet Artiſte célèbre les Sciences auraient manqué du plus grand moyen qu'elles ont pour ſe conſerver & ſe répandre. Voici l'inſcription traduite en français.

POUR L'ÉTERNEL SOUVENIR.

L'ART DE L'IMPRIMERIE, CONSERVATRICE DE TOUS LES ARTS, A ÉTÉ INVENTÉE ICI POUR LA PREMIERE FOIS.

On montre à l'Hôtel-de-Ville le premier Livre imprimé. Il eſt intitulé: *Speculum humanæ Salvationis.* Si l'Allemagne diſpute cette gloire, voici peut-être le mot de l'énigme. Coſter aura trouvé les premiers caractères fixes, *Guttemberg* & *Fauſt* les auront détachés, pour leur donner la mobilité; & enfin *Schoeffer* aura ſubſtitué des caractères de fonte à ceux de bois. Telle eſt la marche ordinaire des Arts.

La mer de Harlem n'eſt autre choſe qu'un Golphe, qui était, il y a trois ſiècles, un terrein cultivé, où l'on voyait pluſieurs Villages. Ces changemens récens de terre en eau, & d'eau en terre, font conjecturer que dans les ſiècles où l'on n'écrivait rien, il s'en eſt fait beaucoup d'autres, & qu'il s'en fera encore.

Mon projet était de me rendre le lendemain à la Haye; mais M. Van Marſélis, Echevin d'Amſterdam & Banquier, envoyé autrefois à Verſailles pour un

traité de Commerce, m'a retenu pendant quelques jours dans ſa campagne à Nordrik. Quand il s'agit des Villages de la Hollande, il faut toujours ſuppoſer qu'ils ont l'air Ville, tant par leur étendue, que par la beauté des rues. J'ai remarqué dans la famille de l'honnête Echevin, ainſi que dans pluſieurs autres, que les jeunes demoiſelles en Hollande ôſent avoir des yeux & une langue. Elles figurent dans la converſation avec des manières ſimples, qui ſe reſſentent d'une liberté décente. Il y a plus : une épouſe, ne perdant jamais de vue l'engagement ſacré qu'elle a pris, montrera toujours plus de retenue & de ſévérité qu'une vierge.

On remarque dans ce canton qui touche les dunes, terrein ſablonneux, une grande quantité de jardins botaniques. L'induſtrie tire du ſable de quoi s'enrichir, en fourniſſant la Pharmacie. Un autre avantage pour ce canton ; c'eſt que l'eau n'eſt pas ſaumâtre, comme ailleurs, où la hauteur de la mer corrompt les eaux. On a trouvé le ſecret de faire croître ſur les dunes certaines herbes qui reſſemblent à des joncs, & qui empêchent que le vent, par ſon action continuelle, n'emporte à

là fin les dunes qui ſervent de digues à la mer, & qui abondent en lapins exquis.

De Nordtik je me ſuis rendu à la Haye le 20 Septembre. La Haye eſt effectivement, comme on le dit, le plus grand & le plus beau Village de l'Europe, par ſon étendue, par ſa population d'environ trente-mille âmes, par la beauté de ſes canaux, de ſes rues, de ſes hôtels & de ſes places. C'eſt la réſidence des Etats-Généraux, des Ambaſſadeurs & du Stathouder. C'eſt le centre du Gouvernement. Ce Village ſans murailles, plus décoré qu'une Ville, n'en a cependant pas le rang; & il eſt ſans voix aux Etats. La Haye.

Parmi pluſieurs places remarquables on diſtingue le *Pleyn*; c'eſt un vaſte quarré, orné de belles maiſons. C'eſt-là où ſe fait la parade; on y entend chaque jour une muſique flatteuſe, plutôt qu'une marche militaire; outre deux Régimens de garniſon habituelle, infanterie & cavalerie, le Stathouder a ſes Gardes-du-Corps. On imagine bien que, dans un Etat fondé ſur le commerce, on n'exige pas des preuves de nobleſſe, pour entrer dans cette troupe diſtinguée.

Le Palais du Stathouder n'a rien de re-

marquable pour l'architecture ni la ſymmétrie : édifice de briques ; les appartemens ſont commodes, ſans magnificence : les États-Généraux s'y aſſemblent, chaque Province y a une Salle; &, quoique le Stathouder n'ait point de voix dans les États, il a pourtant ſa place marquée dans toutes les Salles; c'eſt un fauteuil diſtingué & élevé, où il paraît préſider, par honneur de repréſentation; mais il a d'ailleurs de grandes prérogatives; il eſt le conſervateur des loix & des réſolutions, le maître & le diſtributeur de tous les emplois militaires, ſur mer & ſur terre; car il eſt tout à la fois Grand-Amiral & Capitaine-Général des armées de terre : cependant il ne peut faire ni la paix ni la guerre, ni ordonner un denier d'impôt, & les Ambaſſadeurs ne le connaiſſent pas. La Nobleſſe lui eſt fort attachée, comme à la ſource des graces. Cette Nobleſſe eſt ſortie du gouvernement Eſpagnol, avant la révolution : on n'y en fait point de nouvelle, ni par charge ni par argent: c'eſt principalement à la Haye qu'elle s'eſt raſſemblée; de là cette Ville eſt beaucoup moins marchande que le reſte de la Hollande.

Il y a dans le Palais du Stathouder un

Cabinet d'Hiſtoire naturelle fort riche ; on y apporte les contributions de tous les pays. J'y ai vu un ſerpent à ſonnette, vivant, long de ſix pieds : on l'a irrité, & la ſonnette s'eſt fait entendre ſans diſcontinuer : elle eſt placée à l'extrémité de la queue, de la forme & de la couleur d'une pomme de pin deſsèchée ; ſon venin eſt ſi exalté que l'animal qu'il pique meurt en trois minutes. Il y avait trois ſemaines qu'un navigateur l'avait apporté de l'Amérique ſeptentrionale ; on lui donnait pour toute nourriture quelques oiſeaux, ſouris ou grenouilles, dont j'ai vu les cadavres entiers dans ſa cage ; s'il s'en nourrit, ce ne peut être qu'en ſuçant leur ſang.

La Salle de la Comédie ne vaut pas celle d'Amſterdam : c'eſt Comédie Françaiſe, &, ſi habituellement elle n'eſt pas mieux jouée que ce que j'ai vu, les Acteurs ne doivent pas s'enrichir. Au reſte, comme l'extérieur de la Religion eſt plus ſévère en Hollande que dans la Catholicité, il y a quatre fois par an relâche au théâtre pour quinze jours, à cauſe de la Cène ; & durant ces quatre quinzaines tout amuſement ceſſe, juſqu'aux coteries. Je dis coteries, car en

Hollande il n'y a point de ces converſations ouvertes, ſi favorables aux étrangers, comme en Italie & à Londres: mais ſans voir autant de monde dans les coteries, on peut s'y amuſer. Un voyageur qui tomberoit dans une des quinzaines religieuſes, ſerait réduit à une eſpèce de retraite.

J'aurais été bien fâché de quitter la Haye, ſans en avoir vu tout le brillant. A mon arrivée le Prince Stathouder & ſa Cour étaient à Loo, maiſon de chaſſe & de plaiſance, dans la Province de Gueldre. En attendant ſon retour, je m'étais procuré des entrées en différentes maiſons où je paſſais des heures fort agréables, & ſur-tout dans celle de notre Ambaſſadeur (*a*), où l'on trouve tout à la fois la politeſſe, la bonté & la magnificence. Quand je voulais m'inſtruire ſur le gouvernement & les mœurs, j'allais trouver M. de Larrey, Secrétaire & Conſeiller Intime du Prince, & bien digne de ſa place. Quand je voulais parler ſcience, je m'adreſſais à ſon Bibliothé-

(*a*) M. le Baron de Breteuil, aujourd'hui Ambaſſadeur à Vienne.

caire, M. de Joncourt, homme fort honnête & fort inſtruit : c'eſt un Français réfugié qui a cherché une autre patrie, & il l'a trouvée. La Bibliothèque dont il a la direction, n'eſt meublée que de livres choiſis, & on l'augumente ſans ceſſe.

Enfin le retour du Prince & de la Princeſſe a ramené le mouvement & les plaiſirs publics. J'ai eu l'honneur de leur être préſenté. Le Prince eſt d'une taille moyenne, avec un air martial. La Princeſſe eſt grande, bien faite, avec une phyſionomie douce, & un ſourire gracieux. L'une & l'autre ont une empreinte de bonté ſur le viſage. Quoique le Stathouder ne ſoit pas Prince Souverain, il eſt d'uſage à la Haye, en parlant de ſon Palais, de dire, *la Cour*, & on nomme Cercles les aſſemblées qui s'y tiennent deux fois la ſemaine. J'ai aſſiſté à une; elle était nombreuſe, & ornée en hommes & en femmes. Le Prince & la Princeſſe ont d'abord parcouru tous les rangs, en diſant un mot de politeſſe à tout le monde; le jeu a rempli le reſte du tems. La Cour donne auſſi des bals parés, point de maſqués. Il n'y en a pas même dans la Salle du Spectacle.

Les masques ne fourniraient pas assez pour les frais.

On remarque à la Haye des mœurs plus polies, des habillemens plus recherchés, des tables mieux servies, des voitures plus élegantes; & en général tout ce que nous appellons le bon ton y a beaucoup plus fructifié, que dans le reste de la Hollande; cela doit s'attribuer à la résidence du Stathouder, des Ambassadeurs & de la Noblesse; mais les sages Hollandais ne regrettent point tous ces avantages.

En parcourant la Ville, quand je me suis trouvé sur la place où l'infortuné *Barnevelt*, Grand-Pensionnaire, après avoir servi quarante ans sa République, eut la tête tranchée pour sa récompense, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir tristement sur les dangers des querelles religieuses dont la politique se sert tôt ou tard, pour verser le sang qui lui nuit: &, lorsque ce ressort lui manque, elle sçait en remuer d'autres. Dans les rues que je suivais, les deux frères de *Wit* revinrent à ma mémoire. Je les voyais traînés, massacrés par une populace furieuse qui déchirait ses protecteurs.

Un monument de reconnaissance patriotique,

triotique, dans la grande Egliſe Hollandaiſe, m'a tiré de ces triſtes réflexions; c'eſt le tombeau de l'Amiral de Vaſſenaer, Baron d'Opdam, qui périt dans un combat naval contre les Anglais. Son vaiſſeau ſauta en l'air. Les bas-reliefs en marbre, comme tout le monument, racontent le fait. Quant à l'Egliſe, elle n'a rien de diſtingué: les Juifs Allemands & Portugais ont diſputé à qui aurait la plus belle Synagogue. Les Portugais ſont plus riches & plus conſidérés que les Allemands; & cela eſt ainſi dans les ſept Provinces.

Les dehors de la Haye ſont d'un agrément fort varié. En ſortant par la porte orientale, on entre dans un bois touffu, & percé de routes tortueuſes. On y voit un château du Stathouder, qu'on nomme la Maiſon-du Bois: l'architecture en eſt fort ſimple: les dedans ont de quoi plaire: beaux appartemens, ſur-tout la ſalle d'Orange, exécutée par les ordres de la veuve du Prince Frédéric-Henri, troiſième Stathouder. On voit ſur les murs les hauts faits de Frédéric, peints par Jordan, Artiſte Flamand. Il y a d'autres tableaux; Vulcain & les Cyclopes, par exemple. Ce morceau eſt du moins de

l'Ecole de Rubens, & preſque digne de lui. La Ménagerie eſt peuplée de beaucoup d'animaux rares : des Chevreuils de Surinam, excellens ſauteurs ; chaque ſaut les avance de douze à quinze pieds ; ils vôlent : un petit Cerf du Gange, haut d'un pied & demi, avec deux petites dagues, ſans andouillets : l'Oiſeau couronné de Banda, portant ſur la tête une aigrette couleur de feu, & le corps ardoiſe, de la groſſeur d'une Oie : une Civette : un Oiſeau de proie, qu'on appelle le Roi de Vouvons ; il eſt de la grandeur de l'Aigle, mais plus mince : deux Pélicans, mâle & femelle : la femelle eſt beaucoup plus petite ; le mâle en eſt fort jaloux : car il s'élance ſur quiconque veut en approcher.

Une belle route, bordée de quatre rangées d'arbres, mène de la Haye à Scheveling, joli Village à la diſtance de trois milles, ſur la mer du nord. La route perce les dunes. Ce Village n'eſt peuplé que de Pêcheurs. On y fait quantité de parties de plaiſir, pour manger du poiſſon. On ne voit ſur cette plage que des bateaux de Pêcheurs, point de bâtimens de commerce. La mer y eſt fort orageuſe. Des Pêcheurs venaient d'en tirer un

arbre qui préſente un phénomène peu connu dans l'Hiſtoire Naturelle.

A cet arbre ſont attachés des milliers de gros vers, longs d'un pied & plus, diamètre de ſix lignes, tranſparens comme du cryſtal un peu terne. Ils tiennent par la queue à l'arbre, & la tête eſt enfoncée dans une coquille bivalve, avec deux fentes vers la ſommité. Quand le ver ouvre ſa coquille, il en fait ſortir une antenne frangée & friſée, qui s'allonge & ſe roule alternativement. Il y a apparence que dans la mer il prend ſa nourriture par-là. Peut-être auſſi en tire-t-il de l'arbre auquel il adhère par la queue; car celui que j'en ai détaché pour l'apporter à la Haye, a commencé à noircir & ſe gangrener trois ou quatre heures après. Cette mort a débuté du côté de la tête. Les milliers que j'ai laiſſé collés à l'arbre, étaient encore pleins de vie, quoique pêchés depuis quinze jours & plus.

A moitié chemin de Scheveling eſt une maiſon de campagne, remarquable par ſes jardins dans le goût anglais. Elle appartient au Comte de Bentink, fils de Milord Portland, favori du Roi Guillaume III. Il m'a paru qu'il ſe piquait de faire les honneurs de la Ville aux Etran-

gers. Son fils, Capitaine de haut-bord en Angleterre, a inventé ou perfectionné une machine qui étonne par ſa quantité de force. Je l'ai vue en action ſur un arbre de haute-futaie, & le déraciner preſtement. L'Inventeur m'a dit qu'il ſe flattait de pouvoir, avec cette même force, tirer un vaiſſeau chargé du fond de la mer.

J'ai fait une promenade à un autre Village, *Looſduyn*, où j'ai vu l'authenticité d'un prodige dans un autre genre. On lit dans l'Egliſe Paroiſſiale une ancienne inſcription très-longue, & très-détaillée, qui prouve que de tout tems les ſots ont aimé le merveilleux. L'inſcription hiſtorique raconte l'accouchement monſtrueux d'une Comteſſe de Hollande, qui mit au monde 365 enfans, par punition divine. Et comment douter, puiſqu'on vous montre les deux baſſins de cuivre, où furent arrangés ces petits embryons pour recevoir le Baptême ?

Ryſwic, ſimple Village dans ces environs, n'eſt devenu célebre que par le Traité de Paix qui s'y fit entre la France & les Provinces-Unies en 1697.

En voyageant, on a toujours quelque-

voyage imprimé pour guide. Ces guides vous indiquent assez bien les monumens permanens. Il n'en est pas de même des objets transitoires de curiosité, qui n'existaient pas au tems du Voyageur qui a écrit ; &, pour surcroît, il arrive souvent que les gens de la Ville ne vous instruisent pas assez. C'est ce qui m'était arrivé dans mon séjour à Rotterdam.

On ne m'avait point parlé d'un cabinet qui a beaucoup de célébrité : magasin de Porcelaines les plus belles, les plus grandes & les plus rares, des Laques très-recherchés, des Verres gravés avec une singulière délicatesse, des Coquilles de toute espèce, l'Histoire de Louis XIV en médailles, des Gravures magnifiques, des dessins originaux des grands Maîtres, & une ample collection de Tableaux, tous de l'Ecole Flamande & Hollandaise. L'homme de goût qui possède ces trésors, qu'on estime six-cent-mille florins, est un Marchand de fil, qui en vend encore pour deux sols. Sa maison, trop petite pour exposer tant de raretés, lui en fait louer une autre ; encore est-il obligé d'entasser ce qu'il garde dans la sienne. Prenant congé de la Haye, je n'ai pas regretté mon second voyage à Rotter-

dam ; & d'ailleurs j'ai eu encore du plaiſir à revoir la ſtatue d'*Eraſme*, l'un des premiers qui a tiré notre Littérature des ruines où elle était.

Delft. De Rotterdam j'ai paſſé à Delft, Ville qu'on admirerait, ſi elle n'était pas dans le pays des belles Villes. L'Egliſe-Neuve renferme le tombeau de Guillaume I, le Fondateur de la République & le Père de la Patrie. Il n'y avait que le fanatiſme qui pût aſſaſſiner un tel homme. Le monument qu'on lui a élevé eſt de marbre blanc. Quatre Vertus en bronze, la Foi, la Juſtice, la Patience & la Liberté, ornent les quatre coins du ſarcophage, ſur lequel eſt couchée la ſtatue de Guillaume en marbre. A ſes pieds eſt l'effigie de ſon chien qui, dit-on, regrettant ſon maître, refuſa toute nourriture, & mourut peu de jours après. Sur le devant du mauſolée eſt une autre effigie en bronze du même Prince repréſenté aſſis. Les gens de goût demanderont ſans doute : pourquoi deux effigies ?

Dans un autre Temple eſt un monument à l'honneur du fameux Amiral *Tromp*, qui ceſſa de vivre & de vaincre en 1655. Il eſt couché ſur un gouvernail

de navire, & ſa tête repoſe ſur un canon au milieu des trophées de toute eſpèce.

Dans le même Temple, le mauſolée de Pierre *Hein*, fils d'un Pêcheur, d'abord Mouſſe, & parvenu par degrés à la place d'Amiral. Il fut tué à la tête de la flotte qu'il commandait, au moment même qu'il remportait une victoire ſur les Eſpagnols. Les Etats firent une députation à ſa mère pour la complimenter ſur la mort de ſon fils. Cette bonne femme n'était point ſortie de ſa première condition. *Je l'avais bien prévu*, répondit-elle aux Députés, *que Pierre périrait comme un miſérable qu'il était: il aimait trop à courir, il n'a que ce qu'il mérite.*

Enfin dans ce même Temple un marbre en relief, qui repréſente la tête de *Leuvenhoek*, ſi célèbre par ſes expériences phyſiques & ſes découvertes.

Le ſavant *Grotius*, né auſſi à Delft, méritait bien ſans doute les honneurs d'un monument. Mais, par une fatalité aſſez commune aux génies ſupérieurs, perſécuté dans ſon pays, il vécut & mourut expatrié, en rempliſſant l'Europe de ſon nom.

Delft a une branche de commerce fort conſidérable; c'eſt une manufacture

de fayence qui approche de la porcelaine.

On ſait que les cicognes ont un droit d'hoſpitalité dans toute la Hollande. On ſerait mal venu à en tuer une... Elles y ſont comme ſacrées, ſans que cela tienne à la ſuperſtition ; mais probablement à l'utilité dont elles ſont, en détruiſant, pour ſe nourrir, les ſerpens & les inſectes qui déſolent les jardins. Elles font leurs nids ſur les toîts des maiſons. Les Naturaliſtes qui aſſûrent que ces oiſeaux vivent toujours en famille, avec une réciprocité durable d'affection & de ſervices, croiront ſans peine ce qu'on m'a raconté à Delft. Au milieu d'un grand incendie, dans la ſaiſon de la reproduction, les pères & les mères cicognes couvraient leurs petits de leurs aîles, pour en écarter les étincelles. On en vit même aller chercher de l'eau pour la dégorger dans le nid. Il y en eut enfin qui ſe laiſſèrent brûler avec leurs enfans.

Leyde. On va en trois heures de Delft à Leyde ; c'eſt, après Amſterdam, la plus grande Ville & la plus peuplée de la Hollande ; on y compte ſoixante-mille habitans ; elle a beaucoup de rues auſſi

frappantes par la longueur que par la propreté ; pluſieurs ſont plantées d'arbres ; un bras du Rhin, qui conſerve encore ſon nom, traverſe la Ville, en fourniſſant pluſieurs canaux qui la partagent en cinquante iſles ; & va ſe perdre à une lieue dans les ſables de Catvick ; ce n'eſt plus qu'un ruiſſeau, lorſqu'il entre dans l'océan. Les égoûts ſouterrains de Leyde ſont plus utiles que de beaux monumens qu'on vante tant : un de ces égoûts, long d'un quart de lieue, ſous la plus belle rue, reçoit des bateaux pour le nettoyer.

La fabrique des draps ſurpaſſe toutes celles de la Hollande ; on en porte une grande quantité dans le Levant. Son Imprimerie n'eſt plus auſſi renommée qu'au tems des Elzevirs ; mais tout le monde ſçavant connaît la réputation de ſon Académie ou Univerſité. Les Scaliger, les Saumaiſe, les Henſius, les S'graveſende, les Boerrhaave, & tant d'autres d'un mérite ſi diſtingué, y ont donné des leçons.

J'avais une lettre pour M. Allamand, Profeſſeur en Phyſique expérimentale, & en Hiſtoire naturelle. Je l'ai ſurpris au milieu d'une leçon, dans le cabinet

même deſtiné à l'Hiſtoire naturelle. La leçon finie, il m'a montré les richeſſes du cabinet.

Il y en a de tous les genres, aſſez pour inſtruire, ſans néanmoins que la collection ſoit auſſi conſidérable qu'en d'autres Villes de l'Europe; j'y ai vu un animal empaillé d'une forme ſingulière, & d'une taille prodigieuſe; il naît en Afrique; c'eſt le Camélo-Panthère, ou Giraſſe; ſa peau eſt mouchetée; les jambes, le cou & la tête ſont fort grêles; il tient du chameau; la tête, qui reſſemble à celle du cerf, s'élève à la hauteur de vingt-deux pieds: il vit plus de feuilles que d'herbes, & il atteint à la cime des arbres; il a ſervi de ſpectacle & d'ornement de triomphe dans l'ancienne Rome.

On y montre auſſi un Hippopotame, cheval aquatique, animal amphibie, fort commun dans les grands fleuves de l'Afrique, plus gros que le Rhinoceros; ſes jambes courtes & groſſes portent un corps d'un volume énorme: il a deux défenſes de la longueur d'un pied ou peu s'en faut: tantôt il habite le fond des eaux, & ſe nourrit de poiſſons; tantôt il vient paître l'herbe & les légumes:

s'il eſt attaqué dans l'eau par une chaloupe, il vient auſſi-tôt à l'abordage, & ſe bat juſqu'à la mort.

Le Cabinet d'antiquités n'offre pas de l'excellent, point d'ouvrage Grec.

Celui d'Anatomie, formé par le Profeſſeur Albino, n'a rien de curieux pour les yeux ordinaires; mais un ſçavant Anatomiſte y ſerait en admiration : ce ſont toutes les parties du corps humain, vues intérieurement & injectées dans des bocaux.

Le Jardin des plantes & un Obſervatoire ſe joignent aux autres Facultés. Ce vaſte édifice, formé d'un Couvent de Religieuſes, & de pluſieurs maiſons qu'on y a réunies, n'eſt rien quant à l'Architecture, la ſymmétrie & l'enſemble; mais il eſt beaucoup pour les connaiſſances humaines. Toute la ſcience dans cette Univerſité ne prétend s'appuyer que ſur l'expérience. Point d'hypothèſes, point de ſyſtèmes, & les Profeſſeurs diſent qu'ils n'ont que la foi des yeux, au lieu des yeux de la foi.

L'eſprit Hollandais eſt ſi tolérant, ſi pacifique, que la Ville conſentirait peut-être, ſans beaucoup de peine, à l'établiſſement d'une chaire Catholique de

Théologie, pour conſerver des Ecoliers, qui, après s'être inſtruits à Leyde dans les autres Sciences, vont étudier la Doctrine Catholique à Louvain.

Leyde ne m'a point paru aſſez reconnaiſſante pour les Sçavans qui l'ont illuſtrée. Je n'ai vu qu'un ſeul monument conſacré à Boerrhaave; c'eſt une urne de marbre, de forme antique, avec une inſcription vraiment lapidaire par ſa ſimplicité. La Hollande, comme tant d'autres pays, devrait ſe mouler ſur l'Italie, pour conſerver la mémoire de ceux qui ont conſervé & perfectionné les Sciences.

Les Tailleurs de Leyde tirent une ſorte de gloire d'avoir eu dans leur Communauté le trop fameux Jean de Leyde. On montre encore l'établi de ce Patriarche des Anabaptiſtes, qui ſe fit couronner Roi à Munſter, pour périr enſuite dans les ſupplices.

Utrecht. De Leyde je me ſuis rendu à Utrecht, diſtance de ſix lieues; c'eſt une Ville de trente-mille ames; ſes canaux viennent du Rhin. Si elle n'égale pas les autres Villes de Hollande par les agrémens du dedans, les dehors en ſont charmans:

c'eſt un mélange de jardins potagers, de pépinières, de maiſons de campagne, & de promenades plantées : le mail, jeu d'exercice & d'adreſſe très-bon à conſerver, eſt un des plus longs & des plus beaux qui exiſtent. Il s'étend entre pluſieurs rangées d'arbres, & de jolies maiſons qui ont vue deſſus. Cet amas de jardins, de boſquets, de maiſons ſans prétention, forme un champêtre délicieux qui règne à une lieue de profondeur tout autour de la Ville. On dit qu'au printems la Muſique des Roſſignols y eſt d'un grand effet.

Utrecht eſt la rivale de Leyde, dans la carrière des Sciences. On enſeigne, dans ſon Académie, tout ce qui peut former le raiſonnement & le goût. Pour le Latin il faut l'apporter des Ecoles ; en ſorte que les plus jeunes diſciples de l'Académie ont environ ſeize ans. Ils ne ſont point gênés pour l'aſſiduité aux Leçons. On les pique d'honneur, en leur laiſſant toute la liberté des hommes faits, & s'ils font quelque choſe contre les Loix ou la Société, ils n'ont d'autres Juges que leur Profeſſeurs mêmes. Ordinairement leur cours d'étude eſt de cinq à ſix ans. On voit par-là que l'édu-

cation, que l'on regarde ailleurs comme finie à ſeize ans, ne fait que commencer en Hollande.

On montre, dans une Salle de cette Académie, le Temple de Salomon ; modèle en relief & fort en grand, exécuté par un Profeſſeur très-verſé dans l'Hébreu, & les antiquités judaïques. Les Juifs, en le voyant, s'attendriſſent juſqu'aux larmes, & s'enflamment ſur la reconſtruction de Jéruſalem.

Le Profeſſeur qui avait la politeſſe de m'ouvrir toutes les portes, enſeigne les Mathématiques : ſon Obſervatoire eſt bien médiocre pour le bâtiment & même pour les inſtrumens. Il eſt auſſi Profeſſeur de Phyſique.

Utrecht fut au pouvoir de Louis XIV, dans la guerre de 1672. Lorſqu'il y fit ſon entrée, le Cardinal de Bouillon, Grand-Aumônier de France, fit la cérémonie de purifier & rebénir la grande Egliſe, où il chanta la Meſſe & le *Te Deum* : mais, quatre mois après, la France ayant perdu cette conquête, les Miniſtres de la Religion Proteſtante purifièrent & rebénirent à leur tour. Prendre & rendre ; voilà ſouvent à quoi aboutiſſent les guerres les mieux conduites ; ce qui en reſte, c'eſt la déſolation.

Nos Janſéniſtes réfugiés ont trouvé un aſyle dans cette Ville. J'ai vu officier leur Archevêque, avec la plus grande ſimplicité; ſans ſa Croix, j'aurais cru voir un Curé de Village en fonction; ſon Archevêché, qui eſt fondé ſur les charités du troupeau, n'excède pas deux-mille florins. Il a deux ſuffragans dans la Hollande, celui de Harlem & celui de Déventer. Lorſqu'un des trois vient à mourir, les deux qui reſtent conſacrent le ſucceſſeur, après qu'il a été élu par les Notables du troupeau, ainſi que cela ſe pratiquait anciennement. Au reſte le troupeau diminue de jour en jour.

Les Etats de la Province s'aſſemblent à l'Hôtel-de-Ville, édifice plus remarquable par ſa grandeur que par ſa beauté. C'eſt-là où ſe tint, en 1713, le célèbre Congrès qui termina la guerre occaſionnée par la ſucceſſion au Royaume d'Eſpagne. L'Europe était étonnée de voir la Hollande jouer le premier rôle dans cette négociation.

Dans le tems qu'Utrecht appartenait à Charles-Quint avec la totalité des Pays-Bas, elle eut la gloire de voir élever un de ſes enfans de la pouſſière où il était né, ſur le thrône Pontifical;

c'était Adrien VI. Son caractère d'austérité & de réforme le rendit odieux aux Romains qui, à sa mort, écrivirent sur la porte de son Medécin, *au Libérateur de la Patrie.*

On voit, à deux lieues d'Utrecht, une Secte qui a été fort peu éprouvée par la persécution, & qui, par cette raison même, s'est fort peu multipliée : c'est celle des Herrenhouters, autrement des Frères Moraves, branche des Hussites. L'an 1457 fut l'époque où cette Eglise commença à être visible ; on les appelait encore Frères de l'Unité. Le Comte de Zinzendorf donna un asyle aux Frères sur ses terres. Ce Comte est leur vrai Restaurateur, & il reçut de cette Eglise la consécration Epiſcopale à leur manière ; ils ne subsistent que par les métiers. On loue extrêmement leurs mœurs. Tous les Célibataires des deux sexes vivent en commun dans des quartiers séparés, en s'occupant des Arts, & on prend sur leur gain de quoi les nourrir & les vétir. Les mariés vivent dans leur ménage comme ailleurs. Ils ont la confiance du public dans le débit de leurs ouvrages ; ce n'est pas qu'ils vendent à meilleur marché ; mais c'est que leurs ouvrages sont bien

conditionnés. Le prix s'y attache, rien à rabattre. La Colonie de ces bonnes gens eſt de trois ou quatre-cents. On voudrait qu'elle fût plus nombreuſe, tant on en eſt content. Dans leurs mœurs & leurs opinions ils ſont un peu Quakers. Toujours occupés, ſans craindre la misère; jamais agités des paſſions tumultueuſes, ne ſont-ils pas à-peu-près auſſi heureux que l'Humanité le comporte?

Laiſſant Utrecht, j'ai pris la route de Boleduc, ou Bois-le-Duc, d'abord par un canal, comptant enſuite ſur le vent, pour m'y porter par la Meuſe; mais le vent ſe trouvant contraire, j'ai pris une voiture de terre qui s'eſt arrêtée tout court au ſoleil couchant, ſans que je puſſe en deviner la cauſe. J'étais encore à une lieue & demie de Boleduc. Le cocher reſtait les bras croiſés, & moi de l'exhorter à marcher dans une langue qu'il n'entendait pas, & lui n'en était que plus immobile; heureuſement un paſſant qui entendait ce débat, & quelques mots de Français, m'a tiré de cet embarras, en me faiſant comprendre qu'il y avait une inondation de la Meuſe d'une lieue & demie entre la Ville & moi, inondation dont la vue m'était dérobée par des arbres.

Il a fallu quitter ma voiture pour voguer ſur des bas-fonds, à travers les roſeaux & l'obſcurité. Je ne ſais ſi Ulyſſe s'ennuya plus en courant les mers ; je croyais n'arriver jamais ; nous avons tenté dix abordages, avant que d'en trouver un praticable.

Boleduc. Un bon gîte à Boleduc m'a conſolé. Cette Ville au confluent de deux rivières, eſt regardée comme la meilleure place de la Hollande : on n'a rien oublié pour la fortifier : ſes ouvrages avancés éloignent beaucoup l'ennemi du corps de la place ; mais ce qui fait ſa principale force, c'eſt qu'elle peut en tout tems s'inonder à une lieue à la ronde.

On s'apperçoit à Boleduc qu'on commence à quitter la Hollande ; les rues, les maiſons n'y réjouiſſent plus les yeux ; la proprété y dégénere ; la porcelaine ne ſe montre plus dans les Auberges. D'ailleurs rien de remarquable dans cette Ville, que je n'ai fait que ſaluer en paſſant.

De-là, pour me rendre à Maeſeck en deux journées, je ſuis entré dans la Principauté de Liége, à quelques lieues de Boleduc ; c'eſt voyager à travers une

immenſité de bruyères ; auſſi, ſauf quelques villages qui ſont ſur la route, on ne voit ni hameaux, ni troupeaux, excepté quelques moutons. Le gibier y eſt fort bon ; c'eſt dans cette traverſée que la misère a commencé à ſe remontrer à mes yeux, d'une manière d'autant plus frappante, qu'elle contraſte bruſquement avec le riant ſpectacle de la Hollande.

Maeſeck, dans le pays de Liége, ſur la rive gauche de la Meuſe, n'offre rien d'intéreſſant que ſa ſituation.

A deux lieues de Maeſeck eſt une Abbaye de Chanoineſſes, de la plus haute Nobleſſe. L'Abbeſſe, qui n'y réſide pas, eſt une Princeſſe Palatine : il y a neuf Prébendes, & dans la même Egliſe un Chapitre de Chanoines. Les deux chœurs occupent les deux extrémités de la nef. J'ai cru d'abord que les Chanoineſſes, qui ſont preſqu'autant de Princeſſes, & qui jouent le premier rôle, avaient une juriſdiction ſur les Chanoines, à qui on ne demande point de preuves de nobleſſe. C'eſt ainſi que l'Abbeſſe de Fontevraux, ſelon la fondation du Bienheureux Robert d'Arbriſel, domine les Religieux du même Ordre. Ce n'eſt pas de même ici. Les Chanoineſſes

& les Chanoines ſont indépendans les uns des autres, pour ne dépendre que du Pape, quant au ſpirituel; car l'Abbeſſe eſt Souveraine temporelle. L'Abbaye, & le bourg qui y tient, portent le nom de *Thorn*.

J'y ſuis arrivé dans un tems de réjouiſſance; c'était la kermeſſe. J'y ai vu ſur un théâtre moitié payſan, moitié bourgeois, théâtre de ſociété, une *Eſther* Flamande; apparemment on ſçavait, par les recherches du coſtume du tems, qu'Aſſuérus aimait la table; car en trois actes conſécutifs on a ſervi trois banquets royaux. Mais une choſe y fait honneur à Aſſuérus, c'eſt que les trois mêmes pâtés qui avaient figuré au premier & au ſecond feſtin, reparaiſſaient au troiſième, & rien de plus: pas le moindre fruit, pas la moindre ſucrerie pour la belle Eſther; économie louable pour ne pas ſurcharger le peuple par la dépenſe de la Maiſon Royale, & pour modérer le luxe; c'eſt prêcher d'exemple.

On peut conjecturer auſſi qu'Aſſuérus, mangeant beaucoup & ſouvent, avait un ſommeil facile; car, toutes les fois que, la toile ſe levant, on le voyait ſur ſon thrône, il fallait l'éveiller. Vraiſembla-

blement c'était la mode du tems de règner en dormant ; quoi qu'il en ſoit, le ſuperbe Aman a été pendu haut & court. Les bourreaux ont fait leur perſonnage à merveille, & le pendu auſſi, car il agoniſait le plus triſtement du monde ; mais Mardochée a ſubitement égayé la ſcène, en danſant joyeuſement avec deux Rabins, en préſence du pendu. Les trois danſeurs étaient affublés d'une longue jacquette noire. On croyoit voir trois ſacs à charbon en cadence.

Je comptais ne donner que quelques heures à Thorn : mais les bontés de Madame la Princeſſe de Heſſe m'y ont retenu quatre jours, après quoi je me ſuis tourné vers Maſtricht.

Maſtricht.

Cette Ville que les Romains appelaient *Trajectum ad Moſam*, à cauſe de ſa poſition ſur la Meuſe, compriſe enſuite dans le Royaume d'Auſtraſie, fut partagée entre deux Maîtres, les Ducs de Brabant & les Evêques de Liége. Louis XIV la prit en 1673, mais elle fut cédée aux Hollandais par la paix de Nimègue : c'eſt une de leurs plus fortes places, & la clé de leur République ſur la Meuſe, quoiqu'elle ſoit éloignée du

centre de la Hollande, & enclavée dans le pays Liégeois ; ſes rues, ſes maiſons, ſa propreté ſe reſſentent encore du goût hollandais.

Sa Maiſon de Ville eſt une des plus belles qu'il y ait dans tous les Pays-Bas ; c'eſt un grand édifice, en carré long, conſtruit de pierres bleues, à la moderne. On dirait que cette maiſon veut éclairer les citoyens, en même tems qu'elle les gouverne ; car elle renferme une Bibliothèque publique.

On compte à Maſtricht treize-mille habitans. Il ſemble que les Eſpagnols du tems paſſé étaient plus propres à détruire qu'à édifier ; car, avant que la Ville fut tombée en leur puiſſance avec les Pays-Bas, le commerce y était floriſſant. Elle nourriſſait dix-mille ouvriers dans la ſeule manufacture de draperie. Il faut des ſiècles pour rappeler le commerce.

On s'y chauffe de houille, charbon minéral, fort en uſage dans toute la Hollande & le pays de Liége. Cette ſubſtance inflammable eſt un mélange de pierres, de terre, de bitume & de ſoufre, réſultat des forêts de bois réſineux que les révolutions arrivées ſur notre

globe, auront enſévelies dans la terre.

Comme les Etats-Généraux, & les Evêques de Liége ſont Co-ſeigneurs de la Ville, elle eſt gouvernée par les deux Puiſſances. La Régence eſt compoſée d'un Conſeil mi-parti. Tous les Magiſtrats, Bourgmeſtres, Echevins, Baillis, & autres, ſont moitié Catholiques, moitié Proteſtans. Les deux Religions y ſont publiquement & tranquilement exercées. La Proteſtante n'avait que deux Paſteurs avant la révocation de l'Edit de Nantes. Il a fallu en augmenter le nombre depuis cette époque; mais cet accroiſſement du troupeau, qui paraît donner de la prépondérance à la Religion Proteſtante, n'a point altéré l'harmonie civile: tant il eſt vrai que, ſous un gouvernement bien organiſé, on peut enfin vivre en paix, malgré la différence des principes religieux.

C'eſt à Maſtricht que j'ai fini mon tour de Hollande, pays qui pique ſingulièrement la curioſité, parce qu'il ne reſſemble point à ceux que l'on connaît, étant plus bas que la mer, qui le menace de toutes parts; il faut qu'il lutte ſans ceſſe contre cet élément, par le moyen des digues, travaux immenſes qui ſuffiraient

pour illuſtrer une plus grande nation. La Hollande a mis & met autant de courage & de ſoin pour s'arracher aux fureurs de l'océan, qu'elle en mit, il y a deux ſiecles, à ſecouer le joug des Eſpagnols: c'eſt ſur-tout contre la mer du nord, au fond de la Nord-Hollande, qu'il faut oppoſer les plus forts remparts. L'eau ſalée pénétrant toutes les terres, il ne faut pas s'attendre à boire de la bonne eau : elle a un goût plus ou moins ſaumâtre; les habitans ſont peu affectés de cet inconvénient. Il eſt rare qu'ils la boivent pure; le thé, la bière & l'eau-de-vie dont ils font un uſage continuel, ne leur laiſſent pas ſentir le déſagrément de l'eau.

Avoir contenu la mer, c'était déja beaucoup; mais avoir tourné à leur profit un élément qui devait les détruire, c'eſt le chef-d'œuvre de l'art & de la ſageſſe, & c'eſt ce qu'ils ont fait par les canaux innombrables dont ils ont traverſé tout le pays d'une Ville à l'autre. Des barques partent d'heure en heure, & en certaines Villes de demi-heure en demi-heure ; barques fort commodes & fort propres, voiture peu coûteuſe, ſoit pour les hommes, ſoit pour les marchandiſes; mais

mais ſi le voyageur épargne du côté de la voiture, il faut qu'il répande dans les Auberges, pour les domeſtiques de louage, & pour les objets de curioſité.

Dans les endroits où l'on prend les barques, il y a une maiſon pour ce ſervice. On y entre, ſi l'on veut, pour attendre le moment du départ. On y eſt toujours convié à boire de l'eau de-vie. L'étranger qui ne s'en ſoucie pas, eſt tout étonné d'être obligé de la payer ſans en avoir bu. Quant aux Auberges, il eſt un moyen de ſe ſouſtraire au rançonnement; c'eſt de voyager tout ſimplement en marchand, & manger à table d'hôte; ce qui contribue même à donner plus de connaiſſance des mœurs & des uſages. Je ſoupçonne que nos élégans Français ne goûteront pas cette mince figure; tant mieux pour la Hollande.

Revenons à elle. Tous les Arts utiles y ſont pouſſés à une grande perfection: on apperçoit de tout côté des moulins à vent, tout autrement conditionnés que les nôtres, tant pour l'effet que pour l'élévation, la ſolidité, la beauté & la proprété. On en voit qui ſont flanqués de deux pavillons agréablement conſtruits: c'eſt où loge le maître du mou-

lin. Comme les Hollandais ne ſçauraient employer l'eau pour force mouvante, ils emploient le vent, & ils l'appliquent à tout, à moudre, à ſcier, à épuiſer les eaux nuiſibles, &c. On connaît, à leurs écluſes, à leurs canaux, à leurs pompes, qu'ils ſont très-habiles dans l'hydraulique.

Il eſt peu de peuples plus laborieux, & qui ſçachent mieux ſe procurer ce que la Nature a refuſé. Ils n'ont ni lin, ni chanvre, ni manufacture de toiles, & cependant ils font un grand commerce en toiles qu'ils tirent du Brabant, & qu'ils font blanchir chez eux, ſur-tout à Harlem, où l'art de blanchir eſt porté à ſa perfection. Ils n'ont point de blé, & ils approviſionnent ceux qui en ont, & ils mangent le pain à bon marché, relativement à l'aiſance du peuple, & à l'abondance de l'argent. La livre vaut 4 ſols de France. Ils n'ont point de vignes, & ils ont des vins de tous les pays, qui ne ſont pas fort chers. Le vin le plus commun eſt celui de Bordeaux, qui ſe vend ordinairement 32 ſols de France, la bouteille. Il ſe fait fort peu de Livres dans le pays, & la Librairie y eſt très floriſſante.

Ce que la Nature leur a donné, ils en

tirent le meilleur parti poſſible ; point de nation qui entende mieux à faire profiter le bétail par les ſoins qu'il demande, la proprété entr'autres. Les étables à vaches ſont plus propres que les chambres de nos payſans. On ſuſpend la queue des vaches, crainte qu'elles ne ſe ſaliſſent, lorſqu'elles viennent à ſe vuider, & que l'ordure ne leur nuiſe. On les panſe avec autant de ſoin que les chevaux. On leur jette une couverture ſur le dos, même en plein air, pour les garantir des inſectes & des injures de l'atmoſphère. Les ſceaux qui ſervent à les traire en pleine prairie, à certaines heures, ſont tous enjolivés. Les jeunes ménagères qui ſont ordinairement chargées de ce ſoin, ſont auſſi propres, auſſi blanches que le lait qu'elles tirent. Tout cela fait ſpectacle, & donne envie de boire du lait, à ceux même qui ont l'habitude du vin. On veille également à ce qu'aucune malpropreté ne s'attache à la toiſon des moutons. Point d'impôt ſur le ſel, parce qu'il eſt d'abſolue néceſſité pour les hommes & les beſtiaux.

En fait de jardinage, le Hollandais tire de la terre tout ce qu'on en peut tirer. Les légumes de toute eſpèce ſont

très-bons. Les melons même ſont beaucoup meilleurs qu'on ne devrait l'eſpérer du climat. On eſt ſurpris de trouver le parfum de l'Ananas au fond de la Nord-Hollande. Les fleurs font une branche de commerce, qui n'eſt pas comptée ailleurs. Le Hollandais étudie les goûts de toutes les nations, non pour les ſuivre, mais pour en faire ſon profit.

On dit par-tout qu'on ne voit point de pauvres en Hollande. Cela n'eſt pas vrai dans toute la rigueur. J'en ai vu quelques-uns dans les rues d'Amſterdam : mais ils y ſont fort rares ; c'eſt-à-dire, qu'en courant la Ville, comme font les Voyageurs, on en aura vu deux ou trois dans toute la journée. Encore leur façon de demander n'eſt-elle pas importune. Elle eſt timide, ſans la moindre inſtance. Cette rareté de pauvres doit s'attribuer à des cauſes plus efficaces que ne peut l'être la bonne police. Dans l'égalité républicaine, il n'y a point de ces grands Propriétaires qui poſſèdent tout, tandis que les autres n'ont rien. Les richeſſes ſont partagées ; & il y a du travail pour tout le monde.

Au reſte, ſi les Arts utiles y ſont en honneur, il n'en eſt pas de même des Arts de luxe. Tout le luxe de la Hol-

lande eſt en porcelaines, en marbres & en tapis. A peine l'apperçoit-on dans les habits, dans les voitures, dans la livrée, dans les meubles & dans les repas. Un plat de poiſſon, de la viande de boucherie, beaucoup de légumes, voilà ce qu'on voit le plus communément ſur les meilleures tables. Mais on voit par-tout, non-ſeulement dans les Villes, mais dans les moindres Villages, quelque choſe qui vaut beaucoup mieux que le luxe; c'eſt le néceſſaire abondant; c'eſt la réunion des commodités. Point de chaumières, point de haillons, point de diſette, point de fange dans les Villages; tous ſont pavés, propres & agréables.

Si le luxe doit percer en Hollande, c'eſt de la Haye qu'il s'y répandra; de la Haye, où il y a un Prince, une Cour, de la Nobleſſe & des Ambaſſadeurs. Des gens bien inſtruits m'ont aſſuré que l'on compte déja dans les ſept Provinces 25000 chevaux de carroſſe, & 15000 domeſtiques, qui n'y étaient pas, il y a dix ans.

Les Catons de la Nation commencent à regretter ce tems (en 1608) où les Députés des Etats Généraux, allant à la Haye, ſortaient d'un petit bateau, & faiſaient ſur l'herbe un repas de

pain, de fromage & de bière, chacun portant soi-même ce qui lui était nécessaire. Les Ambassadeurs Espagnols qui allaient aussi à la Haye, pour négocier une Trève avec eux, & qui les apperçurent, frappés de telles mœurs, s'écrièrent : voilà une Nation qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec qui il faut faire la paix. C'était le tems de sa gloire.

On a dû s'appercevoir, lorsque j'ai décrit ses Villes avec leurs places, & leurs rues plantées d'arbres, que les Hollandais mettent la campagne dans leurs Villes; ce qui donne quelque chose de plus que l'agrément, de la salubrité. Les enfans y peuvent jouer, courir & s'exercer à l'aise. Quant au Moral, si les enfans deviennent bons & honnêtes, ils en ont obligation à l'exemple des pères & mères, bien plus qu'à la sévérité de l'éducation. On ne fait ce que c'est que de les reprendre, encore moins de les châtier. Les parens semblent dire qu'ils les élèvent pour être heureux & libres.

Si les Hollandais pouvaient oublier le prix de la liberté, tous les monumens publics les en feraient souvenir. Les tableaux, les statues, les tombeaux, les

inſcriptions font l'éloge de ceux qui ont combattu pour elle. La monnoie même courante met la Liberté à côté de la Religion, avec cette légende: *hâc nitimur, hânc tuemur.* Nous nous appuyons ſur celle ci, & nous défendons celle-là. Un Voyageur Philoſophe qui chercherait un pays libre, & où perſonne ne ſouffre que les maux inſéparables de l'humanité, doit voyager en Hollande.

Le pays de Liége ſe montre ſous un aſpect bien différent. Ce n'eſt plus cette multitude de beaux Villages, cette aiſance, cette population nombreuſe. Il n'y a pourtant point d'impôts ſur les terres. Il n'y en a que ſur les conſommations: eſt-ce la cauſe du mal? vaudrait-il mieux aſſeoir l'impôt ſur les terres? Grand problême politique à reſoudre, intéreſſant pour tous les Peuples.

Liége.

Liége, ancienne Ville, traverſée par la Meuſe, eſt aſſiſe dans une vallée, où coulent trois petites rivières qui, en arroſant de vaſtes prairies, uniſſent l'agréable à l'utile. Les montagnes qui environnent la vallée, offrent des points de vue fort variés.

On y compte dix grands Fauxbourgs

& cent-mille habitans. Il n'y a ni places, ni fontaines, ni autres décorations dignes d'une grande Ville. On entrevoit pourtant, dans quelques édifices publics, un germe de goût pour le grand. Les Cariatides qui soutiennent la frise des secondes loges au Spectacle, sont d'une taille colossale. La salle de l'Hôtel-de-Ville a un air de majesté. On voit à la façade du Palais du Prince des colonnes d'ordre Ionique, très-hautes, & d'un grand diamètre, quoique d'un seul morceau. Cette façade est d'une bonne Architecture: c'est dommage qu'en pénétrant dans l'intérieur, on ne trouve que du vieux gothique, autour d'une vaste cour. Il y a deux quais aux deux extrémités de la Ville, qui donnent des promenades agréables.

La multitude des Monastères au nombre de quarante-six, & trente-deux Paroisses, sembleraient annoncer une Ville encore plus grande. La Cathédrale, édifice lourd & grossier, renferme les cendres du Cardinal de la Marck, Evêque & Prince de Liége, qui prévint la mort pour faire exécuter lui-même son tombeau. Les deux vers qu'il y grava, témoignent que la grande fortune & les gran-

des dignités ne ſont pas capables de faire le bonheur de l'homme.

Decipimur votis, & tempore fallimur, atras
Mors ridet curas ; anxia vita nihil.

Les très-nobles Chanoines, en éliſant leur Evêque, donnent un Prince au pays, & non à eux. Ils aiment mieux relever immédiatement du Pape, comme d'un Maître éloigné ; & en cas de ſchiſme, dans l'élection, c'eſt le Pape qui décide. Ils ont voté plus d'une fois, pour des Princes de Maiſon ſouveraine. D'accord avec la Ville, ils paraiſſent revenus de ce goût.

Liége, quoique ſoumiſe à ſon Evêque, au temporel comme au ſpirituel, jouit pourtant de ſi grands priviléges, qu'elle peut être regardée comme une République libre, gouvernée par ſes Bourgmeſtres, & autres Magiſtrats municipaux, qui ſont créés moitié par le Prince, moitié par la Ville. Les Colléges même d'Artiſans, au nombre de trente-deux, partagent l'autorité, en ce qu'on ne peut publier aucun Edit, ſans qu'ils y aient donné leur conſentement.

Cette Ville eut autrefois un grand commerce ; les Puiſſances voiſines, en

y jetant des obſtructions, l'en ont dépouillé avec le tems. Les principales branches de ſon commerce actuel, ſont le fer & l'acier. Elle vend des armes à feu, pour des ſommes conſidérables. Elle a à ſes portes une miñe de houille ſi riche, qu'outre ſa fourniture, elle en débite annuellement pour deux-cent-mille écus. Je ne ſais ſi, dans les autres Etats, on recherche avec aſſez de ſoin & d'opiniâtreté cette matière, qui, en épargnant le bois, rendrait les forêts moins néceſſaires, & laiſſerait plus de place aux ſubſiſtances des hommes & des beſtiaux.

De Liége j'ai dirigé ma route ſur Bouillon, diſtance de vingt lieues, en traverſant les Ardennes, pays très-élevé & très-ſec. J'y ai vu peu de Villages & peu de culture. Je croyais y voir la terre couverte de moutons. J'ai eu beaucoup à rabattre. Ce qu'on y trouve ſûrement, ce ſont de mauvais gîtes.

A une lieue de Paliſſeux, premier bourg du Duché de Bouillon, j'ai fait une pauſe au château de Carlſbourg. Ce canton eſt bien cultivé, & abonde en troupeaux. Deux jours que j'ai paſſés dans le château, m'ont dédommagé de l'en-

si qu'on éprouve en parcourant un pays déſert, & de la diète que j'avais faite.

Bouillon.

De Carlſbourg on deſcend à Bouillon, à une grande profondeur ; cette Ville, enclavée dans le Duché de Luxembourg, ne tenant du côté du midi qu'à la Principauté de Sedan, tire un grand renom, du fameux Godefroi de Bouillon, le héros du Taſſe, nom illuſtré encore dans des tems plus rapprochés de nos jours. Elle eſt ſerrée de tout côté, par les montagnes, ſans pouvoir s'étendre. Une rivière poiſſonneuſe, la *Semoy*, en fait une preſqu'iſle, & ſemble avoir de la peine à trouver par où entrer, & par où s'échapper. La citadelle, ſur un rocher preſqu'inacceſſible, ſerait une pièce de la plus grande réſiſtance, ſi elle n'était pas commandée. La montagne qui eſt en face eſt cultivée, & forme un amphithéâtre agréable, fruit de l'induſtrie des habitans, qui ont vaincu la difficulté de la culture.

La Ville eſt peuplée de quatre-mille habitans. Elle le ſerait davantage, auſſi-bien que tout le Duché, ſi le commerce, qui vivifie tout, en aidant l'agriculture,

lui était ouvert chez les Puiſſances voiſines. Le mot *contrebande* eſt un terrible mot. Il y a bien des ſiècles que cette Souveraineté ſe ſoutient au milieu des grandes Puiſſances, en paſſant d'une Maiſon à une autre.

Sedan.

La première Ville qui s'eſt préſentée à moi en rentrant en France, c'eſt Sedan, Place importante ſur la Meuſe, aux frontières du Luxembourg. Dans le dernier ſiècle elle appartenait en Souveraineté à la Maiſon de Bouillon : c'eſt dans ſon château, ou ſa citadelle, que le grand Turenne reçut la naiſſance & l'éducation ; c'eſt dans ſes remparts que ſon frère aîné, revêtu de la Souveraineté, donna un aſyle au Comte de Soiſſons, contre le reſſentiment du Cardinal de Richelieu ; c'eſt à une lieue de la Ville qu'il gagna la bataille de Marfée, contre l'armée Françaiſe, commandée par le Maréchal de Châtillon ; victoire qui lui coûta cher peu de tems après. Il fit grand plaiſir au Cardinal de lui fournir une occaſion de le dépouiller ; car le Miniſtre en voulait plus à ſa Principauté qu'à ſa tête. La tête fut ſauvée ; mais la Ville fut réunie à la couronne de

France ; & c'eſt depuis cette époque qu'elle eſt devenue une des clés du Royaume.

Ses fortifications ſont pourtant négligées ; ce qu'on ne répare pas à peu de frais, coûte ſouvent beaucoup dans l'avenir. Sa ſituation ſur la Meuſe donne de grands avantages pour le commerce. Elle a quatre grandes manufactures des plus beaux draps qui ſe faſſent en Europe. J'en ai viſité une depuis la première main juſqu'à la dernière. J'ai appris avec regret qu'elle avait ci-devant cent-quarante métiers battans, & qu'elle n'en a plus qu'une ſoixantaine ; que telle Puiſſance, à qui on faiſait de grands envois, n'en veut plus. Les Anglais nous nuiſent par-tout. Chaque manufacture, ſi le commerce était encore dans ſa vigueur, occuperait environ quatre-mille bras. Deux chefs de ces manufactures ont été annoblis : ils l'ont mérité, je penſe, en faiſant vivre tant de monde, & en contribuant à la fortune de l'Etat, en même tems qu'ils font la leur.

On ne ſçaurait paſſer à Sedan, ſans ſe ſouvenir du Maréchal Fabert, qui en fut long tems Gouverneur, & ſans applaudir à Louis XIV, qui éleva ſi haut

le mérite ſans naiſſance, qui voulut même le décorer du cordon bleu, décoration que la modeſtie refuſa. L'Hiſtoire nous dit que, dans ce tems où la ſuperſtition infatuait encore les eſprits, l'imbécile vulgaire attribuait au diable la grandeur de ſes ſuccès. On en revint, lorſqu'on le vit fonder un Couvent de Capucins qui a une magnifique terraſſe ſur les fortifications mêmes, avec des points de vue admirables : à cette œuvre de dévotion il joignit pluſieurs titres patriotiques : en voici un entr'autres : la Ville lui fit préſent d'une riche tapiſſerie ; il en deſtina le prix à un ouvrage public. Son tombeau en marbre noir eſt dans l'Egliſe des Capucins, petit monument pour un tel homme.

Charleville. La Meuſe, en continuant ſon cours, voit ſur ſes bords quantité de bonnes Villes, parmi leſquelles Charleville ſe diſtingue par ſa conſtruction. Au commencement du dix-ſeptième ſiècle, ce n'était qu'un village nommé *Arches* ; c'eſt à préſent une Ville réguliérement bâtie : elle eſt diſtribuée en quatre rues principales, fort larges & fort longues, traverſées d'un grand nombre d'autres,

& toutes tirées au cordeau ; les maiſons des quatre grandes rues ſont autant de pavillons ſymmétriques, couverts d'ardoiſes : au centre eſt une grande place carrée, décorée de galeries en portiques, & d'une belle fontaine executée en marbre.

Le fondateur de cette jolie Ville fut Charles de Gonzague, Duc de Nevers & de Mantoue, en 1606, & lui donna ſon nom ; il méritait bien, comme cela était, de la poſſéder en toute Souveraineté, avec ſon territoire. Le domaine utile a paſſé à la Maiſon de Condé, la Souveraineté au Roi. C'eſt ainſi que toutes les petites rivières vont ſe perdre dans les grands fleuves.

Avant le changement de Maître, Louis XIII avait fait bâtir, de l'autre côté de la Meuſe, une Citadelle appelée le Mont-Olympe, qui commandait à Charleville : après le changement, elle a été démolie.

Mézières, place forte, n'eſt ſéparée de Charleville que par un pont, & une chauſſée, plantée d'arbres. Charles-Quint l'aſſiéga & fut obligé d'en lever le ſiége, par la longue & vigoureuſe réſiſ- Mézieres.

tance du fameux Chevalier Bayard qui la défendait. Je ne dirai rien de Réthel, sur la rivière d'Aîne, où je n'ai fait que passer.

Reims.

Mais Reims, par sa célébrité, arrête le voyageur. Sa position, au milieu d'une grande plaine, sur la petite rivière de Vêle, offre, dans le lointain, des côteaux chargés de vignes, & couronnés de bois. Cette Ville, qui remonte à une haute antiquité, est assez généralement mieux bâtie que nos anciennes Villes.

La nouvelle place de Louis XV attire d'abord la curiosité. La statue du Monarque est pédestre. On a mis à ses pieds, pour symbole de la douceur de son gouvernement, la France qui mène par la crinière un lion apprivoisé, un mouton qui dort dans le sein d'un loup, & un commerçant qui se repose sur un ballot de marchandises. J'ai lu avec plaisir sur le piédestal une inscription Française : pourquoi ne ferait-on pas honneur à notre langue ?

De l'amour des Français éternel monument,
Instruisez à jamais la Terre,
Que Louis, dans nos murs, jura d'être leur Père,
Et fut fidèle à son serment.

On peut y trouver une faute de Grammaire, & un pléonaſme ; peut-être auſſi que le monument devrait parler lui-même : mais la penſée eſt belle. C'eſt dommage que la place, décorée de beaux édifices, ne ſoit pas aſſez ſpacieuſe : le monument y paraît gêné.

L'Hôtel-de-Ville eſt du règne de Louis XIII. Son Architecture reſſemble en petit à celle des Tuileries. Il n'eſt pas achevé. On dit qu'on le finira. J'y ai entendu un concert hebdomadaire, & j'y ai vu une école de Peinture.

La Cathédrale eſt du bon tems gothique. Son portail, qu'on vante tant, eſt lourd, écraſé dans ſa partie inférieure ; le haut eſt extrêmement léger & hardi ; la nef paraît étroite, relativement à ſa longueur & ſon élévation ; le palais Archiépiſcopal, qui tient à l'Egliſe, eſt fort peu de choſe à l'extérieur.

Le Chapitre a compté de nos jours, parmi ſes membres, un Chanoine qui s'était perſuadé qu'il valait mieux s'enrichir par un commerce de vin, pour faire du bien à ſa patrie, que de s'en tenir à réciter l'Office Canonial. Après avoir rendu le double de ſon patrimoine à ſa famille, il a employé plus de cinq-cent-

mille francs à décorer la Cathédrale, à faire venir de la bonne eau dans la Ville, à fonder des écoles gratuites, à ouvrir un asyle aux malades. Pendant qu'il faisait tant de bien, ses concitoyens le censuraient, le contrariaient; & lorsqu'il a fermé les yeux à l'âge de quatre-vingt-huit ans, on s'est rappelé qu'il n'aimait pas la *Constitution*, & on ne s'est déterminé qu'avec peine à lui accorder la sépulture Catholique : tant on a de peine à faire du bien aux hommes! vérité amère qu'il faut oublier. Cependant les inscriptions qu'on lit de côté & d'autre, à l'honneur du Chanoine *Godinot*, rendront sa mémoire précieuse à la postérité.

La fameuse & très-ancienne Abbaye de Saint-Remi possède le corps du saint Archevêque, en chair & en os, dit-on, dans une châsse fort riche, de six pieds de longueur. On ne laisse pas regarder dedans. Son tombeau en grande masse est de marbre blanc, avec des colonnes de porphyre, parsemées de pierreries précieuses. Les figures dont il est décoré sont les douze anciens Pairs, revêtus de leurs habits de cérémonie, dans le Sacre des Rois. Ils sont de

grandeur naturelle. Saint-Remi, plus élevé que les Pairs, eſt repréſenté aſſis, & Clovis à genoux, pour recevoir l'onction Royale. La Sainte-Ampoule eſt gardée dans ce monument. A travers le cryſtal qui l'enferme, on apperçoit une couleur rougeâtre ; eſt-elle dans le cryſtal, ou dans le baume céleſte, qu'on mêle avec l'huile bénite pour l'inauguration de nos Rois ? C'eſt ce que je n'ai pu diſtinguer.

Cet uſage de déférer l'honneur de cette auguſte cérémonie à la Ville de Reims, préférablement à la Capitale du Royaume, prouve combien les Nations tiennent aux anciennes pratiques. Je ſçais que pluſieurs Empereurs d'Occident allaient ſe faire couronner à Rome : mais Rome était la ſource de l'Empire ; mais Rome était la Capitale du Monde ; mais les Empereurs, en faiſant cet honneur à Rome, prenaient acte en quelque ſorte de leurs prétentions ſur Rome même. Parmi les Souverains modernes, preſque tous ſe font ſacrer & couronner dans leur Capitale, théâtre bien plus grand & bien plus digne d'une ſi grande pompe. La Sainte-Ampoule ne perdrait rien de ſes droits.

La Ville de Reims n'oublie pas un trait d'Hiſtoire qui la regarde. Louis XI, à ſon Sacre ; lui avait promis la diminution des impôts, promeſſe qui fut oubliée. Lorſque les Collecteurs ſe préſentèrent, on brûla leurs rôles : on en vint aux coups, on en tua quelques-uns. Louis envoya des troupes, & quatre-vingts bourgeois, pour l'exemple, eurent la tête coupée. Si, à l'arrivée des troupes, les bourgeois euſſent pris les armes ; & que dans la mêlée il en eût péri quelques milliers, au lieu de quatre-vingts, tant pis pour les rebelles. Mais une telle boucherie, judiciaire & de ſang-froid, ſur-tout après une promeſſe violée, parut plus qu'exemplaire.

Les Bénédictins ont par-tout des Bibliothèques choiſies, dont ils ſavent faire uſage. Celle de leur Abbaye de Saint-Remi eſt riche en manuſcrits rares. On en vante un ſur-tout. C'eſt Phèdre qu'on fait remonter au tems du haut-Empire.

Leur autre Bibliothèque, dans l'Abbaye de S. Nicaiſe, fait le pendant de celle-là. Les amateurs de l'antiquité s'arrêtent dans l'Egliſe au tombeau de *Jovinus*, natif de Reims, & Général de la Cavalerie

Romaine, ſous les fils de Conſtantin. Ce tombeau eſt d'un ſeul morceau de marbre blanc, orné de bas reliefs, qui repréſentent une châſſe. On voit avec ſurpriſe au-dehors de cette Egliſe un grand pilier en arc-boutant, qui tremble à l'ébranlement d'une cloche ſans battant. Les Cordeliers ont en regard ſur la porte de leur Egliſe, Jéſus crucifié, & S. François ſtigmatiſé, avec cette inſcription ancienne & très-ſingulière:

Deo Homini & Sancto Franciſco, utrique crucifixo.

Au Dieu-Homme & à S. François, tout deux crucifiés.

La poſtérité a vu, dans ce parallèle, de l'orgueil & de l'impiété dont on ne ſe doutait pas au tems de l'invention. On a effacé les deux derniers mots. La rature ſe voit encore.

Parmi les Archevêques qui ont illuſtré l'Egliſe de Reims, *Gerbert* tient un rang à part. N'étant encore que ſimple Moine, il ſavait plus en Phyſique & en Mathématiques, que ſon ſiècle ne le permettait. Il eut à ſe diſculper de

l'accuſation de magie. Dans cette conjoncture, il ne s'attendait guère à devenir Archevêque & Pape.

Reims, malgré ſon ancienneté & le rôle important qu'elle a joué, ſous les Romains, conſerve peu d'antiquités. On va chercher près d'une porte de la Ville un arc de triomphe d'Ordre Corinthien, à trois arcades, avec des colonnes cannelées, & des bas reliefs dans les voûtes. Les Savans devinent qu'il fut dédié à Céſar, Vainqueur des Gaules; d'autres à Auguſte, lorſqu'il fit faire les voies Romaines; d'autres encore, à l'Empereur Julien. Quoi qu'il en ſoit, ce qui en reſte, eſt à moitié enterré. Il en coûteroit peu, pour découvrir le tout. Il y a encore, à deux-cents pas de la Ville, quelques veſtiges d'Amphithéâtre, qui témoignent que les Romains ſe plaiſaient à l'embellir.

Ses dehors, aujourd'hui, donnent de l'agrément par un cours d'une grande étendue, d'où la vue ſe promène ſur ces riches côteaux, qui produiſent les vins de Sillery, d'Ay, & d'Auvilé.

Cette promenade, plantée dans un bel ordre, la Place Royale nouvelle-

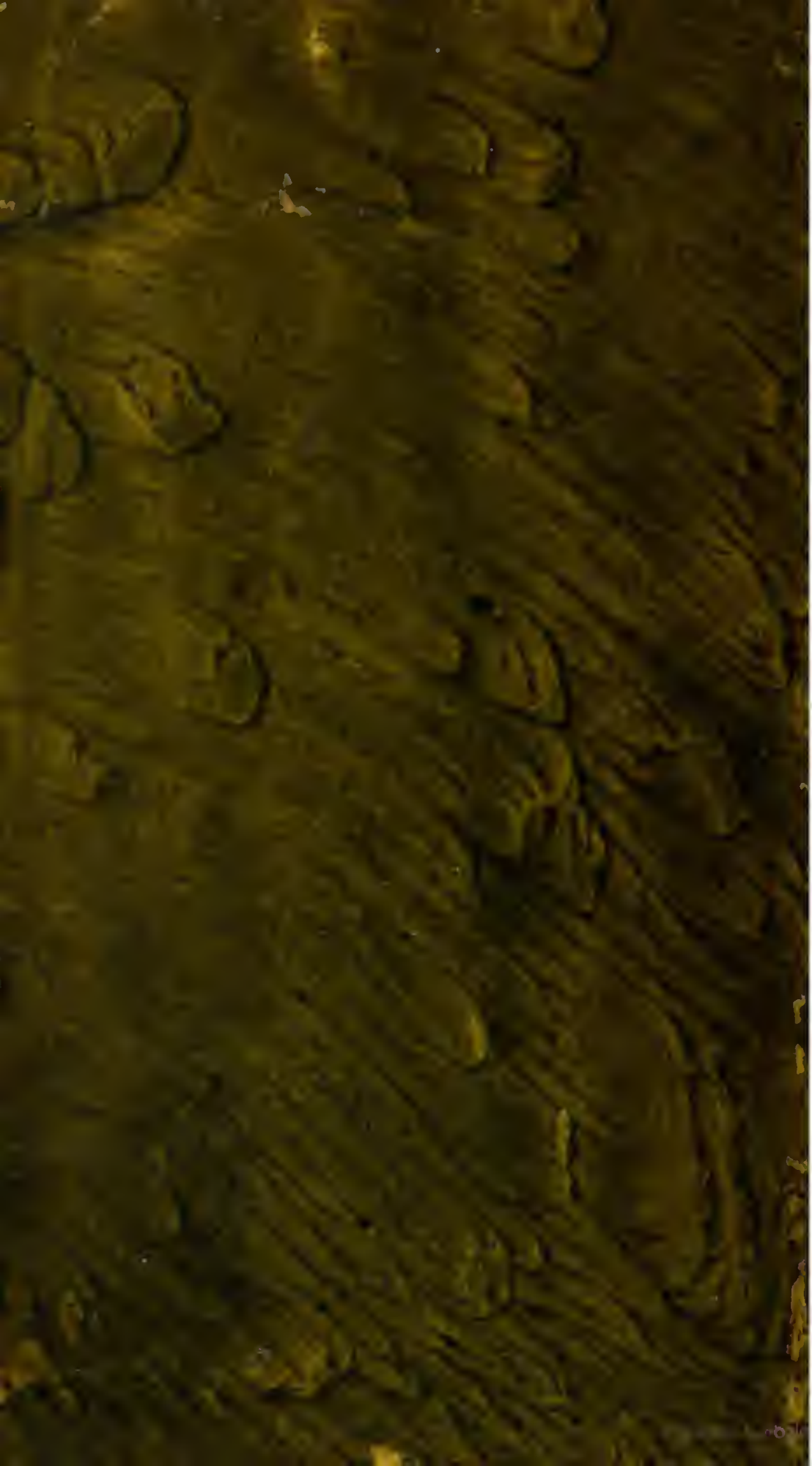
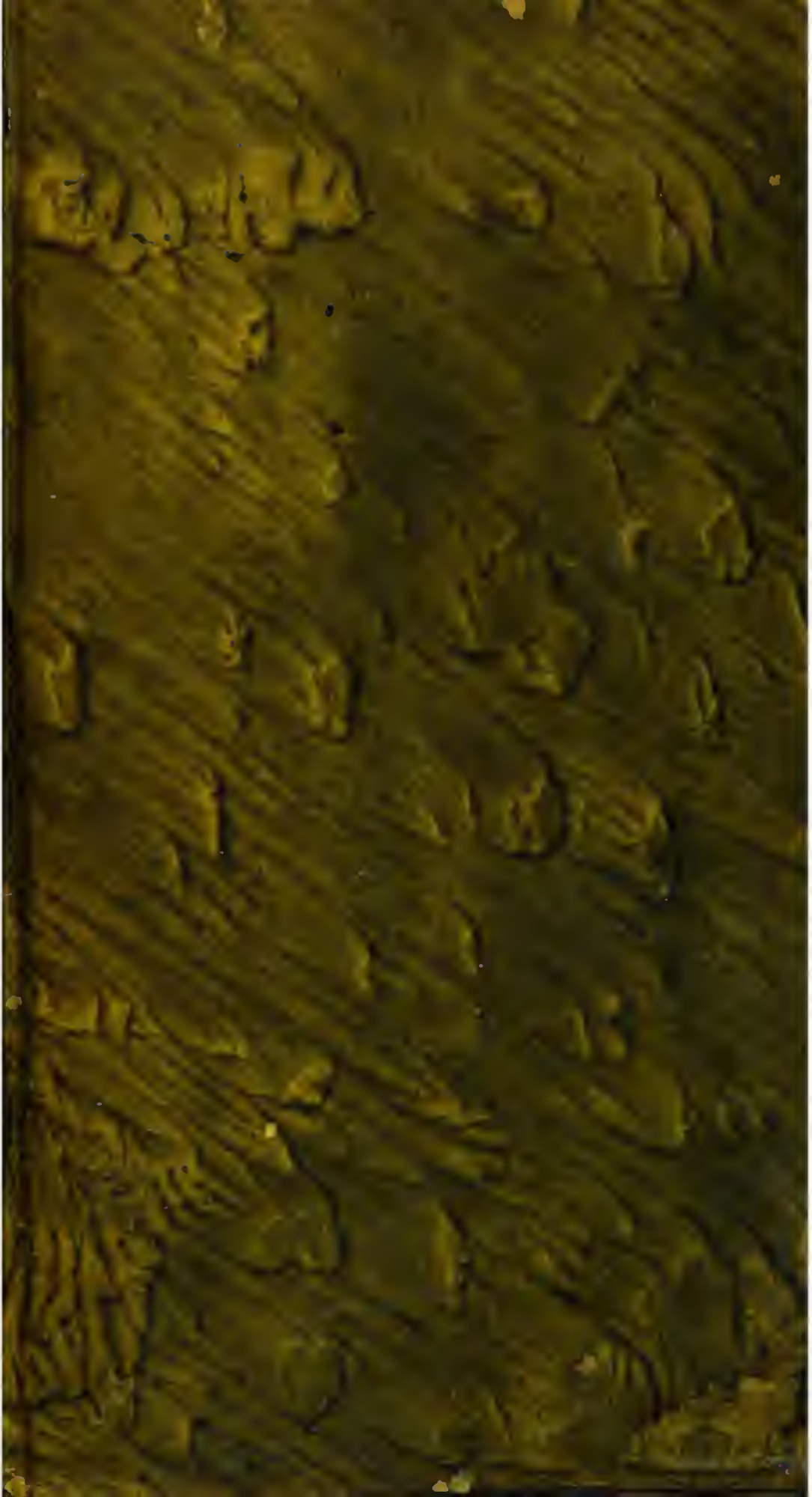
ment bâtie, les fontaines publiques, des alignemens pris pour bâtir désormais sur un plan général, une Ecole de Peinture, un Concert réglé, tout cela annonce que les Rémois s'évertuent, & perfectionnent leur goût.

Au reste, il y a eu quelque fatalité qui s'est opposée à l'aggrandissement de cette Ville. Sa position paraît assez avantageuse. Elle existe dès les tems les plus reculés. Elle a vu nos Rois dans ses murs dès la fondation de la Monarchie; cependant elle ne compte que trente-deux-mille habitans : & on parcourt son enceinte en une heure & demie.

En passant par Soissons, pour regagner Paris, ce qui m'a le plus frappé, c'est sa situation. Il en est peu d'aussi agréables. Du centre d'un vallon charmant, où coule l'Aisne, cette Ville voit tout-au-tour d'elle des promenades délicieuses, des prairies abondantes, des champs variés par différentes cultures, & des lointains vraiement pittoresques en côteaux, en bois, en Villages, qui terminent l'horison.

J'ai revu Paris le 15 Novembre, ayant employé trois mois dans ce Voya-

ge. Je ſais que d'autres Voyageurs de ma Nation le font en un, & ſouvent moins. Apparemment qu'ils ont le talent de voir beaucoup & bien en peu de tems. C'eſt être heureuſement né.

FIN.

88504